

## 1<sup>re</sup> année de guerre : samedi 1<sup>er</sup> août 1914 – 17 août 1915 (1<sup>re</sup> permission)

### Armée de l'Est (région de Toul)

**1. Ce lundi soir [3 août]** [*Carte postée de Brive, préfecture de la Corrèze, lieu de sa mobilisation le 1<sup>er</sup> août. Brive est à une trentaine de kilomètres de sa résidence familiale, « Le Jardin », située à Montignac.*]

Un mot à la hâte, très pressé, car toute la journée j'ai eu un travail affreux pour mobiliser une compagnie où il n'y a rien et faite de cadres et de beaucoup d'hommes. À part cette fatigue, je vais très bien et vais partir mercredi à midi. Viens me voir demain soir, je voudrais bien t'embrasser. Mes chaussures : porte-les-moi.

Adieu chérie, embrasse bien toute la famille. André

[*Ce sera une constante dans ses lettres, il ira toujours très bien. De fait, il était robuste, supportait très bien le froid, avait une excellente santé... et un optimisme qui relevait souvent de la méthode Coué.*]

[*Les officiers n'étaient pas habillés par l'armée, ou très partiellement, car il parle souvent dans ses lettres de sous-vêtements, de chemises, de capotes, de manteaux, de chaussures, etc. qu'il doit se procurer lui-même, en mettant sa famille et sa solde à contribution.*]

**Télégramme** : [*déposé à Brive mardi à 7 heures, tampon de la poste de Montignac 10 h 15 – 4-8-14*]

Viens par train. Porte chaussures. Coucheras Terminus. André

### 2. Brive, mardi soir [4 août]

Bien chère Babeth [*Élisabeth, sa femme*]

J'ai reçu tes deux lettres aujourd'hui, la 1<sup>re</sup> de Joseph [*son frère de cinq ans son aîné*] qui est venu me parler juste au moment où je conduisais une compagnie à une revue, compagnie qui donne beaucoup de mal à former, car tout est dans un désordre inextricable. Enfin, nous partons demain à midi dans la direction de Toul ! Qu'y ferons-nous, je ne sais ! De deux choses l'une : ou bien nous avons un rôle très important ce qui est bizarre puisque nous sommes Armée de 2<sup>e</sup> ligne, ou bien complètement effacé, simplement pour garder les forts. Nous ne savons rien et on n'a point l'impression de partir pour la guerre. Je pense que nous pourrions un peu nous reposer en chemin de fer ce que je souhaite.

Je suis vivement contrarié de ne pouvoir passer une soirée avec toi : ce matin à 4 heures $\frac{1}{2}$  je me suis faufilé à la poste pour t'envoyer une dépêche espérant que tu pourrais prendre le train de 10 heures, car, quoique militaires, ces trains quelquefois prennent des voyageurs. Je pensais ainsi que tu viendrais et que je passerais une nuit avec toi. Hélas, tous mes désirs sont contrariés. J'ai été surpris de voir le jeune Mestrier qui m'attendait à la porte du quartier ; il m'a remis mes souliers, je l'ai invité à dîner et je lui remets cette lettre.

J'ai demandé que la moitié de ma solde te soit remise et je t'envoie la somme de trois cents francs que je prends sur ma solde d'entrée en campagne ; cela te servira ma chérie. Pourvu que ce jeune homme ne la perde pas, c'est le meilleur moyen pour qu'elle te parvienne.

Je t'aime ma chérie et je pense bien à toi, mais tu ne sauras jamais quel mauvais sang je me fais, non pas de partir en guerre, mais d'organiser une compagnie où tout manque. Je me fais une bile du diable. Que je regrette de ne pas te voir. C'est trop bête que Bertrand [*son beau-frère*] ne t'ait pas conduite ici, tu serais repartie demain. Nous ne savons rien, absolument rien de la guerre. On dit même qu'elle ne serait pas déclarée avec l'Allemagne. J'aimerais mieux être sur la frontière dans des troupes bien organisées à me battre et simplement préoccupé de la bataille. Ce serait bien plus franc.

Avec ma délégation de solde, tu recevras à peu près 137 F par mois. Adieu ma chérie je confie trois billets de 100 F au jeune Mestrier. Dis-moi si tu les as reçus. Tu m'écris toujours à l'adresse 95<sup>e</sup> Régiment Territorial – A. V. Lieutenant commandant la 12<sup>e</sup> Compagnie.

Adieu, ma chérie, ne t'inquiète pas trop, je t'aime de toute mon âme. Je t'embrasse 1000 fois en te chargeant d'embrasser les petites filles, maman et Marthe [*sa mère et sa sœur célibataire qui vivent avec eux au « Jardin » à l'orée de Montignac*]. Que le Bon Dieu nous protège et bénisse notre pauvre France...

Je trouverai quelques cartes en route pour te donner de mes nouvelles. J'espère qu'elles te parviendront.

Mille baisers. André

Mes billets sont mouillés de [*transpiration ?*].

[*Au dos de l'enveloppe*] Je laisserai une valise à l'hôtel Terminus en face de la gare. Si par hasard je ne revenais pas tu la prendrais avec quelques affaires dedans, objets que je n'emporte pas.

### 3. Carte de Montargis – jeudi 6 août

Voyage s'effectue très bien et assez gaiement. Nous devons arriver cette nuit. Donne de mes nouvelles à Joseph et écris-moi aussi souvent que possible : tu as franchise postale.

Je pense bien à vous et vous embrasse bien affectueusement. André

### 4. Carte de Vendevre-sur-Barse [*Aube*] – vendredi 7 août

Quel inoubliable voyage. Tous ces trains qui passent remplis de soldats, de fleurs, de guirlandes, partout de la gaieté, de l'enthousiasme, les femmes portant à boire, etc. Ah ! Notre pays doit être immortel.

Je vais bien. Mille baisers

### 5. Domgermain [*banlieue de Toul en Meurthe-et-Moselle*] ce samedi [8 août]

Nous sommes arrivés hier ma chérie après avoir fait un excellent voyage et fort intéressant par les impressions retirées. Car, de nombreux trains partant pour la frontière, remplis de soldats, la machine, les wagons décorés et enguirlandés, les soldats tous pleins d'entrain, d'enthousiasmes et de gaieté, chantant, riant, plaisantant, les jeunes filles, les femmes venant les saluer et les encourager de leur sourire, tout cela est un spectacle inoubliable qui donne l'impression d'un peuple non dégénéré et immortel. Je serais bien surpris que nous n'ayons pas la victoire ! Pas ou peu de nouvelles de la guerre : un régiment, le 153<sup>e</sup> a eu beaucoup de mal dit-on pour avoir couru trop tôt à la baïonnette, mais il a remporté un beau succès. On se bat sur le territoire étranger ce qui est bien préférable surtout pour les gens qui habitent ici. Nous sommes près de Toul pour garder les forts et j'ai l'impression d'être en manœuvre et non en guerre. Je vais très bien. Vous donnerez de mes nouvelles à Joseph, car je n'ai point de temps d'écrire.

As-tu reçu 300 F envoyés par le petit Mestrier ? J'aurais bien voulu t'embrasser avant mon départ de Brive et vous voir tous quelques instants. Le départ avec ces réservistes était tellement laborieux que je désespérais de m'en sortir. Heureusement, quand j'étais dans le train...

Adieu ma chérie [puis quelques mots illisibles]

### 6. Ménilot près Toul, ce 10 août 1914 [*lundi*]

Je ne reçois aucune nouvelle de toi, ma chérie, malgré tout le désir que j'en aurais. Les lettres ne doivent pas arriver probablement parce que je suppose bien que tu m'as écrit. Bientôt, j'espère, une fois la mobilisation terminée, les communications seront plus faciles et la vie reprendra son cours normal. As-tu reçu aussi quelques cartes envoyées pendant le cours du voyage. Ici, nous sommes près des forts ; mes hommes sont partis ce matin pour préparer leur défense, défense qui sera du reste inutile puisque nos troupes de couverture ont pris l'offensive et sont dans une bonne posture. On ne peut savoir grand-chose de la guerre. Avant-hier nous entendions le canon, mais aujourd'hui on n'entend plus rien. Garde précieusement tous les Échos de Paris afin que je puisse les lire une fois rentré.

Il n'y a plus d'hommes chez les braves gens chez qui nous logeons, tous sont au feu, bien des femmes sont préoccupées parce que leurs maris, frères ou fils étaient dans ce fameux régiment qui s'est précipité trop tôt à la baïonnette et qui a eu beaucoup de mal. On dit que nous marchons sur Mulhouse que nos troupes s'avancent de ce côté comme du côté de la Belgique : les Allemands, autour de Liège, ont demandé un armistice de 4 heures pour enterrer leurs morts. Mais tu dois en savoir plus long que moi, pouvant lire les journaux que je ne vois pas. Nous nous battons donc toujours sur le territoire ennemi ce qui est bien rassurant pour le pays ; ici, à cette même époque en 1870, tout était envahi et détruit par les Prussiens. Quand je te disais qu'il fallait avoir confiance dans notre armée, j'avais bien raison : elle va remporter de belles victoires ! Quant à nous, nous ne nous battons pas, heureusement d'un côté, parce que ce serait mauvais signe, cela voudrait dire que nos troupes de couverture auraient été repoussées et que notre pays serait envahi et, d'un autre côté, je voudrais bien me battre comme les camarades ! Enfin, que Dieu nous protège ainsi que notre beau pays qui a donné le plus bel exemple de patriotisme

et d'enthousiasme que l'on puisse imaginer.<sup>1</sup> Il y a eu pas mal de prisonniers Prussiens qui ont été faits, surtout parmi la cavalerie et presque tous crevaient de faim : hommes et chevaux !

Il me tarde bien de recevoir une longue lettre de toi qui me donne des nouvelles de tous. Les petites filles sont-elles sages ? Le jardin se travaille-t-il bien ? Raconte-moi tout et donne-moi des détails. As-tu écrit à Joseph et tante Marie ? Paule [*sa sœur numéro 2*] est-elle venue ? Je pense bien qu'elle n'a pu voyager devant le cours de la mobilisation.

Comment peux-tu avoir de la litière s'il n'y a plus personne au Breuilh [*une de leurs propriétés à une dizaine de km de chez eux*] ? Dans quelques jours il faudra faire semer les choux destinés à être plantés au commencement de l'hiver (octobre) et mangés au printemps, regarde les espèces. Il doit y en avoir de bons à repiquer. Il faudra les faire planter à la place des oignons qui sont contre le mur au Breuilh. Il faudrait aussi faire semer des raves dans les carreaux où il y avait des fèves. Joseph m'avait dit qu'il avait semé les haricots verts avant son départ.

Je pense que tu ne souffriras pas trop de mon absence ; je pense bien souvent à toi. J'avais envoyé 300 F et tu recevras environ 137 F par mois, ainsi tu ne manqueras de rien j'espère. J'ai été bien malheureux de ne pas te voir une soirée à Brive avant mon départ, c'était si facile. Je ne comprends pas que tu ne te sois pas arrangée avec ton frère pour venir.

Adieu, ma chérie, je t'embrasse, car je t'aime de toute mon âme. Embrasse bien pour moi maman, Marthe, les petites, dis bonjour à Marie [*tante Requier, sa marraine*] et à Madeleine [*fillette aînée de sa sœur Paule, célibataire, qui se proposa pour être la marraine d'un appelé*]. Ne t'inquiète pas de moi, je vais fort bien. André

### 7. Ménillot près Toul, ce 12 août 1914 [*mercredi*]

Encore une fois ma chérie je t'envoie une lettre qui j'espère te parviendra étant confiée à un homme de ma compagnie qui vient d'être réformé et qui rentre dans ses foyers. Depuis mon départ de Brive et depuis l'instant où j'ai eu le plaisir de te voir au moment où j'allais m'embarquer, je n'ai eu de tes nouvelles ni de celles de toute la famille. J'en suis désolé, les lettres ne parviennent point et cependant je serais désireux d'en recevoir au moins une de toi. Mon adresse n'est-elle point mise ? Je te la répète encore : [...]

J'ai tellement de questions à te poser que je ne sais pas par quoi commencer. Tu devines ce qui peut m'intéresser : tout et tous jusque dans les moindres détails : sur les personnes, les choses, les affaires, le Breuilh, le Jardin, les domestiques et par-dessus tout sur toi-même et les enfants. Allez-vous bien tous ? Quant à moi je te répète pour la 100<sup>e</sup> fois que je vais fort bien et te recommande de ne pas t'inquiéter. Soigne-toi bien et occupe-toi de nos affaires. As-tu besoin d'argent ? Lorsque la poste re fonctionnera un peu mieux je t'enverrai un billet. As-tu des nouvelles de Joseph, de Valette [*nom de la propriété de sa tante Marie, proche de la Bachelierie*], donne de mes nouvelles aux uns et aux autres, car il est inutile que j'écrive puisque rien n'arrive et je n'écirai du reste qu'à toi. À Ajat [*berceau de la famille d'Élisabeth*], Bertrand peut-il s'occuper d'autos [*dans les années vingt, Bertrand deviendra constructeur de voitures, les "Cézac". 150 furent construites*], que fait Paule [*2<sup>e</sup> sœur d'André*] : a-t-elle pu revenir en Périgord ce que je ne pense pas. Ici, nous sommes sans nouvelles de la guerre, ou plutôt peu de nouvelles : nos troupes sont en bonne posture et repoussent les ennemis de tous les côtés et je compte bien sur la victoire finale. Ici, nous nous occupons d'organiser la défense ce qui sera j'espère inutile, car je compte bien que nos troupes de couverture poursuivront les Allemands loin de notre pays. As-tu des nouvelles du capitaine Parsal [*ami qui fera son éloge funèbre lorsqu'il rejoindra le caveau familial de Montignac en 1921*] : sa famille reçoit-elle des lettres ? Personne ne reçoit rien ici, si ce n'est quelques privilégiés. Cette absence de nouvelles décourage tout le monde et je ne sais quand il sera possible d'avoir des correspondances. Il y en a cependant dans les postes des monceaux. Je pense que tu as reçu ou que tu recevras les lettres, cartes, etc. envoyées soit pendant le cours du voyage soit pendant notre séjour. Je ne ferai que répéter aujourd'hui ce que je disais : qu'il te suffira de savoir ma bonne Babeth bien aimée que je pense bien à toi, que je t'aime de toute mon âme et que je suis follement désireux de lire des lettres venant de toi. Je suis certain que tu m'as écrit, mais je n'ai encore rien reçu. Encore une fois, je suis en excellente santé et te recommande de ne pas t'inquiéter. Notre pays sera victorieux, c'est à peu près certain. Aie confiance et que Dieu nous bénisse. Je vous embrasse toutes. André

---

<sup>1</sup> [Les réservistes, moins aguerris mais surtout plus âgés devaient rester en retrait. Hélas, la tournure des événements obligea à les envoyer aussi en première ligne.]

### 8. Ménillot près Toul [*samedi 15 août 1914*]

Bien chère Babeth

Je ne sais pourquoi je n'ai rien reçu, aucune lettre de Toi, et Dieu sait si je serais heureux d'avoir de tes nouvelles et de celles de toute la famille. Je le prévoyais bien, mais je ne pensais pas que les lettres auraient un tel retard : j'espère qu'à présent que la mobilisation est à peu près terminée que le service des postes reprendra son cours à peu près normalement. Je t'ai envoyé plusieurs cartes et deux lettres, les as-tu reçues ? Nous ne recevons rien de chez nous et tous les soldats en sont bien ennuyés... Enfin, je vais très bien. Je ne sais pas grand-chose non plus de la guerre : tous les jours on entend le canon et nos troupes sont, paraît-il, en très bonne posture.

Ces jours-ci probablement se livreront de grandes batailles ! Ici, on emploie nos hommes à faire des retranchements et à arranger les bois pour le passage des projectiles dans le cas où les Prussiens feraient une trouée sur Toul ce que je ne crois pas. Dieu veuille que nous les repoussions. En Alsace où nous sommes, ces brigands incendient les villages et font le désert autour de nous. Garde-moi bien les journaux pour que je puisse les lire à mon retour. Combien de temps cette guerre va-t-elle durer ? Il fait une chaleur affreuse et dans mon costume j'étouffe !

Dans ma dernière lettre, je te rappelais quelques détails pour le jardin [...] à faire semer des choux pour le printemps prochain et pour planter avant l'hiver. Consulte les livres de jardinage pour faire faire les plantations nécessaires.

Donne-moi des nouvelles de tous, de Joseph, etc. Qu'il me tarde de lire une lettre de toi. Je pense bien à vous tous. Ici, le pays est superbe, de grandes plaines entourées de coteaux boisés où se trouvent les forts qui sont au nombre de 14 ou de 16, forts que nous devons défendre en cas de besoin. Resterons-nous ici ou bien partirons-nous, mais en avant dans le cas où les troupes avanceront, personne ne le sait ? On ne reçoit aucun journal et la presse est muselée.

Ne t'inquiète pas, je me porte à merveille. Quant à toi, soigne-toi bien et ne te fais pas de mauvais sang cela ne servirait à rien. Adieu ma chérie, je t'aime et je t'embrasse mille fois, toi et toute la famille. André

Lieutenant, Commandant la 12<sup>e</sup> Compagnie du 95<sup>e</sup> Régiment Territorial à Toul

### 9. Toul, ce 17 août 1914 [*lundi*] [*Carte postale montrant l'entrée du village de Ménillot*]

Je vais très bien, ma chère Babeth, mais je suis navré de ne pas avoir de tes nouvelles. Depuis, mon départ, pas un mot de toi : l'adresse est-elle bien mise ? Mille bons baisers pour tous. André

### 10. Ménillot près Toul, [*pas de date, mais arrivée le 22 août 1914 à Périgueux*]

Je suis navré, ma chère Babeth de ne pas encore avoir reçu une seule lettre de toi. C'est véritablement extraordinaire. As-tu mis mon adresse de Toul ? N'as-tu rien reçu de moi, cependant je t'ai écrit souvent pour te rassurer, te dire que j'allais fort bien et te recommander de n'avoir aucune inquiétude. Je te fais expédier cette lettre par un homme de ma compagnie qui rentre à l'arrière (?) ce manque de nouvelles qui ennue et décourage tous les gens. Quelques-uns, ils sont peu nombreux, reçoivent des nouvelles de leur famille tous les jours. Moi, jamais !

Nos troupes marchent bien et la situation paraît très bonne. J'espère, cette fois, qu'on va abattre cette Allemagne pour longtemps et que nous allons lui faire expier ce qu'elle nous a fait en 1870. Ces jours-ci auront lieu probablement de grandes batailles sur tout le front ce qui va dessiner encore mieux la situation et que Dieu protège la France. Quant à moi, j'entends le canon qui tonne du côté de Toul à Mousson et je vois tirer souvent sur des avions allemands. Je pense que nous n'aurons pas à nous battre puisque les Allemands seront repoussés au-delà de notre frontière. J'aurais été heureux cependant d'en tuer quelques-uns.

Dans une de mes dernières lettres, je te demandais des nouvelles de toi et des détails sur le pays, nos affaires, etc. Quand pourrais-je donc avoir le plaisir de te lire ?

Adieu, mille baisers André — encore une fois mon adresse...

*[Il sera très rapidement en première ligne et aura donc l'occasion d'en tuer, mais, pas une fois, il ne parle dans ses lettres des morts, blessés et prisonniers à mettre à son actif ou à celui de sa compagnie.]*

*Il ne fit pas partie des troupes d'assaut des grandes offensives, "privilège" réservé aux "jeunes", sa compagnie étant composée surtout de "vieux" comme lui. Il le regrettait, car, grand patriote, il aurait aimé en*

*découdre vraiment avec cet ennemi qu'il détestait. Il devra, semble-t-il, car il ne pouvait pas écrire ce qu'il faisait vraiment, se "contenter de batailles de diversion ou de défense", qui ne furent, cependant, pas de tout repos comme on le verra à de multiples occasions.]*

**11. Toul, 21 août 1914 [vendredi] [Coupon d'un mandat postal de 100 F.]**

Je suis navré ma pauvre Babeth de n'avoir pas de tes nouvelles : je ne m'explique pas cela. J'ai reçu simplement un mot de Marguerite [*sa jeune belle-sœur, infirmière de la Croix Rouge*] se plaignant de ne pouvoir aller à la frontière soigner un blessé : la brave fille ! Que deviens-tu ? Que faites-vous ? Comment allez-vous tous ? Écris-moi à Toul. Je vais très bien et suis impatient d'avoir de vos nouvelles. Mille baisers – André

**12. Toul, ce 25 août 1914 [mardi]**

Bien chère Babeth

Enfin, j'ai reçu des lettres de toi ce matin, une datée du 7 août et adressée à Brive ce qu'il ne faut plus faire et l'autre du 20 août ainsi qu'une carte. J'ai été bien heureux de recevoir ces deux lettres et la carte de Nénette [sa fille aînée, 5 ans et demi], car rien n'était arrivé de Montignac depuis mon départ ce qui me désespérait. Écris-moi maintenant d'une façon régulière afin que je puisse avoir de toi et de toute la famille des nouvelles fraîches. Dis à Nénette d'être bien sage et bien obéissante et toi, soigne-toi bien, mange bien, dors de même et ne t'inquiète pas outre mesure. La France sortira victorieuse, grandie et honorée de cette guerre : par conséquent, prends patience, ma chérie, et que Dieu protège nos armées ! La grande partie se joue en ce moment en Belgique, c'est là que les Allemands ont dirigé le gros de leurs forces et là que se livreront les plus grandes batailles.

Il faut espérer et prier Dieu que nous les tenions en échec jusqu'à ce que les Russes soient arrivés au cœur de l'Allemagne et alors nous, prenant l'offensive avec vigueur, nous les écraserons : c'est le sort que je souhaite à ces sales cochons qui tuent nos femmes, nos enfants et brûlent nos maisons ! Quant à nous, je ne puis te dire ce que nous faisons, mais je ne pense pas les voir arriver ici, pourtant j'aurais bien voulu crever un Prussien. Ne t'inquiète pas non plus au sujet de cette bonne Marguerite qui veut aussi avoir une part honorable : qu'elle reste à Limoges soigner les blessés, elle accomplit une bonne œuvre, mais ne risquera rien, ce sera pour elle une belle et bonne distraction et méritera, elle aussi, les reconnaissances de la patrie !

Tu ne me dis pas dans tes lettres si tu as reçu quelques cartes envoyées pendant le trajet. Je te raconterai bien des choses à mon retour. Ne t'inquiète pas à mon sujet, je vais très bien. Écris-moi souvent et donne-moi de longs détails sur tous et sur tout. Donne de mes nouvelles à Joseph, Louise et tante Marie, car je n'ai guère le temps d'écrire. Dis à Marie, la cuisinière, de ne pas s'étonner si elle ne reçoit pas de nouvelles de son mari ; les lettres ont du retard, c'est forcé ; qu'elle prenne patience : il faut espérer que la guerre ne durera pas trop longtemps.

As-tu trouvé quelqu'un pour remplacer Joseph, et Henry a dû partir aussi. Comment t'es-tu organisée ? Donne-moi de longs détails. Le regard faux de cette brute d'ajat ne m'inspirait pas confiance, as-tu pu rattraper ma bicyclette qu'il a volée ? Bertrand, comment va-t-il ? J'ai écrit à ton père, je pense qu'il t'aura communiqué ma lettre. L'affaire de Bertrand a-t-elle été jugée ?

As-tu reçu mon mandat-carte de 100 F envoyé dernièrement ? Je ne t'enverrai plus rien maintenant. Où en es-tu des impôts ? Le percepteur doit te payer le 1<sup>er</sup> septembre. Dis à Margot de m'écrire, cela me fait tant plaisir de recevoir des lettres ! Soigne-toi bien et que je te retrouve bien portante et rajeunie lorsque je rentrerai. Dis aussi à cette pauvre maman de ne pas s'inquiéter. Ce qui se passe aujourd'hui sera une bonne chose pour les générations futures qui seront délivrées du cauchemar prussien.

Tu diras à M. le Curé que je donnerai des bons à Boyer et à Verprat, mais qu'il doit ne me rester qu'une somme insignifiante, depuis 2 ou 3 ans il n'y a plus eu de recettes. Que se passe-t-il au Breuilh ? As-tu pris des poulets ? Peut-on faire des travaux ?....

Adieu, ma Babeth chérie, je t'embrasse 1000 et 1000 fois comme je t'aime de toute mon âme. Embrasse bien les enfants, maman et Marthe. Dis bonjour à Marie, à Madeleine. Je pense bien à vous tous. Que Dieu protège notre patrie. Soigne-toi bien et ne te fais pas de mauvais sang. André

As-tu des melons, des tomates, des haricots verts ? Je voudrais bien manger des tomates farcies en famille. Il me semble que le Jardin doit être joli et qu'il doit y avoir beaucoup de légumes. Et les vaches ?

### 13. Toul, ce 28 août 1914

Bien chère Maman,

Hier, ta lettre m'est arrivée qui m'a fait bien plaisir. Je croyais qu'Henry était déjà parti, mais je vois que vous l'avez encore, profitez de son séjour pour faire des provisions de bruyère et de bois. Comment fait-on au Breuilh s'il n'y a personne et à la maison peux-tu faire les travaux ?

J'ai reçu une lettre de Marguerite ce matin : je l'ai dissuadée d'aller à la frontière, elle trouve bien le moyen d'exercer son dévouement à Limoges où iront beaucoup de blessés et si Bertrand est malade, elle sera bien obligée de venir le soigner.

J'ai reçu ce matin une carte de Babeth : a-t-elle reçu mon mandat-carte de 100 F envoyé depuis 8 jours ? Dis-le-moi.

La grande partie va se jouer en Belgique où nous nous tenons sur la défensive pour donner plus tard un coup décisif. Cela prolongera un peu la campagne et on nous fait craindre que nous allions avoir à passer l'hiver ici. Je voudrais bien me faire faire un manteau, mais on me demande très cher. Plus tard, si nous devons rester, tu m'enverras quelques chemises de flanelle et quelques chaussettes de laine, mais il fait encore très chaud. À chaque instant, il y a des orages. On entend les canons de Manonville gronder, c'est une jolie musique ! On voit passer des avions, des dirigeables, quels beaux souvenirs on rapportera !

Je vais fort bien et je suis bien plus content maintenant que je reçois vos lettres. Écrivez-moi souvent et ne vous faites pas de mauvais sang : le Bon Dieu voudra bien nous donner la victoire !

Ton adresse était très bien mise et ta lettre m'est arrivée avec 4 jours de retard seulement. Écrivez-moi souvent et donnez-moi de longs détails sur tout et sur tous. Tu ne saurais croire combien les lettres sont impatientement attendues et quel bien elles me font.

Adieu, bien chère Maman, je t'embrasse bien comme je t'aime. Embrasse bien pour moi Babeth, les petites et Marthe. André

Donne mon adresse à Joseph.

### 14. Toul, ce 29 août 1914

Comment as-tu eu l'idée ma Babeth bien aimée d'adresser une lettre à la personne chez qui je loge ? Cette lettre m'est arrivée ce matin et hier je pense avoir reçu toutes les tiennes expédiées dès le début de la campagne. J'en ai même reçu une de tante Marie envoyée le 2 août. Écris-moi donc à mon adresse (Toul M-et-M) [*Meurthe-et-Moselle*]. Je ne sais si tu as reçu toutes mes lettres. Je ne puis te répéter que je vais fort bien, que je monte à cheval presque tous les jours, que je mange et dors absolument comme si nous étions en temps de paix ; le bruit des canons ne m'effraye point, au contraire, je trouve que c'est une musique charmante quand je songe que chaque note fait du mal à ces cochons de Prussiens !... Ne t'inquiète pas, soigne-toi bien. Nous aurons la victoire. Quand ? Je ne sais, mais nous l'aurons. La grande partie se joue en Belgique et plus tard on prendra une offensive sérieuse.

J'ai été bien heureux de recevoir toutes tes lettres que j'ai lues avec bien du plaisir. Donne de mes nouvelles à Joseph, à toute la famille. Tu me dis que Jean (...) est au Breuilh, je croyais qu'il était parti ; c'est bien heureux qu'il soit là. Tâche de faire marcher les affaires le mieux possible et quand nous nous retrouverons, nous serons bien heureux. Encore une fois, as-tu reçu mon mandat-carte de 100 F ??? Donne-moi toujours des détails sur tous et tout. Je ne peux te dire ce que nous faisons, cela est défendu. Dis bonjour à (...), à H. de M. [Henry de Montardy, ami de la famille], demande donc à M. s'il croit à la guerre à présent. Ne vous effrayez pas de quelques insuccès : cela ne signifie rien et ayez tous confiance dans le résultat final.

Je voudrais bien recevoir des nouvelles de Joseph ; donne-lui mon adresse pour qu'il m'écrive et donne-lui aussi de mes nouvelles. Priez Dieu pour notre patrie, qu'elle sorte victorieuse de cette guerre !

Adieu, ma chérie, je t'embrasse mille fois comme je t'aime de toute mon âme ; embrasse bien les petites filles, maman et Marthe, écris à tante Marie pour moi. Donne aussi de mes nouvelles à ton père, Bertrand et à tous. Bonjour à (...), Marie, Henry. Ton André

### 15. [Carte postale de Foug, non datée]

J'ai reçu ta lettre ce matin. Écris-moi souvent. Vais bien. Baisers à tous. André

### 16. Toul, ce 1<sup>er</sup> septembre 1914

Je reçois maintenant toutes tes lettres ma bien chère Babeth ce qui me fait grand plaisir d'avoir de vos nouvelles. Écris-moi souvent, car tu ne saurais croire combien tes lettres me comblent de joie. Tu parais triste : console-toi, prends courage. Un jour viendra où notre patrie sera victorieuse. La grande partie se joue en Belgique : Dieu veuille que sous quelques jours les Allemands soient refoulés. Ici, ils ont essayé de se faire un passage du côté de Nancy, mais les forts de Manonville les ont fauchés. Ah, les sales gens !... Encore une fois, ne te désolés pas : aie confiance et ne te préoccupe pas de moi, je vais fort bien. J'ai reçu une carte de Joseph [*son frère*] et de P. de Lamenuze [*le mari d'une cousine germaine de sa femme*] à qui je vais répondre. Je suis allé à cheval visiter Vaucouleurs, un fort curieux [40 km aller-retour]. Henry va probablement partir, j'espère qu'il n'aura pas à se battre.

Mille baisers pour toi, les petites, maman et Marthe. Amitiés à tous. André

### 17. Toul, ce 4 septembre 1914

Bien chère Babeth,

D'après tes lettres qui m'arrivent très bien je constate que les miennes ne te parviennent pas. Je t'ai envoyé des cartes tous ces jours-ci et tu te plains de ne rien recevoir : cela est bien contrariant. Je t'ai envoyé avant-hier une carte de Vaucouleurs qui se trouve à 20 km d'ici et où j'avais été à cheval, j'en ai envoyé une aussi à tante Marie, Joseph et Marguerite. Sont-elles arrivées ? Tu le leur diras...

Je vais toujours très bien, mais je suis navré depuis trois jours en voyant que les Allemands rentrent chez nous et qu'on les laisse s'approcher de Paris ; je crains qu'ils mettent à feu et à sang le pays où ils passeront. C'est peut-être une tactique de les laisser se fatiguer, s'user, et plus tard leur tomber dessus, mais j'aurais voulu qu'on les maintienne en dehors de notre frontière et puis, pour le moral des gens, cela est désastreux. Les journaux ont l'ordre de ne rien dire et nous-mêmes ne savons rien. Qu'il me tarde de les voir reculer chez eux et les voir poursuivis vigoureusement.

Je pense qu'Albert et Paule se trouvent maintenant au milieu des Prussiens. Avez-vous eu de leurs nouvelles ? Ici, ils ont été repoussés, mais ils cherchent plus à faire une trouée, au moins pour l'instant.

Marguerite m'écrit qu'elle a beaucoup de blessés en ce moment, Joseph me dit aussi qu'à Sarlat on a disposé des lits au collège.

Es-tu contente de l'homme que tu as loué ? Les regains se font-ils ? Ce n'est pas le manque de chaleur qui empêchera de les faire, car la température est épouvantable. Je pense que vous devez avoir bien chaud là-bas, les légumes ne se grillent-ils pas ? Dans quelques jours, il faudra m'envoyer une chemise de flanelle, deux caleçons d'hiver et mes jerseys dans le cas où les froids arriveraient.

As-tu semé les choux destinés à être plantés au mois d'octobre pour être récoltés au printemps ? Les épinards ont-ils réussi ? Je pense que tu dois avoir de beaux melons et des tomates ? Dis-moi tout cela. Fais vite faire les regains et profite du temps merveilleux, car s'il commence à pleuvoir il sera impossible de les faire sécher.

Henry va-t-il partir ? Es-tu contente du domestique que tu as pris. As-tu pu revenir en possession de ma bicyclette ? Je ne suis pas étonné de la conduite de cette brute de garçon, car ses yeux faux indiquaient bien que c'était un garnement. Je ne l'aurais certainement pas pris si j'avais été là, car il me déplaisait fort. Il faudrait bien te faire rendre tout ce qu'il t'a pris.

Écris-moi souvent puisque tes lettres m'arrivent ; je suis si heureux de recevoir de tes nouvelles. Il me tarde bien de revenir avec toi et je pense souvent à toi ma chérie aimée. Mais je pense que cette guerre va se prolonger et on nous fait entrevoir que nous allons passer l'hiver. J'aurais bien besoin de me faire faire un manteau, mais on me demande excessivement cher. À propos, as-tu assez d'argent ? As-tu payé les impôts ?

Adieu chérie, je t'embrasse mille fois comme je t'aime de toute mon âme. Embrasse les petites, Marthe et maman. Ne te préoccupe pas trop, soigne-toi bien. André

### 18. Carte des armées non datée

J'ai reçu toutes tes lettres et cartes, beaucoup, les premières sont arrivées très en retard, mais je les ai reçues avec joie. Je m'aperçois maintenant que ce sont les miennes qui n'arrivent plus, pourquoi, je ne sais.

Je vais toujours fort bien et je suis bien heureux lorsque je lis tes lettres. Tu ne m'as pas expliqué comment il se faisait que Jeantonnet était revenu. Tant mieux parce qu'ainsi les travaux peuvent se faire au Breuilh. Les

blés ont-ils été battus ? Et au Jardin, les regains se font-ils ? Le temps est bien pour les faire sécher, car la chaleur est horrible. Henry est-il parti et comment as-tu pu t'arranger pour le remplacer ? Marie a-t-elle reçu des nouvelles de son mari ? Paule est arrivée me dis-tu : Albert est-il pour longtemps à Amiens ? J'ai reçu deux cartes de Joseph. Il me disait qu'on attendait des blessés à Sarlat. J'ai écrit aussi à Marguerite, mes lettres ne sont pas arrivées. Guiguitte [sa deuxième fille, ma mère, trois ans tout juste] parle-t-elle bien à présent et Nénette [son aînée, cinq ans et demi] est-elle sage ? Je voudrais bien les voir les pauvres petites. Adieu ma chérie, je t'embrasse mille fois ainsi que tous. André

### 19. Toul, ce dimanche 13 septembre

Bien chère Babeth,

Je t'ai écrit un mot hier et je reçois aujourd'hui une lettre de Marguerite dans laquelle se trouve une procuration à signer envoyée par ton oncle et destinée à régler les affaires de la Fillolie. Je te l'envoie aussitôt. Si j'avais su que c'était pour cela, je l'aurais laissée lors de mon départ.

Je regrette bien qu'Henry te quitte, mais il le faut bien. Si le garçon que tu as pris ne doit pouvoir pas faire bien, remplace-le, mais s'il est à peu près bon garde-le. Je ne sais si le petit Mestrier offre de grandes garanties ; j'ai peur qu'au point de vue physique et moral il ne soit pas très bien. Quant à Julon, tu pourrais le garder pour le moment, mais il ne peut rester domestique. Garde ce garçon de 18 ans si tu en es à peu près contente et tu prendras Jalon à la journée pour faire les travaux pressants. Expédie donc les Petit le soir s'ils venaient.

J'ai beaucoup de peine à voir que tu te laisses aller à la préoccupation et à la tristesse. Il faut réagir et ne pas te laisser aller ainsi pour effacer chez toi ce qui te reste de jeunesse comme tu le dis [elle allait avoir 35 ans]. Tu n'as aucune raison pour cela. Notre situation est excellente, une armée nombreuse d'Allemands commence à reculer, épuisée et en désordre, c'est le commencement de nos succès et le gage certain de nos victoires finales. Par conséquent, au lieu de te laisser aller à la tristesse, il faut te réjouir. Sans doute, il y aura des pertes, des deuils pour bien des familles, mais, que veux-tu, c'est le sort de la guerre : il faut voir la patrie triomphante, se réjouir de ses succès qui auront été la juste récompense de sa valeur, de son courage et prier pour ceux qui auront vaillamment contribué à la terminaison heureuse de cette guerre.

Tu diras à Mme Gorsse et à Mme Garelli combien je prends part à leurs préoccupations. Je souhaite que leur cher blessé se remette bien vite ; je lui envoie toute mon admiration et ma sympathie.

Resterons-nous ici jusqu'à la fin ou irons-nous occuper des pays plus en avant de nous, je ne sais. Quoi qu'il en soit, ne te désole pas, ne te préoccupe pas, je vais fort bien et voudrais bien te voir plus gaie. La gaieté est une grande chose dans la vie, elle soutient beaucoup nos soldats et contribue à leur succès.

Je t'avais envoyé un mot ce matin pour te dire de t'abonner pour cette année à l'Illustration. Je voudrais avoir tous les numéros depuis le 15 juillet ou le 1<sup>er</sup> août, époque où il était question de la mobilisation et des craintes de la guerre. Ce serait pour moi d'un grand intérêt. Écris donc vite pour avoir tous les numéros. Dans la dernière lettre écrite à maman il y a trois jours je te demandais un tas de choses : il est inutile de le répéter, espérant bien que mes lettres arriveront.

As-tu consulté Vilmorin pour faire les semis et plantations nécessaires pour le printemps prochain. Je pense que oui, consulte ton père, mène-le au Breuilh pour un tas de choses à vendre : moutons, vache, mulet, et le cheval ??

Adieu, ma chérie, je t'embrasse mille fois comme je t'aime de toute mon âme. Embrasse bien les petites pour moi, ainsi que Marie et toi. André

Si plus tard, Marie ne pouvait pas rester pour les raisons que tu sais, on pourrait prendre un autre ménage. Pour le moment, il faut s'arranger aussi bien que tu le pourras. Il n'y aura plus grand-chose à faire bientôt.

Écris-moi souvent, donne-moi des détails sur tout et sur tous. Donne de mes nouvelles à Joseph et à tante Marie et recommande à maman de ne pas se faire trop de mauvais sang. Je pense que Paule, avec ses conversations inépuisables et intarissables doit facilement lui faire oublier les horreurs de la guerre ce qui, du reste est un grand bien. Quant à toi, ne t'inquiète pas trop, conserve ta jeunesse et reprends ta gaieté. Quand je reviendrai, je veux te voir comme je t'aime, tu sais bien. Adieu ma chérie, mille baisers.

Je voudrais bien manger avec toi de bonnes tomates farcies. Les melons sont-ils bien bons ? Les épinards ont-ils réussi ? N'oublie pas les choux pour le printemps et les choux de Milan, les as-tu plantés à la place des oignons ou des ails ?

## 20. Carte de Vaucouleurs non datée

Depuis plusieurs jours ma bien chère Babeth, je n'ai pu avoir de tes nouvelles : tes lettres recommencent à ne plus arriver. Je pense que les miennes ont le même sort et que tu n'as point reçu mes cartes. Je remarque que ces retards sont surtout fréquents pour moi et pour Montignac. D'où cela provient-il, je voudrais bien le savoir. Je vais toujours fort bien et te recommande de m'écrire souvent. Il est vrai que ma recommandation sera inutile puisqu'on ne peut rien renvoyer à Montignac ni rien recevoir de ce pays. Je t'embrasse mille fois. André

## 21. Toul, ce 13 septembre 1914

Bien chère Babeth,

J'ai écrit hier à maman : j'espère qu'elle aura reçu mon mot ainsi que les autres lettres écrites. Je lui demande plusieurs choses que tu m'enverras par petits paquets par la poste. J'ai toujours oublié de te dire de t'abonner pour cette année à l'Illustration : j'aurais voulu avoir les exemplaires depuis le 1<sup>er</sup> août, époque de la déclaration de guerre. Il y a des choses bien intéressantes que je voudrais garder en souvenir. Écris donc de suite, mais demande les numéros qui précèdent depuis le 1<sup>er</sup> août, il faut les avoir, l'abonnement partira du 1<sup>er</sup> août, l'année prochaine nous les supprimerons.

Hier, nous avons appris qu'une grande victoire avait été remportée par nos troupes, un train de munition avait été pris aux Allemands et une armée de 250 000 hommes serait cernée. Je voudrais bien que ce soit le commencement de la débâcle pour eux. As-tu des nouvelles du Capitaine Parsal ? J'espère que Paule ne t'étourdit pas trop, conserve toujours ta maîtrise et ne te laisse pas marcher sur les pieds ! Emmène ton père au Breuilh lorsqu'il viendra. Tâche de vendre les moutons et de retenir de l'argent pour te payer de ce que Jeantonnet te doit. Vends aussi si possible des vaches qui ne sont pas bonnes, puisqu'on nous demande du foin. Au Breuilh aussi il faudrait en vendre une : tu garderas l'argent pour acheter ensuite des bœufs. As-tu reçu mon mois de solde ? N'es-tu pas gênée, as-tu assez d'argent ? Manges-tu bien ? N'es-tu pas trop triste ma bonne Babeth chérie ? Ne te déssole pas, je pense bien à toi et il me tarde bien de te revoir et de te presser dans mes bras avec mes petites filles. Mille baisers – André

*[Finie la période à distance des combats. Mon grand-père est envoyé au front avec sa compagnie. Il est intéressant de noter qu'au début de la guerre, les troupes étaient composées en bonne partie d'hommes originaires de la même région ce qui a certainement facilité leur intégration et soutenu leur moral. Au fil du temps, en raison des blessés et des morts, il fallut reconstituer les effectifs des compagnies ce qui conduisit à un mixage des origines géographiques.]*

*Son dossier militaire dit : « Parti pour la région de Pont-à-Mousson du 21 septembre au 22 novembre » et donne l'appréciation du Lieutenant-colonel Tirlet, Commandant de la 95<sup>e</sup> Territoriale : « A rempli les fonctions de Commandant de Compagnie pendant deux mois. S'est bien acquitté de ses fonctions. Très énergique. Belle attitude dans les tranchées du Bois Le Prêtre. Monte à cheval. Très vigoureux. Peut faire un bon Capitaine. Apte à faire campagne. »]*

## 22. Toul, le 24 septembre

Bien chère Babeth

Ta correspondance a commencé à ne plus me parvenir et depuis bien des jours je n'ai pas de tes nouvelles ce qui m'ennuie bien. Depuis 3 jours mon Bataillon est parti de l'endroit où il était. Je t'écris aujourd'hui dans un bois que nous occupons à 8 kilomètres de Pont-à-Mousson. J'ai assisté avant-hier à une assez grande bataille, mais, ne crains rien, nous n'avons pas eu la joie de nous battre. Je ne sais où je vais aller, adresse comme toujours tes lettres à Toul : peut-être serais-je assez heureux pour les recevoir. Donne-moi de longs détails sur tout et tous. Je ne peux te dire grand-chose : je pense bien à toi ma chérie, je voudrais bien t'embrasser, je vais fort bien, je couche sur le dur, mais je me porte à merveille et mange d'un appétit extraordinaire. Ne t'inquiète donc pas. Donne de mes nouvelles à tous. Je suis parti de Ménillot sous une pluie torrentielle ; malgré cela, quoique trempé jusqu'aux os, je n'ai point attrapé de mal. Nous passons notre temps dans une forêt magnifique que nous devons défendre. Je t'écris sur mes genoux. Mes tuniques sont usées, j'ai commandé un manteau, mais, hélas, étant parti précipitamment je n'ai pu le prendre. Enfin, je tâcherai de l'avoir.

J'attends 2 ou 3 paires de chaussettes de laine que je te demande avec 1 ou 2 chemises de flanelle par la poste en petits paquets. Je t'embrasse mille fois. André

**23. Dieulouard, ce 28 septembre [Carte de Domrémy]**

J'ai reçu avant-hier toutes tes lettres et cartes (douze). Bien heureux d'avoir de vos nouvelles à tous. Je t'écris sur mes genoux près de Pont-à-Mousson sous la musique des canons. Je vais fort bien. As-tu reçu ma lettre dans laquelle je te demandais quelques objets : chaussettes en laine, chemise en flanelle. Envoie-les par la poste toujours à la même adresse. As-tu reçu quelque avis du percepteur pour toucher la moitié de ma solde ?...

Écris-moi souvent et donne-moi des détails. Donne de mes nouvelles à Joseph. Je t'enverrai pour les petites un mandat-carte, tu peux mettre le montant sur leur livret de la caisse d'épargne. Sont-elles sages ces chères petites ? Qu'il me tarde de vous revoir et de vous embrasser tous, mais quand ? Ce sera long cette guerre. Adieu. Mille tendresses de ton époux. André

**24. [Postée de Dieulouard le 30 septembre, arrivée le 8 octobre à Montignac]**

Tu as dû recevoir une lettre écrite hier ainsi qu'une autre pour Nénette dans laquelle je mettais 24 F pour les petites. Tu vois que je suis parti de Toul depuis plusieurs jours, que je me trouve à Pont-à-Mousson, mais que tu dois toujours adresser mes lettres à la même adresse. J'en ai reçu ce matin des quantités arrivées toutes en même temps. Tu parais bien triste ma chérie. Ne t'inquiète donc pas, ni sur mon sort ni sur le sort des autres. En quoi cela te servira de te désoler ? À rien, à te rendre malade, à te changer, à te vieillir. Tâche d'avoir plus de confiance dans notre destinée et celle de notre patrie. Pourquoi te chargerais-tu de blessés à la maison puisque Marguerite les soigne à Limoges. Ne pourrais-tu pas aller les voir à l'hôpital ?

Je n'ai pas reçu les petits colis annoncés, quand arriveront-ils ? [Une phrase que je n'ai pas pu déchiffrer]. Adieu, ma chérie, je t'embrasse comme je t'aime de toute mon âme. André

Je venais de t'écrire la carte et ayant trouvé une enveloppe, j'ajoute un mot dans une maison de garde-barrière qui a été absolument dévastée par les Prussiens dans les premiers jours de la guerre. Cela fait pitié de voir les pauvres gens d'ici qui ont eu leur maison, leurs terres, leur mobilier tout saccagé, pillé par ces bandits. Ils sont à présent tout près de nous, ils se sont enfermés dans un château en emmenant avec eux des femmes et des enfants afin qu'on hésite pour leur tirer dessus. Nous les attendons là derrière des tranchées, mais ces cochons ne veulent pas se faire voir. Non seulement ils ont pillé et saccagé les maisons, mais encore ils ont déposé des ordures partout dans les meubles qu'ils n'ont pu briser et dans les armoires qu'ils n'ont pu emporter. Quels bandits ! Je voudrais les voir égorgés et je recommande à Marguerite de ne pas trop bien soigner leurs blessés, car ils ne le méritent pas. Et notre belle cathédrale de Reims dont il ne reste plus rien, ou presque rien ! Ah ! J'espère bien qu'on leur fera payer tous ces crimes ! Nous devons nous estimer bien heureux de ne pas avoir nos maisons sur leurs passages.

Je t'envoie ce que demande G. Petit. Tu lui feras mes amitiés, mais je ne m'explique pas la nécessité de les [...] puisque je lui ai donné ceux de la somme entière...

J'ai reçu des quantités de lettres aujourd'hui, 2 de maman, 4 ou 5 de toi. Quel est le nom d'Amélie [...]. Tu croiras que je suis devenu fou, mais je ne me souviens plus de son nom. Donne-le-moi pour que j'envoie une carte à Marie quand cela me sera possible. Donne de mes nouvelles à ton père, car je n'ai guère le temps d'écrire. Adieu, ma chérie, je t'embrasse de toute mon âme. André

**25. [Carte postale de Montargis non datée]**

Je venais d'écrire à Mansay, ma chère Babeth, pour lui dire que je n'avais pas reçu de tes nouvelles lorsque ce soir ta lettre est arrivée. J'ai reçu 2 caleçons, 1 chemise, 1 gilet trop gros, mais je n'ai pas reçu de chaussettes. Je voudrais que tu m'en envoies. Avec les chaussettes j'aurai ce qu'il me faut pour passer l'hiver, car j'ai fait faire un manteau que j'espère avoir bientôt avec mon gilet que j'ai acheté je n'ai pas froid. Tu ne me dis pas si Nénette a reçu mon mandat-carte de 20 F envoyé il y a dix ou douze jours. Tu ne réponds pas aux questions que je t'ai posées dans mes lettres et qui m'intéressent ce qui me fait croire que tu ne reçois pas toutes celles que je t'écris. Je suis bien ennuyé que ce Breuilh ne donne rien : il faut changer de métayer. J'ai écrit à ton père, j'ai envoyé une carte à Marguerite, tu ne m'as pas rappelé le nom de Marie la cousine que je te demandais. Elle m'a envoyé 2 cartes auxquelles je n'ai pu répondre ayant oublié le nom de son mari. Adieu, ma chérie, je vous embrasse tous bien tendrement. André

N'oublie pas mes chaussettes de laine. J'ai laissé une valise à l'hôtel Terminus de Brive, mais tu peux la laisser encore à moins que tu aies une occasion de la faire prendre.

**26. [Carte de Pont-à-Mousson non datée]**

Il est inutile de me renvoyer d'autres chemises de flanelle, je n'ai besoin que de quelques chaussettes. Je t'avais demandé dans une de mes 1<sup>re</sup> lettres de t'abonner à l'Illustration depuis le début de la guerre ; tu ne m'as dit si tu l'avais fait (depuis le 15 juillet ou le 1<sup>er</sup> août). Tes blessés sont-ils guéris et doivent-ils bientôt partir ? Je vais toujours bien. Écris-moi souvent et donne-moi des détails sur tout. Adieu je t'embrasse mille fois comme je t'aime. Embrasse bien tout le monde pour moi. André

**27. Ce sept octobre 1914**

Il y a quelques jours ma Babeth bien aimée que je n'ai pas reçu de lettre de toi. Pourquoi ces retards désespérants ? Avant-hier j'ai reçu une lettre de ton père à laquelle j'ai répondu. As-tu reçu un mandat-carte pour les petites, envoyé de Dieulouard ? J'ai reçu deux paquets renfermant des caleçons mais point de gilet ni de chaussettes de laine. Le temps s'est bien rafraîchi, je ne me plains pas, mais je redoute toujours la pluie ce qui est désastreux en campagne. Je suis toujours ici Blénod-lès-Pont-à-Mousson, nous faisons des tranchées où nous attendons les Prussiens qui ne veulent pas se montrer et qui se terrent comme des bêtes fauves. Pour nous distraire, nous avons de temps en temps la musique des canons, les nôtres et ceux des ennemis dont les notes sont un peu plus graves et dont les coups ne nous atteignent pas étant dirigés sur l'artillerie. Comme je te le disais, la campagne est ravissante. Du haut de notre bois, une vaste plaine se découvre et on aperçoit le plus beau panorama que l'on puisse imaginer. Cette belle nature n'a pas l'air de s'émouvoir des cruautés commises sur elle, pas plus du reste que les habitants accoutumés qu'ils sont au bruit des canons.

Combien de temps cela durera-t-il, je ne le sais. Je crains que la guerre soit longue, car ces sales Boches ont l'air de vouloir rester chez nous le plus longtemps possible. Écris-moi, parle-moi de tes affaires. Comment as-tu à la maison 2 blessés ? Qui sont-ils ? Comment sont-ils et leurs blessures sont-elles graves ? Donne-moi des détails.

Je te donne très régulièrement la moitié de ma solde. J'espère que tu ne manques pas d'argent. Touches-tu les intérêts de tes coupons malgré la guerre ? Le bois est-il tout rentré ? Profite du beau temps pour le faire. Si par hasard tu avais quelque argent de trop provenant de quelque vente ou coupons tu pourrais prendre quelques bons du Trésor français qui, paraît-il, va faire un emprunt.

Tâche de mener nos affaires le mieux possible et surtout soigne-toi bien, ne te tourmente pas ma bonne Babeth et sois bien sûre que je pense toujours à toi, que je t'aime de toute mon âme et qu'il me tarde bien de te presser dans mes bras ainsi que les chères petites. Nénette ne va-t-elle pas revenir en classe ?

Adieu ma chérie, je t'embrasse 1000 fois de toute mon âme, embrasse bien maman, Marthe et les petites filles. André

Le S.G. doit payer le loyer le 1<sup>er</sup> septembre pour le semestre (du 1<sup>er</sup> septembre au 1<sup>er</sup> mars). Gaby devait me donner 300,40 F pour la foudre tombée sur les étables. L'a-t-il fait ? Dans quelques jours, tu pourras faire semer à Labatut des graines de pins qui sont dans un sac à côté de la salle à manger. Les faire semer là où les fameux pins avaient manqué et ailleurs aussi. Donne de mes nouvelles à Joseph, etc.

**28. Ce 15 octobre [Carte de Pont-à-Mousson adressée à sa mère, veuve, qui habite chez eux]**

Je viens de recevoir ta lettre ma chère maman, lettre qui m'a fait bien plaisir. Je n'ai plus besoin que de quelques chaussettes de laine, j'ai tout ce qu'il me faut. J'ai reçu un excellent manteau : je suis donc équipé pour l'hiver, car je pense que la guerre sera longue. Ici le temps a été bien froid pendant quelques jours, aujourd'hui il s'est radouci et je crains d'avoir de la pluie. J'avais laissé à Brive dans ma valise des objets de flanelle, il faisait si chaud, mais je n'ai point besoin d'eux sauf des chaussettes. Paule ferait bien de rester quelque temps encore chez sa belle-mère pour laisser Élisabeth se reposer un peu et avoir un peu de calme. Ne demandez plus de blessés puisque vous les soignez à l'hôpital, c'est suffisant. Je pense que mes lettres et cartes sont arrivées et que vous avez de mes nouvelles fréquemment, c'est donc souvent que je vous en donne.

Adieu, bien chère maman, je t'embrasse mille fois comme je t'aime de toute mon âme et te charge d'embrasser Babeth, Marthe et mes filles. André – Bonjour à Meine et Marie. Joseph est-il toujours blessé ?

**29. [Carte de Vaucouleurs adressée à sa mère, non datée]**

J'ai écrit plusieurs lettres à Babeth qui se plaint cependant de mon silence. J'espère qu'en ce moment elle est en possession de ces lettres et qu'elle a de mes nouvelles, qui sont, du reste, fort bonnes. Le froid commence

à se faire sentir, mais cela vaut mieux que la pluie. J'ai acheté un gilet n'ayant pas reçu celui que je demandais. Je n'ai reçu que deux caleçons, mais pas de chaussettes de laine ni gilet. Je voudrais 3 paires de chaussettes de laine. Écris-moi souvent et donne-moi des nouvelles de tous. Adieu, bien chère maman, je t'embrasse bien affectueusement en te chargeant d'embrasser aussi toute la famille pour moi. André

### 30. Vendredi 16 octobre 1914

Ta lettre arrivée hier, ma Babeth bien aimée, m'a fait bien plaisir, comme toutes celles que je reçois de toi. Le mot ajouté par Nénette m'a aussi bien amusé. Je l'aime tant cette petite, elle s'amuse, ne pense à rien des choses tristes. Oh ! Que je voudrais les embrasser ces deux petites.

Je suis assis dans la forêt de Jouvenelle près de Pont-à-Mousson, je t'écris sur mes genoux. On débroussaille, on démolit des arbres, on creuse des tranchées pour se fortifier dans le cas où les Allemands voudraient passer par ici pour revenir chez eux. Ils ne se montrent pas, ne nous inquiètent pas, ils ont ordre de rester tranquilles, et nous aussi pour le moment. Nous formons ici un pivot sur lequel on manœvrera plus tard. Quand seront-ils chassés ces brigands ? Il faut prendre patience, ne pas se décourager et bientôt j'espère nous aurons le plaisir de les faire défiler chez eux. Tu me fais de la peine ma chérie parce que tu me parais toujours triste. Ne te tourmente donc pas, aie confiance, Dieu nous donnera la victoire et nous serons bien heureux au retour, ne te désole pas pour que je te retrouve jeune et gaie. Écris-moi souvent, donne-moi des détails sur ce que tu fais. As-tu des nouvelles du Capitaine Parsal ? J'avais envoyé une carte à ses filles pour qu'elles me donnent des nouvelles, elles ne m'ont point répondu. Dis-leur bien des choses de ma part, bonjour à Marica.

[*Une phrase sur le Breuilh que je n'ai pu déchiffrer*]. Quant à l'argent, il me semble que tu dois être bien à ton aise puisque tu as 137 F par mois de plus. Touches-tu tes coupons ? Tu devrais en avoir au mois d'octobre. Si tu avais quelque argent tu aurais pu (je te le disais dans une de mes lettres) prendre des bons du trésor français qui seront remboursés après la guerre et qui donnent 5 ½ pour cent. Dis-moi bien ce que tu fais, ce que tu as. Repose-toi un peu maintenant que tu n'auras plus tes blessés. Tu ne saurais croire combien je pense à toi, combien je désire que rien ne te manque et que tu sois heureuse. Maman me disait que Paule allait revenir. Je lui ai envoyé une carte pour qu'elle lui dise de rester chez sa belle-mère afin de te permettre d'avoir quelque repos, dis-le, toi aussi. (...). As-tu mis les 20 F des petites sur leurs livrets ? J'ai dépensé beaucoup pour mes vêtements, j'ai fait faire un manteau confortable, des culottes en partant de Brive et j'ai besoin d'une vareuse : j'en ai une qui est en lambeaux, mais impossible de trouver un tailleur ici. Tu vois que je ne peux guère dépenser pour mes menus plaisirs, au milieu des bois. Tous les matins je déjeune sur un tronc d'arbre très confortablement, je t'assure. Nous déjeunons avec mon Capitaine (j'en ai un depuis 8 jours, ce qui est plus agréable pour moi) et les sous-officiers, dont un est une maîtresse de maison remarquable. Il sait fort bien employer la viande que nous touchons et varier les menus avec d'autres achats. Je pense à toi et tu rirais bien en voyant ces bons et beaux arrangements de boustifaille. Quant à mes hommes, ils sont aussi remarquables pour faire la cuisine et je t'assure qu'ils mangent bien. Il y en a les ¾ qui sont mille fois mieux que chez eux.

Hier, j'ai reçu une paire de gants chauds de Limoges. J'ai pensé que c'était cette bonne Marguerite qui avait eu cette aimable attention. Je l'aime beaucoup cette bonne Marguerite, beaucoup. Elle travaille elle aussi avec beaucoup de dévouement pour les blessés et accomplit ainsi son devoir d'excellente façon. Brave fille : quelle excellente femme et mère de famille elle aurait fait.

[*Marguerite avait trente et un ans et restera célibataire, comme une autre infirmière de la Croix-Rouge rencontrée au cours de la guerre. Elles partagèrent leur célibat jusqu'à la mort de Marguerite en 1956.*]

Il me tarde bien de vous revoir et de vous embrasser tous ma chère Babeth bien aimée, mais quand ? Ce sera long certes, car les Allemands vont se cramponner chez nous tant qu'ils le pourront, et chez eux ensuite. Enfin, il ne faut pas se décourager.

Adieu, ma chérie, je t'embrasse 1000 fois en même temps que les petites, tu embrasses bien maman et Marthe pour moi. André

Je reçois une chemise et 2 paires de chaussettes. J'en avais acheté une paire 1,50 F, mais elles ne valent pas celles de maman. Tu ne m'as point donné pour Marie de C. ce que je t'ai demandé dans plusieurs lettres, le nom de son mari et son adresse. Que ton père qui est entreprenant examine s'il n'y a rien à faire au Breuilh pour qu'il donne quelque chose. Je lui ai écrit il y a quelques jours longuement, je pense qu'il l'a reçu.

### 31. Pont-à-Mousson, le 20 octobre 1914

Bien chère Babeth

J'ai reçu avant-hier un mot de Bertrand, mais point de toi depuis plusieurs jours. Dans ma dernière lettre, je te posais un tas de questions, mais avant de m'écrire tu ne relis pas mes lettres aussi tu ne réponds jamais à ce que je te demande. Les Petit ont-ils payé 100 F d'intérêt au mois de septembre ? N'ont-ils pas payé le capital comme ils le disaient ? Cela m'est égal, mais les intérêts ? Tu aurais pu prendre quelques bons du trésor français ? Comment te trouves-tu au point de vue financier ? Il me semble que ta situation ne doit pas être mauvaise puisqu'en dehors de tes coupons tu touches de moi 137 F de plus par mois. Renseigne-moi à ce sujet et sur tous les détails de ta vie, car tu ne saurais croire, ma chérie, combien les nouvelles qui viennent de notre pays nous font du bien lorsqu'on se trouve si loin de lui et de tous ceux que l'on aime. Je ne manque point de courage, la peur ne m'a jamais effleuré, le bruit du canon ne m'effraie point non plus, je mange fort bien, vais parfaitement, mais, malgré tout, la guerre n'est pas chose gaie surtout quand on songe que nous avons affaire à un ennemi dont la sauvagerie est extraordinaire. Quand les refoulerons-nous hors de chez nous ? Je ne sais, j'ai peur que ce soit long, la partie se joue dans le Nord où nous progressons tous les jours, mais bien faiblement. De notre côté, nous travaillons à faire des tranchées, des ouvrages de fortification qui ne serviront jamais probablement. Les ennemis en font autant de leur côté et se terrent dedans comme des renards et ne bougent pas. Ils en partiront le jour où dans le Nord on leur donnera le [...].

Je voudrais que tu commandes au cordonnier une paire de gros souliers comme les derniers envoyés à Brive : double semelle très épaisse, très débordante, avec une langue très épaisse et assez large de façon à ne pas permettre à l'eau ou à la neige de rentrer. Très bien ferrés et au talon de gros clous : il sait bien ce que je veux dire, tu me les enverras par colis postal, bien pliés, avec une belle adresse, et recommandé dans le cas où ils se perdraient. Tu pourras les lui commander tout de suite, qu'il les soigne bien, il a tout le temps. La 2<sup>e</sup> paire est encore bonne, mais elle ne pourra me faire bien longtemps surtout si nous avons de la neige ou de la pluie. Tu diras à maman que ses chaussettes vont très bien, qu'elle me fasse 2 paires de plus qu'elle m'enverra par la poste. Je serais parfaitement nippé si je pouvais me faire faire une vareuse, mais impossible de trouver un tailleur ayant du drap bleu : je m'en veux un peu de ne pas m'avoir laissé aller à Périgueux comme je voulais le faire quelques jours avant mon départ.

Je viens d'écrire à Louise qui m'avait envoyé une longue lettre : elle s'ennuie bien du départ de tous ses métayers, mais je lui dis de songer à tous ces pauvres diables qui ont abandonné leurs maisons, leurs récoltes, tous leurs biens que ces bandits d'Allemands ont saccagés, incendiés, etc. Ceux qui sont loin de la frontière doivent encore s'estimer heureux.

J'avais le projet de prendre les graines de pin qui sont dans un sac et que l'administrateur des forts m'avait données pour les semer au Breuilh à côté de la salle à manger dans la partie où les pins plantés n'ont pas pris, ce serait le moment avant les pluies ; comme il y en a beaucoup, on pourrait les semer là où les bois sont clairs.

L'acétylène marche-t-il bien, n'as-tu pas eu d'ennuis ? Si oui, fais venir le curé en le payant.

Tu ne saurais croire combien je voudrais te savoir heureuse ma bonne Babeth, combien je t'aime, et je mentionne à tout ce qu'il en coûte à ton cher pauvre mari que cette séparation est cruelle, mais aussi que le retour sera heureux. Je t'embrasse mille fois bien tendrement. Je pense bien à toi, à nos filles. Guiguitte doit bien parler maintenant. Songent-elles à leur père ? Embrasse bien maman et Marthe.

Marie est-elle décidément enceinte ? Avez-vous des nouvelles de Joseph ? Les vaches, comment se comportent-elles ?

### 32. Blénod-lès-Pont-à-Mousson, ce 23 octobre 1914

Bien chère Babeth,

J'ai reçu ce soir deux lettres de toi, l'une datée du 14 octobre et l'autre du 17. Dans la 1<sup>re</sup> tu te plains que mes lettres sont rares, cependant je t'écris souvent, très souvent : mes lettres arrivent donc très en retard ou n'arrivent pas du tout ce dont je suis navré. Les deux cartes écrites l'une à Parsal et l'autre à ta tante étaient envoyées depuis 15 jours, cette dernière en réponse d'une dont tu ne dois pas t'inquiéter, pauvre Babeth. En effet, j'ai ri de ta réflexion !!

*[La tante en question, Yvonne Védrenne-Lacombe, était mariée au frère (notaire à Montignac) de la mère de ma grand-mère. Il eut des rapports très intimes avec elle avant son mariage, après, je ne sais pas. Quoi qu'il en soit, cette tante, qui fut j'ai cru comprendre à l'origine du mariage de mes grands-parents, était un sujet douloureux pour ma grand-mère qu'elle évoquait assez régulièrement. Mon grand-père a mené une vie assez*

*libre, sans vraiment se cacher, avant et après son mariage, d'où la « folle jalousie » de ma grand-mère et une séparation momentanée avant la guerre. À son initiative.]*

À ton père, j'écris de temps en temps, mais j'ai peu de loisirs et de mauvaises places pour écrire. Il est certain que cette guerre n'est pas gaie, qu'elle sera longue, mais il faut prendre patience et espérer, car nous allons commencer bientôt j'espère une période de succès. Tous les jours les Boches sont un peu repoussés, mais bien peu parce qu'ils se cramponnent au terrain, se terrent comme des bêtes fauves et pour les rejeter chez eux, nous aurons du mal, mais cela viendra. Ce qui est à redouter c'est cet hiver à passer qui sera peut-être long et rigoureux. Ils laisseront beaucoup de ruines, d'incendies, de deuils, ils sont tellement barbares. Nous aurons la victoire au bout malgré tout.

Tu ne me dis pas si tu as demandé les Illustrations depuis le mois d'août, je te l'ai recommandé dans plusieurs lettres : tu ne me dis rien. Dans ma dernière je te pose un tas de questions, j'espère que tu y répondras. Tu me demandes si j'ai reçu tes paquets, j'avais écrit à maman que j'aie reçu 2 paires de chaussettes, 1 chemise de flanelle, rien qu'une, et j'ai demandé 2 paires de chaussettes de plus. À ce propos, prends à Brive, hôtel Terminus, ma valise où il y a quelques effets dedans. Bertrand a souvent l'occasion d'y aller, car je ne sais à quelle époque aura lieu mon retour. En effet, si on ne touche pas les coupons, tu ne dois pas avoir beaucoup d'argent, mais en allant à Sarlat tu pourrais les toucher, il me semble. Par-dessus le marché tu vas avoir beaucoup de monde. On devrait bien te laisser un peu de repos : que Paule reste chez sa belle-mère, car une maison n'est pas un hôtel où l'on donne à boire et à manger à tout l'univers. Quant aux impôts, je devrais avoir une diminution très sérieuse dont le Percepteur n'avait pas fait mention, mais tu as la note dans un des tiroirs du bureau. Il y avait une soixantaine de francs de moins pour moi. La SG [la Société Générale] devait aussi te donner un semestre le 1<sup>er</sup> septembre, elle paie 2 fois par an.

Je ne comprends rien à ces vaches, la Pécharde devait vèler fin septembre, la vieille rouge fin août, ainsi que la noire et blanche. Ces 2 vaches sont vieilles, on pourrait peut-être les vendre pour la troupe et tu en achèterais une autre jeune. Vois cela avec ton père. Tu dois toucher de ma solde 137 F par mois. Je suis étonné que G. Petit ne t'ait point payé les intérêts de l'année qui tombent le 15 mai : il devait donner le capital !! (...) Un fumiste. Pour Plazac, le percepteur, regarde bien la diminution qui a été portée.

Je n'ai pas besoin de cache-nez, car je n'ai jamais froid aux oreilles et puis ce n'est pas une tenue militaire. Je vais toujours très bien, mais je suis préoccupé à ton sujet, car je crains que tu te fatigues à toujours recevoir et que tu n'aies pas assez d'argent. Cependant, tu devrais en avoir en touchant les coupons beaucoup plus que d'habitude. Il ne faut plus avoir de soldats maintenant.

La partie du pré qui a été fumée est celle contre le treillis du côté de (...) et tout le fond, par conséquent c'est depuis le tilleul jusqu'à la maison qu'il faut fumer. Pour le grand pré il faudra acheter des cendres chez [...], ce n'est pas cher. Avec 10 sacs il y aura de quoi traiter tout le pré, mais nous n'en sommes pas encore à faire paître les vaches.

Adieu, ma chérie, je t'embrasse 1000 fois comme je t'aime de toute mon âme. André

Au Breuilh, il y avait une jolie nichée de cochons. Pourquoi en avoir acheté ? Que sont devenus ces cochons ? Le métayer les a-t-il gardés ?

### **33. Blénod-lès-Pont-à-Mousson, ce 24 octobre 1914**

Bien chère Babeth,

C'est avec un bien grand plaisir que j'ai reçu hier soir ta lettre et la carte où se trouvent ta photo et celles de mes petites filles : je me proposais précisément de te la demander. Je vous ai bien regardées toutes les trois, je vous ai embrassées longuement avant de me coucher et je songeais à Nénette étalée dans mon lit. Il est terrible de se trouver si loin de tous ceux que l'on aime, et pour longtemps !... Enfin, il ne faut pas se lamenter et penser uniquement à son devoir. Il y en a encore de nos camarades qui sont dans une situation plus difficile : ceux qui passent la nuit aux avant-postes dans les tranchées à épier l'ennemi. Nous faisons des tranchées, nous travaillons à faire des fortifications, mais nous cantonnons le soir ce qui permet à nos hommes de se coucher dans des granges, ce qui est préférable que de coucher à la belle étoile. Hier, vers 10 heures du soir à la nuit, a eu lieu un combat, une fusillade terrible durant une heure. Hier, une batterie prussienne a lancé quelques obus sur Pont-à-Mousson qui font beaucoup de dégâts. Un fourrier de ma compagnie qui se trouvait à quelques mètres a failli écoper : nous en avons bien ri parce qu'il a eu très peur. Il y a une batterie ennemie pas loin de nous qui, de temps en temps, bombarde Pont-à-Mousson. Je regrette qu'on ne puisse pas la faire sauter. C'est, paraît-il, des pièces automobiles

qui disparaissent après avoir fait leurs dégâts. J'espère que bientôt nous allons prendre une offensive vigoureuse pour rejeter tous ces gens-là hors de chez nous. Il faudrait que les Russes avancent un peu plus vite.

J'ai bien reçu les colis envoyés sauf le gilet qui probablement s'est perdu. Tu as reçu ma lettre, je pense, dans laquelle je te disais de me commander des souliers. Quand tu les enverras (cela ne presse pas encore) enveloppe-les bien et recommande-les, je ne voudrais pas qu'ils se perdent.

Paule étant arrivée, vous devez être bien nombreux. Véritablement, on n'a aucune pitié pour toi : je m'étonne qu'on ne le comprenne pas. J'aurais voulu que tu sois tranquille pendant quelque temps afin que tu puisses te reposer, puis ce sont des dépenses très grandes et, en ce moment, chacun ayant ses ressources diminuées devrait rester chez soi. Si cela avait été fait, tu serais tranquille au point de vue financier au lieu de cela tu seras peut-être gênée. Paule aurait pu rester chez sa belle-mère, j'avais dit à maman de le lui dire et toi aussi, étant maîtresse de maison, tu devrais imposer ta volonté.

Je vois que tu ne reçois pas toutes mes lettres, je ne sais pourquoi. J'avais dit que j'avais tout ce qu'il fallait ; je demandais simplement 2 paires de chaussettes de plus, car les 2 premières envoyées ne me sont pas arrivées, ainsi que le gilet fin. Voyant cela, je les avais achetés ici. J'ai peur pour les souliers qu'ils ne se perdent, prends donc toutes les précautions quand tu les enverras.

Je pense que tu as reçu la lettre que je t'écrivais il y a 4 jours. Nous ne devons pas dire où nous sommes, ni ce que nous faisons, ni dater nos lettres. Je trouve cela assez bête, d'autant plus que nous n'avons aucun secret à dévoiler. Comme je te le disais, je t'écris souvent, mais ces lettres mettent si longtemps à arriver !

Quelle est donc cette nouvelle maîtresse qui fait si bien travailler Nénette ? Mlle Labbé n'est-elle pas revenue ? Dis à Nénette de bien travailler, de faire des progrès pour son écriture afin qu'elle puisse m'écrire quelquefois. Si je peux, dans quelques jours, je lui enverrai un mandat pour augmenter son livret. Et Guiguitte, que fait-elle ? Parle-t-elle mieux à présent ? Mange-t-elle des châtaignes ? Et vous, en mangez-vous ? Quant à moi, je n'en mange pas cette année. On peut à présent nous expédier des colis postaux, mais pas de comestibles, du linge, chaussures, pas plus.

Je pense bien à toi ma chérie et je t'aime de toute mon âme. Tu ne saurais croire combien cette affection est encore augmentée par la séparation. Pauvre Babeth, pauvres petites filles : je songe souvent à vous et voudrais bien vous tenir dans mes bras. Quand aurons-nous ce plaisir ? Il faut encore compter de longs mois. Personne ne peut savoir la durée d'une telle guerre, car, dans l'histoire, il n'y en a pas une qui ait mis autant d'hommes en présence et qui ait une envergure pareille. Soyons patients et courageux, nous en verrons la fin qui, certainement doit tourner à notre avantage.

Adieu ma Babeth bien aimée, je t'embrasse mille fois, embrasse bien pour moi les petites, cette pauvre maman qui doit être bien inquiète, Marthe et toute la maisonnée. Joseph est-il arrivé ?

Comment a-t-on mobilisé des couvertures ? André

Dis bien des choses aux Montardy. Amitiés à Henry. Que deviennent les Lostanges ? Tu ne m'en parles pas. Donne-moi beaucoup de détails et nouvelles.

#### **34. Blénod-lès-Pont-à-Mousson, ce 26 octobre 1914**

Bien chère maman,

Je pense que tu es en train de me confectionner deux paires de chaussettes de plus. J'aurais voulu que tu les fasses un peu plus longues et moins larges surtout du bout du pied. J'en ai mis une paire, elles se sont tout de suite percées au bout, pourtant je ne marche pas beaucoup. Élisabeth a dû recevoir ma lettre dans laquelle je lui disais de me commander chez Brénaise une paire de gros souliers dans le genre des derniers faits avec de grosses chevilles aux talons. Qu'on me les fasse faire tout de suite et qu'on me les envoie par colis postal parce que mes vieux commencent à partir. Quand on me les enverra, qu'on les enveloppe bien (dans un vieux linge, par exemple, cousu) avec une bonne adresse et recommandé, mettre sur le paquet « Chaussures ». On a le droit de se faire envoyer des colis postaux pourvu que ce ne soit pas des comestibles. Mais recommandez-les bien à la gare de façon à ce que, s'ils se perdaient, on puisse les faire payer. Que Babeth n'oublie pas de faire à Brénaise toutes les recommandations que j'avais mises dans ma lettre.

J'ai écrit à La Belle Jardinière à Paris pour avoir de l'étoffe afin de me faire faire une vareuse, impossible de trouver ici de l'étoffe réglementaire, même à Toul, les tailleurs n'en avaient pas. Je ne sais pas quand on me répondra.

Tu aurais bien dû, comme je le disais, faire comprendre à Paule et Albert qu'il eut été préférable qu'ils restassent à Saint-Mayme. Élisabeth aurait pu prendre un peu de repos et être tranquille, ces Dutard sont d'un si grand égoïsme, ne se préoccupent point des souffrances, des misères des autres et se fichent de tout, sauf de ce qui les touche directement. À côté de Babeth qui se désespère et se préoccupe tant des tristesses de la patrie, ce doit faire un contraste agaçant pour ceux qui souffrent. Et puis, c'est la question argent : les fonctionnaires sont payés ; nous, nous ne pouvons même pas toucher les revenus de notre argent, aussi Babeth doit être fort gênée. Vous auriez dû faire valoir tout cela. Et toi-même tu dois ne pas avoir le sou tandis qu'eux sont bien tranquilles au point de vue moral et matériel. Enfin, c'est fait. Je tâcherai, si c'est possible, d'envoyer quelque argent à Babeth que je prendrai sur ma solde afin de lui venir en aide pour nourrir sa maisonnée. Mais il ne me reste pas grand-chose sur ma solde, car j'ai fait bien des emplettes qui me coûtent cher.

Écris-moi souvent pour me donner des nouvelles de tous. Je voudrais que tu me dises dans quelle situation se trouve Gandois, le gendre de Mme Vannier. A-t-il été en Prusse pour nous combattre, ou est-il en France ? Informe-moi de sa situation militaire. Je veux le savoir. Et Oberkampf, où est-il ? On m'a dit que Mercier, l'huissier, et Taillant, ces deux grands gaillards étaient restés au dépôt comme malades. Est-ce vrai ? Les Lostanges, que deviennent-elles ? Je demande beaucoup de renseignements à Babeth dans mes lettres, mais elle ne me dit rien des autres. Je te charge de me faire une chronique locale.

Ces sales Prussiens ont l'air de faire beaucoup d'efforts pour faire une trouée dans le Nord, j'espère qu'ils ne réussiront pas et que bientôt on les forcera à rentrer chez eux. Il me tarde bien. Après on fera la guerre dans leur pays ce qui sera préférable. Mais il faut s'attendre à faire campagne tout l'hiver au moins.

Je vais toujours fort bien. Et toi, chère maman, comment te portes-tu ? Ne ressens-tu pas les contrecoups des tristesses de la patrie, car tu n'as pas, malheureusement pour toi le (...) de ton gendre ? Ne te tourmente pas trop, cela ne sert à rien et ayons confiance dans l'avenir qui nous sera favorable. Mais, pour le moment, que de tristesses et de ruines de toute part. Console Babeth : Marthe et toi tâchez de la remonter un peu. Les petites sont-elles bien sages ? Nénette travaille-t-elle bien ? Adresse toujours mes lettres à Toul.

Adieu, ma bien chère maman, je t'embrasse mille fois comme je t'aime de tout mon cœur. André  
Embrasse bien pour moi tout le monde.

### **35. Ce mardi soir 27 octobre 1914 [Carte de Pont-à-Mousson]**

Ce matin, ma bien chère Babeth, j'écrivais une lettre à maman où je parlais des D... Je n'ai pas songé que cette lettre pouvait être lue devant eux, aussi je te charge de la prendre toi-même et de prévenir maman pour qu'elle n'en fasse pas la lecture devant eux ; je pense que cette carte t'arrivera aussitôt qu'elle.

Adieu, ma chérie, il est 10 heures, je vais me coucher, je pense bien à toi et je t'embrasse mille fois de toute mon âme. Ton André

Il y a 3 jours que je n'ai pas reçu de lettre de toi. Quand aurai-je le plaisir de te lire ? Pourrais-tu m'envoyer des morceaux de vieux caleçons de laine pour remettre des fonds aux miens. C'est assommant les caleçons qui sont si vite percés : ils ne durent rien. Si j'en possède d'autres à Montignac, tu pourrais aussi me les envoyer, mais il me semble que je n'en possède plus de bons.

### **36. [Carte de Pont-à-Mousson postée le 29 octobre 1914]**

Bien chère maman,

J'ai écrit 3 ou 4 lettres depuis que j'ai reçu les chaussettes ; je suis étonné que ces lettres ne soient pas arrivées. Dans ma dernière je te disais de m'en faire 2 autres un peu plus longues et moins larges. Pour les souliers, j'ai donné à Babeth les instructions : lorsque tu me les enverras il faudra bien mettre mon adresse à Toul et y ajouter 73<sup>e</sup> Division et en faisant recommander.

Je ne pense pas que Paule puisse rejoindre de longtemps Clary, car les Allemands y sont encore et on ne sait pas quand ils en seront chassés, ils se cramponnent au terrain et c'est une vraie guerre de taupe que nous faisons. Enfin, il faut espérer que le jour de la délivrance de notre pays arrivera ; il faudra ensuite recommencer chez eux ce qui sera plus intéressant. Il faut s'armer de patience et s'attendre à ce que ce soit long. Certainement nous aurons la victoire au bout.

J'espère que j'aurai bientôt une lettre de Babeth ; les lettres font tant de plaisir lorsqu'on se trouve si loin des siens. L'acétylène [la lampe à acétylène] marche-t-elle bien et n'avez-vous pas d'ennuis ? Personne ne m'en parle. Faites rentrer tout le bois ; il y avait encore 2 charretées de fagots.

Adieu, je vous embrasse bien tous. André

Il faudrait faire ramoner la cheminée de la salle à manger et celle du salon. Les épinards ont-ils réussi ?

**37. [Carte de Pont-à-Mousson sans date]**

Je viens ma bien chère Babeth de recevoir une carte de toi d'après laquelle je vois que tu n'as pas reçu de lettres ; cependant, je t'ai écrit plusieurs fois et je suis étonné que ces lettres ne t'arrivent pas. Montignac serait-il rayé de la carte de France ? Je ne le pense pas et je serais curieux d'éclaircir ce mystère qui n'existe que pour moi depuis le début de la campagne. J'ai écrit à maman et à toi au moins trois fois depuis le commencement de la semaine, ou plutôt depuis dix jours. Je te pose un tas de questions et je te demande plusieurs choses : j'aime à croire que tu as ces lettres en ce moment. Comment avec une pleine maison de monde demandes-tu encore deux autres blessés ? Cela me surprend. Véritablement, si tu as tant d'occupations et de travail, c'est bien de ta faute !... On dirait que tu cherches à compliquer ton existence.

Adieu, je t'embrasse mille fois en te chargeant d'en faire autant pour moi à toute la maisonnée.

Je vais toujours fort bien. André

**38. [Carte « Le supplice de Jeanne d'Arc » sans date, adressée à sa belle-sœur Marguerite]**

Tu as beaucoup de travail ma bonne Margot pour soigner tous tes soldats. Comment sont-ils tes malades. Vont-ils pouvoir rejoindre leurs corps, du moins quelques-uns ?

Le froid commence à se faire sentir, mais il vaut mieux cela que la pluie. J'entends tous les jours la canonnade, mais impossible d'apercevoir les Prussiens. Ils se terrent comme des renards, impossible de les faire sortir de leurs tanières. Tu as dû recevoir la visite de Babeth. Depuis plusieurs jours elle ne reçoit plus mes lettres ni cartes ce qui la désespère, moi je reçois les siennes fort en retard. Je trouve que les retards apportés aux correspondances empoisonnent les séparations. Il serait facile de nous donner au moins cette satisfaction.

Je vais toujours fort bien. Tu donnes de mes nouvelles à ta tante en lui présentant mes souvenirs affectueux. Quant à toi, reçois toutes mes meilleures tendresses. André

**39. [Carte de Vaucouleurs avec un cachet de Pont-à-Mousson du 31 octobre 1914]**

Ce soir, ma bien chère Babeth, j'ai reçu une carte et une longue lettre de toi qui m'a fait bien plaisir. Je suis si heureux de les recevoir surtout lorsqu'elles sont longues et pleines de détails. Je n'ai pas le temps de t'écrire aujourd'hui, nous sommes mis ce jour sur le qui-vive et quand j'aurai un moment pour pouvoir entrer dans un bureau de poste, je t'envoierai un mandat qui sera, je pense, le bienvenu.

Paule a-t-elle des nouvelles de Clary, sait-elle quelque chose sur l'état dans lequel les Allemands ont laissé la localité ? Pour les asperges, les couper à 20 centimètres au-dessus de la terre, les travailler avec la fourche avec précaution et les couvrir de fumier. Marthe n'a pas besoin de faire de passe-montagne, car je n'ai jamais froid à la tête.

Adieu, ma chérie, je t'embrasse 1000 fois comme je t'aime de toute mon âme. André

Je t'ai demandé si l'acétylène marchait bien. Le cochon est-il gras ? Il doit être superbe. Cela distraira Joseph s'il vient passer quelque temps avec vous pour t'aider à tes travaux.

**40. [Coupon d'un mandat de 200 F envoyé le 1<sup>er</sup> novembre 1914 de Pont-à-Mousson]**

Je pense bien à toi, ma Babeth bien aimée et je me préoccupe de tes besoins, aussi je suis heureux de t'envoyer la somme de 200 francs que j'ai prise sur ma solde. Je suis certain que cet argent te fera plaisir, qu'il te rendra service. Emploie-le très bien comme tu sais le faire et si tu peux mettre une petite pièce sur le livret des enfants, tu le feras.

Adieu, ma chérie aimée, je t'embrasse mille fois comme je t'aime de toute mon âme. Embrasse bien pour moi tout le monde et écris-moi aussitôt que tu auras reçu l'argent. André

**41. [Carte du calvaire de Montauville postée le 3 novembre 1914 de Pont-à-Mousson]**

Au pied de cette jolie croix ont été ensevelis un officier et 8 soldats du 167<sup>e</sup>. C'était impressionnant, quelques fleurs répandues sur leurs tombes et c'est tout. Quels spectacles simples et grandioses sont offerts à notre vue,

spectacle inoubliable... Je vais très bien, c'était hier la Toussaint, un magnifique soleil sur un ciel d'un bleu limpide. J'ai vu malgré cela bien des tristesses. On détourne les regards et on ne pense qu'à sa patrie que l'on voudrait voir vite en pleine victoire. Ce sera long, les Boches sont terrés dans d'immenses bois. Que Dieu nous protège. Aujourd'hui, le temps devient pluvieux. J'ai reçu ta carte hier.

Adieu, ma chérie, je t'aime bien. André. Je t'ai envoyé 200 F.

#### **42. Montauville, ce 5 novembre 1914**

Ma Babeth bien aimée

Hier, j'ai reçu ta lettre avec celle de G. R. à qui tu aurais pu répondre, son adresse étant marquée sur le cahier d'adresses. Je lui envoie une carte en même temps que je réponds à ta lettre qui, comme toutes celles que je reçois de toi, me font tant de plaisir.

Avant-hier je t'avais envoyé une carte sur laquelle était une jolie croix. Au pied de cette croix venaient d'être enterrés plusieurs soldats. Le même soir, dans le même village, alors que je rentrais pour aller plus loin, en tête de la Compagnie, à quelques pas (douze) est venue éclater une belle marmite [*obus en jargon militaire de l'époque*]. Il faisait nuit, mes hommes se sont couchés contre le mur, c'est miracle que nous n'ayons pas été atteints, surtout moi qui étais à côté, un peu devant un sergent qui a été blessé au pied assez gravement et un soldat très légèrement. Je suis resté debout au milieu de la route et je n'ai même pas été effleuré. Je suis vacciné maintenant et je ne risque plus rien : tu mettras une belle chandelle à la Sainte-Vierge et je te charge de la remercier en mon nom. Je suis d'autant plus heureux d'avoir échappé que les murs à hauteur d'homme ont été criblés de balles un peu en avant de moi.

Nous sommes depuis ce matin dans des tranchées faites sous un bois de pins [*Bois le Prêtre, à deux pas de Montrichard/Pont-à-Mousson et de la Moselle*] et je t'écris dans notre salle à manger faite sous terre et parfaitement installée par un régiment qui a séjourné là pendant longtemps au début de la guerre : on entend les canons et beaucoup d'obus viennent éclater derrière nous, mais nous ne risquons rien. C'est assez amusant quand ce n'est pas trop près ! Il y a ici beaucoup d'espions qui, je pense, ont fait repérer ce village où on passe beaucoup et que les Boches bombardent furieusement surtout à la tombée de la nuit.

J'ai été plusieurs fois sous cette musique qui est assez bruyante je t'assure. J'espère que tu as reçu ma carte-lettre dans laquelle je t'envoyais 200 F. Il y avait, il me semble, (40+1) 41 stères de bois et une charrette de fagots à prendre. J'y avais fait rentrer 3 ou 4 stères. Tu ne manqueras pas de bois pour te chauffer. Il fait à présent un temps magnifique ; le matin il y a beaucoup de brouillard aussi on en profite pour aller faire des provisions la nuit pour ne pas être vu. J'ai remplacé ce matin une compagnie et je resterai ici probablement 5 ou 6 jours ; la nuit il ne doit pas faire chaud. Je suis étonné de ne pas entendre le grand orchestre, il va reprendre probablement avec l'horizon qui s'éclaircit.

J'étais ces jours-ci près de ces pauvres diables qui sont toujours dans les tranchées et qui combattent à chaque instant. Quel spectacle ; j'ai bien pensé à toi, tu aurais bien pleuré ma bonne Babeth en voyant ces braves soldats remplis de boue, sales, dormant, mangeant, fumant pendant qu'on passe à côté d'eux des camarades morts ou blessés. Toute ma vie je me souviendrai de ce bois. Ne t'attriste pas, je viens de lire un article ravissant de R. Bazin dans l'Écho de Paris intitulé « La France qui prie ».

Oui, je sais bien que tu es une femme presque parfaite, je dirai même parfaite. Je t'aime et t'apprécie bien, je t'assure. Tu ne saurais croire combien je pense à toi à toute heure du jour et de la nuit. Que le Ciel te protège, ma chérie, toi et nos petites filles. Écris-moi souvent et donne bien des détails sur tout et tous.

Embrasse bien maman, Marthe et Paule pour moi. J'ai été bien heureux de t'envoyer le mandat, cela te prouve que je pense à toi. Adieu ma chérie, mille baisers de ton André.

#### **43. [Carte des usines de Pont-à-Mousson postée le 7 novembre 1914]**

Je t'ai écrit hier une longue lettre ma Babeth chérie et je t'envoie aujourd'hui de mes nouvelles qui sont toujours fort bonnes. Depuis l'obus qui m'a manqué, je suis assuré contre tous les dangers. J'ai reçu une carte du Capitaine Parsal avec bien du plaisir. Je lui écris aujourd'hui. Offre mon souvenir affectueux à son aimable famille. Paule a-t-elle quelques nouvelles du nord ? Joseph n'est-il pas encore arrivé ? Donne-lui de mes nouvelles.

Embrasse bien toute la maisonnée pour moi et garde pour toi mes meilleures tendresses. André

**44. [Carte du Vieux Moulin et le Lavoir de Pont-à-Mousson, sans date ni adresse]**

Je vais toujours fort bien. Tu ne m'as pas dit comment était le cochon, il devrait être gras, tu pourrais le faire tuer à la Sainte-Catherine pendant que tu as beaucoup de monde. As-tu fait semer les ails. Je n'ai pas reçu de lettres de toi depuis (...) jours. Je t'embrasse. André

**45. [Carte des Ruines du Château de Mousson, 12 novembre]**

Bien chère Babeth,

As-tu reçu mon mandat-lettre ? Paule a-t-elle reçu une carte de moi ? Je vais toujours bien. Ne t'étonne pas de ne pas recevoir très régulièrement de mes nouvelles, car je suis à présent sur la ligne de feu dans une immense forêt où la nuit il ne fait pas chaud. J'accepterais maintenant le cache-nez (Marguerite m'avait proposé un cache-nez bleu, vois avec elle). La nuit, le vent, les obus, les balles font un vacarme épouvantable. Ne t'inquiète pas. Marguerite m'a dit que tu avais maigri. Soigne-toi bien ma chérie. Je t'embrasse mille fois comme je t'aime. Tu pourrais donner 5 F à (...). André

Il fallait faire porter des manchons d'acétylène avant d'attendre de ne plus en avoir. Tu avais l'adresse dans le bureau. Tu toucheras tes coupons plus tard, tous à la fois ce qui te fera une bonne somme. Pour le moment, j'espère que tu pourras marcher avec ce que je t'envoie ou que tu reçois à la fin du mois. Il y a ce compte du Peyrone ? Écris-moi souvent.

*[Comment un adulte responsable peut-il écrire à sa famille qu'il est sous le feu d'un ennemi très agressif avec les morts qui défilent et, dans la seconde qui suit, « ne t'inquiète pas » ? Seuls un romancier ou un poète pourraient arranger la réalité pour la rendre moins effrayante. Comme il n'était ni l'un ni l'autre, il aurait pu cacher la vérité et laisser croire qu'il n'était pas aux avant-postes...]*

*Mais, dans ce cas, il serait passé pour un planqué qui mène une vie de château au sens propre... ce qu'a prétendu en 1916 le mari de la "fameuse" tante, et sans doute d'autres, vrais planqués, eux, pour se donner bonne conscience !*

*Il n'y a donc pas de solution, sauf à ce que la famille fasse son deuil du fils, du mari, du père, dès le début de la guerre et se réjouisse chaque fois qu'elle reçoit une preuve de vie ! La guerre est un terrible révélateur de la nature humaine... pour le meilleur, mais aussi pour le pire !]*

**46. [Carte du Pont et Quartier Saint-Martin de Pont-à-Mousson, 18 novembre]**

J'ai reçu hier soir ton paquet qui est arrivé bien à propos. J'ai mis immédiatement le passe-montagne pour la nuit. Nous avons un ennemi de plus, c'est la pluie. Si tu voyais combien nous sommes sales, nous patageons dans la boue et de l'eau de la tête aux pieds. Dans ces tranchées, c'est horrible. Enfin, Dieu veuille que cela finisse. On devrait être habillés en égoutiers, on mange avec les mains remplies de boue. Quelle bonne école pour les gens difficiles et trop raffinés. Je vais bien, mais que l'on souffre du froid aux pieds. Donne de mes nouvelles à Joseph, à tante Marie. Je vous embrasse bien affectueusement tous. Vois avec ton père ce qu'il y a lieu de faire pour le cheval. En lui faisant prendre un peu d'arsenic on le rafistolerait pour le vendre. Quand mes souliers seront prêts, tu m'avertiras. Adieu. André

On a fait sauter ce pont pour empêcher les Prussiens de passer. Ils ont bombardé souvent les maisons à côté de l'église. J'espère que tu es complètement remise de ton indisposition. Fais attention à ta gorge. As-tu fait ramoner la cheminée du salon et de la salle à manger. On sait que les cheminées sont délicates. Le cochon, tu ne m'en parles pas, il devrait être très beau à présent. Tu as à toucher les intérêts de B...

Paule a-t-elle reçu ma carte et des nouvelles de Clary ? Donne de mes nouvelles à Marguerite (ta sœur et la mienne ?). (... Une phrase...). Mille tendresses

**47. [Carte de Mousson, le Village vu entre les Ruines – 19 novembre]**

As-tu fait prendre à Brive, hôtel Terminus en face de la gare, ma valise dans laquelle j'avais laissé quelques objets ? La maîtresse d'hôtel lors de mon départ a dû mettre une étiquette dessus avec mon nom du reste tu la reconnaîtras bien. Fais-la donc prendre ou vas-y toi-même entre 2 trains, inutile de laisser davantage cette valise qui pourrait finir par s'égarer. Suis mon conseil, tâche de faire avec ce que tu touches de moi afin de conserver tous les coupons pour les toucher à la fois. Je te dirai à la fin du mois (...).

Je vais toujours fort bien quoiqu'il y ait beaucoup de malades dans la Compagnie à cause du mauvais temps, du froid et du régime terrible des tranchées. Je pense beaucoup à toi, je t'aime beaucoup et songe pendant les nuits sans sommeil à vous tous. Que [...] trouve belle sa situation, belle à côté de celle que nous occupons. Malgré tout, que Dieu nous protège et Vive la France. 1000 baisers. André

Bien des choses aux Parsal, au Commandant par l'intermédiaire de sa famille. Donne de mes nouvelles à Marguerite, Joseph. Envoie-moi un petit paquet de cartes militaires par la poste comme celles que tu m'as envoyées quelquefois ainsi que Joseph, c'est commode pour écrire, ici on n'a rien.

#### 48. [Carte des Armées – 20 novembre]

Je pense ma bien chère maman que Babeth a reçu les cartes et lettres que je lui avais écrites de la tranchée. Je pense aussi qu'elle a reçu ma dernière lettre qui devait la rassurer sur mon sort. Elle se demandait où elle devait m'adresser mes lettres, toujours à la même adresse (Toul). Quand tu enverras mes souliers, il faut les plier dans une vieille toile cousue avec une belle adresse et mettre dessus « Chaussures ».

J'ai reçu tout ce que vous m'avez envoyé, mais le (...) était beaucoup trop petit, je l'ai donné, je l'ai dit du reste dans mes lettres. Si possible, recommandez le paquet de souliers. Je n'ai pas besoin que Babeth m'envoie des cartes postales militaires que je demandais, il y en a ici. Écris-moi souvent et donne-moi des détails sur tous.

L'hiver a l'air de s'annoncer ici comme très rigoureux, ce froid sec ne m'est pas trop désagréable, au contraire. Aujourd'hui la neige tombe. Il faut s'armer de courage et de patience, car il faut s'attendre à passer tout l'hiver au moins avant que la guerre finisse : ce sera long avant d'avoir la victoire, que Dieu veuille bien nous la donner. Je vais toujours fort bien, ne t'inquiète pas trop et console un peu cette pauvre Babeth qui se préoccupe tant. Écris-moi souvent. Adieu, je t'embrasse bien affectueusement ainsi que tous. André – Vive la France !

#### 49. [Carte des Armées – 25 novembre]

Tes lettres m'arrivent parfaitement ma Babeth chérie, je reçois à l'instant une carte et une lettre de toi, par lesquelles je vois que tu n'as pas reçu toutes les miennes. Hier je t'ai écrit une lettre [*lettre non arrivée : censure ? Cette lettre parlait de la vie dans les tranchées sur le front*] qui doit bien te rassurer sur mon sort. Écris-moi toujours à la même adresse. Pour mes souliers, envoie-les pliés dans une toile cousue avec adresse bien mise. Toutes mes excuses de ne pas t'avoir souhaité ta fête, on n'est guère au courant des fêtes des saints et saintes. Je pense bien à toi partout et toujours. Ce matin, nous avons assisté en grand nombre à un service pour un de mes sergents tués. Bonne fête, ma chérie, que Dieu te bénisse et te console. [*Heureusement pour eux, la mort est devenue un non-événement, une banalité : « ... un service pour un de mes sergents tué. Bonne fête ma chérie... » !*]

Sois moins triste, moins préoccupée du sort de cette pauvre France qui sortira victorieuse certainement de cette terrible lutte, mais qui y laissera hélas beaucoup de ses enfants. Soigne-toi bien, te désoler ne servirait à rien. Nous reviendrons, comptes-y avec la grâce de Dieu. Je n'ai pas reçu de cache-nez, mais tout le reste.

Je t'embrasse mille fois comme je t'aime de toute mon âme. Embrasse bien pour moi toute la famille, grands et petits. André

#### 50. Blénod-lès-Toul, ce 29 novembre 1914

Bien chère Babeth,

Je pense que tu as reçu ma lettre écrite en arrivant ici dans laquelle je te rassurai sur mon sort ; ta carte d'hier ne le mentionne pas. Tu parais toujours bien préoccupée, bien attristée, ce qui me désole. Bientôt j'espère, la guerre va prendre une tournure consolante et intéressante pour nous, car il faut bien croire que par suite de la poussée des Russes, nous prendrons une offensive vigoureuse ce qui portera la guerre chez eux. Quand verrons-nous ces beaux jours ? Les Boches se cramponneront chez nous tant qu'ils pourront, mais il faudra bien qu'ils déguerpissent à un moment donné après s'y être bien usés. J'ai reçu hier une longue lettre de Marguerite me rappelant ces bonnes réunions de la Sainte Catherine. J'y songeais moi aussi et ces séparations sont d'autant plus cruelles que l'on se trouve si loin de ceux que l'on aime. Enfin, il ne faut songer qu'à son devoir et à la joie du retour.

Il me tarde de recevoir une longue lettre de toi me racontant ta foire de la Sainte-Catherine, les ventes faites ou que tu as essayées de faire et des détails sur tous et sur tes affaires. Dans quelques jours, je tâcherai de t'envoyer une somme quand j'aurai touché ma solde du mois. Avec cela, je pense que tu auras suffisamment pour faire marcher la maison et lorsque tu toucheras les coupons, tu pourras consacrer la somme à payer nos dettes si

possible... J'ai reçu le cache-nez avec la paire de chaussettes ainsi qu'une petite boîte de sucre d'orge. Est-ce cette petite Nénette qui a eu l'idée de me l'envoyer ? Pauvres petites filles, pauvre Babeth chérie, que je pense souvent à vous : qu'il me tarde de vous revoir !

As-tu reçu ou pris ces titres que la S.G. doit te remettre ? Quels sont-ils, je ne m'en souviens plus ? As-tu pris notre valise à l'hôtel Terminus de Brive comme je te l'avais recommandé ? Tu ne m'en parles pas. Cette valise que tu avais achetée à Périgueux, pour laquelle je me suis fâché après toi et qui, cependant, allait si bien. On ne sait pas profiter de son bonheur quand on le possède presque complet. Nous avons eu de la neige, beaucoup de froid, à présent, le temps s'est radouci, le dégel est arrivé et le ciel est plus brumeux et plus gris. Malgré tout, je vais fort bien, un peu enrhumé comme tout le monde, c'est impossible autrement. Ce matin nous avons fait célébrer un service pour les morts de notre Bataillon et tous les soldats en général. Le catafalque était superbement décoré de fleurs, plantes vertes et drapeaux tricolores ; des soldats ont chanté c'était magnifique et impressionnant, la population a été je crois épatée de voir une cérémonie aussi belle. Le pauvre sergent qui avait été blessé à mes côtés va mourir à l'hôpital de Besançon. Je le regrette bien ainsi que celui qui a été tué près des tranchées. 3 ou 4 autres blessés. Nous n'avons pas eu d'autres pertes.

*[Tu vois grand-mère, tu n'as aucune raison de t'inquiéter pour grand-père, ce sont les autres qui meurent, pas lui !]*

Je n'ai pas encore reçu les souliers que tu m'as expédiés, je voudrais bien qu'ils ne se perdent pas. J'ai reçu hier une lettre de Geneviève de Lamenuze très aimable. Je pense qu'elle doit être à Montignac en ce moment, tu lui diras bien des choses de ma part. J'ai reçu aussi une carte de ta tante Yvonne me disant que son fils allait partir. Je lui ai répondu un mot (ne t'en froisse pas, pauvre Babeth !). Tu diras bien des choses à ton père qui se trouve encore près de toi, je ne lui ai pas écrit, tu lui donneras de mes nouvelles. Malgré le repos relatif que nous avons ici, on n'a pas beaucoup de temps à soi, car nous avons commencé à reconstruire des tranchées et bien d'autres travaux, toujours en vue de la défense du camp retranché de Toul.

Paule a-t-elle reçu des détails sur la situation de sa maison à Clary. Je pense que Joseph et Louise ne viennent pas encore à cause d'elle. Cependant, s'ils attendent son départ, ce sera long. Comment vont-ils ? Il y a bien longtemps que je n'ai eu de leurs nouvelles ; je ne leur ai pas écrit parce que je les supposais près de toi, tu le leur diras.

À l'instant, je reçois une carte de Joseph me disant qu'il m'envoie un passe-montagne, ça fera 3 ; je vais lui envoyer un mot. Adieu, ma Babeth bien aimée, je t'embrasse mille fois ainsi que les petites, embrasse bien pour moi maman, Marthe, Paule et Madeleine. Albert est-il encore à [...] ?

J'ai bien reçu la boîte de pastilles Valda. J'en avais accusé réception dans une de mes lettres que tu n'as pas dû recevoir. André

#### **51. Mandat de 200 F du 1<sup>er</sup> décembre 1914**

Bien chère Babeth

Je t'envoie la somme de deux cents francs prise sur ma solde pour t'aider à solder tes dépenses ; tu feras pour le mieux, j'ai entière confiance en toi. As-tu reçu mes deux longues lettres écrites depuis que je suis ici ? Quand as-tu expédié mes souliers ? As-tu cousu le paquet dans une toile comme je te l'avais recommandé ? Je pense que je vais recevoir une longue lettre de toi pour me dire ce que tu as fait à la Sainte-Catherine. Hier, j'ai été stupéfait à la réunion du dîner de trouver deux dames qui étaient venues, l'une de Sarlat, l'autre de la Corrèze voir leur mari (Mme Debidour, femme du médecin de M. Lafaye). Ils étaient eux bien heureux, mais j'estime, comme bien d'autres, que c'est ridicule. J'aime mieux n'avoir pas le plaisir de te voir et te savoir tranquille chez toi au lieu d'affronter un si long voyage. Ces deux dames sont charmantes.

Adieu, ma chérie, je t'embrasse mille fois de toute mon âme. Embrasse bien pour moi toute la famille.

#### **52. Blénod-lès-Toul, ce 2 décembre 1914**

Bien chère Babeth,

Je reçois à l'instant deux lettres de toi, l'une datée du 26 novembre et l'autre du 28 : dans aucune des deux tu ne me dis avoir reçu une lettre de moi écrite en arrivant ici [*lettre du 24 novembre*] dans laquelle je te racontais mon séjour dans les tranchées, ma relève et mon retour ici où je suis complètement en sécurité et où on mène un peu la vie de garnison. Nous avons organisé une popote pour tous les officiers du bataillon et à chaque instant ce sont des extras ou réceptions qui augmentent un peu mes dépenses. Je le regrette à cause de toi, car je ne puis faire

autant d'économies que je le voudrais ; malgré cela, hier je t'ai envoyé 200 francs sur ma solde. Aussi, avec le produit de tes ventes, les intérêts que Bertrand commence à payer, il me semble que tu dois avoir beaucoup d'argent. Emploie-le le mieux possible et tâche de faire des économies. Tu as bien fait de vendre le cheval, car il serait arrivé à ne plus rien valoir du tout. Fais graisser les harnais de façon à ce qu'ils ne se détériorent pas. Pour tes charrois, emploie le mulet du Breuilh pour ton bois ou ta litière. Tu as bien fait également de vendre la grosse vache, c'est tout ce qu'elle pouvait se vendre. Pour remplacer les gâtes ou les vendre, fie-toi à ton père pour ces divers marchés. Pour remplacer le cheval, ton père a raison : après la guerre on pourrait trouver des chevaux de réforme à un assez bon prix, mais d'ici là, comment feras-tu ? Pour tes voyages à Ajat, tu auras Bertrand avec son auto et pour tes charrois, prends le mulet du Breuilh. Garde les cochons au Breuilh puisqu'ils sont si bon marché ! À ce propos, tu ne me dis pas si tu as tué celui du Jardin qui doit être bien beau et comment tu l'as remplacé, c'était le cas d'en acheter un pour tuer à Pâques puisqu'ils sont pour rien. Ils redeviendront chers plus tard, et tu dois avoir de quoi en nourrir 2.

Pour Bonnet, il est possible que je lui doive pas mal de son [...] au prix du loyer je t'ai dit qu'il était inscrit sur un cahier violet où j'avais mis le numéro de mes valeurs. À propos de valeur, je ne me souviens plus à qui était ces 2 Orléans, je le verrai vite à mon retour, retire-les et garde-les à part dans le coffre-fort et surtout ne dérange rien des papiers. Les coupons comme je te l'ai dit plusieurs fois se toucheront à la fois ce qui fera une bonne somme d'argent, en attendant je m'efforce de ne pas te laisser manquer d'argent puisque tu touches de moi (200 + 137 F). Je ferai toujours mon possible pour t'envoyer tout l'argent dont je n'aurai pas besoin, c'est un bien grand plaisir pour moi et je voudrais pouvoir t'en envoyer davantage. Mais c'est cette pauvre maman et Marthe qui ne doivent pas avoir d'argent, comment font-elles ?

Mme Debidour qui est venue ici voir son mari, quoi que ce soit bien défendu doit te voir à Montignac ou t'écrire pour te donner de mes nouvelles ; deux dames sont venues au milieu de notre popote où nous sommes fort bien installés dans une superbe maison d'où le propriétaire a été expulsé pour espionnage.

*[... Il avait donc raison l'oncle sur la vie de château de son neveu par alliance !]*

Malbec, gendre de Tarvant, a été dans ma Compagnie pendant deux mois et demi, je l'ai fait nommer caporal et il a changé de Compagnie.

Si tu achètes des vaches, que ton père les choisisse. J'avais formé le projet durant cet hiver de m'entendre avec le maçon de Thonac pour démolir ces vieilles baraques en face de la métairie de Marthe, de faire placer proprement les pierres de façon à dégager et à faire à la place un pré. Ces mesures menaçant ruine et pouvant faire arriver des accidents, j'en avais parlé à Marthe et nous aurions arrangé un [...] pour le ferrage dans un coin : tu devrais faire voir cela à ton père et Marthe.

J'ai reçu une lettre bien intéressante du Capitaine Parsal : quelle belle âme et quel excellent chef. Oh, certainement il mérite le 4<sup>e</sup> galon, mais il sert dignement, bravement sa patrie sans se préoccuper des honneurs. Je voudrais bien être près de lui. J'aurais moi aussi voulu être nommé Capitaine pour pouvoir t'envoyer un peu plus d'argent, mais je ne le serai point très probablement, ici pas de vide.

Adieu, ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois comme je t'aime de toute mon âme en te chargeant d'embrasser pour moi maman, Marthe, les petites et toute la maisonnée. André

Que Bertrand ne cherche pas à se faire incorporer puisqu'il est exempté. Son opération ne le fait-elle pas trop souffrir ?

Je vais toujours parfaitement, ne t'inquiète pas de moi. Je suis un peu désorienté depuis que je n'entends plus le sifflement des balles et obus. Mes souliers ne sont pas encore arrivés, j'ai peur qu'ils se perdent. Les as-tu cousus dans une toile et quand les as-tu expédiés ? On peut recommander nos paquets.

### **53. Carte postale militaire – 4 décembre**

Ne t'inquiète pas, ma chère Babeth, au sujet de mon paquet de chaussures : il est arrivé hier soir en parfait état. J'avais une paire de souliers qui vont être complètement usés et ainsi ils seront remplacés. Tu n'avais pas besoin d'y ajouter un pâté, tu as bien assez de monde pour le manger à la maison. Enfin, il me servira quand je repartirai ; inutile aussi de m'envoyer ces plastrons que je ne porte plus. Hier, j'ai demandé une permission pour aller à Toul me faire faire une nouvelle tenue ; quand je repartirai, j'ai peur de ne pas pouvoir loger toutes mes affaires dans ma cantine. À cause de ce nouvel uniforme, j'ai peur que le mois prochain il ne me soit pas possible de t'envoyer autant d'argent. As-tu reçu 2 billets envoyés ?

Je vais toujours très bien quoique pas mal enrhumé, c'est le sort de beaucoup ! On distribue beaucoup de choses aux hommes : linges, chaussures, etc. ce qui prouve que la campagne va se prolonger bien longtemps et que nous ne sommes pas près de nous revoir. Cela m'attriste parfois, mais il faut en prendre son parti et s'armer de patience ; pourvu que nous ayons la victoire au bout, c'est le principal. Quand Joseph et Louise doivent-ils venir et quand Paule et Albert repartiront ? Doivent-ils attendre l'expulsion des Boches de notre territoire ? Il me semblait que Geneviève voulait avoir sa mère auprès d'elle. Écris-moi souvent de longues lettres pleines de détails sur tout ce que tu fais et sur nos affaires. As-tu tué le cochon ? Je vais écrire au Capitaine Parsal à qui j'aurais dû répondre plus tôt. Tu me rappelleras au bon souvenir de ces dames qui doivent aussi être bien anxieuses. Je pense au bois à faire couper en hiver pour l'an prochain : on pourrait trouver quelque coin éloigné sans recommencer les coupes de la route.

Adieu bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de toute mon âme ainsi que tous. André

N'oublie pas que tu as à payer les intérêts Boisselit en ce moment, soit 24 F. Si c'est possible, tu pourrais amortir le petit capital. Si tu préfères attendre, comme tu voudras, je le laisse à ton appréciation en qui j'ai confiance. Je vais envoyer une carte à tante Marie qui m'a écrit pour ma fête. Que maman m'écrive aussi quelques fois, je pense qu'elle se porte bien. Adieu encore. À propos, et le mariage de Mlle Blanche, il n'en est plus question ? Et celui d'H. de L. tu ne m'en parles pas.

#### **54. Carte postale militaire – non datée [du 5 décembre]**

Bien chère Babeth

Contrairement à ce que je t'ai écrit hier, ne te préoccupe pas de payer les intérêts du notaire. Lorsque je serai de retour, je réglerai avec lui. Préoccupe-toi simplement de faire des économies, si possible, et de tâcher de te suffire avec ce que je t'envoie. Comment fait maman si on ne touche plus les coupons, et Marthe ? Tu ne m'as pas dit comment Aimée s'était arrangée pour sa métairie puisque son mari est parti ; comment travaille-t-on ? Comment cela marche-t-il ? Madame Debidour, après être restée trois jours ici est repartie hier soir. Comme elle ne passe pas par Montignac, je lui ai dit de te faire donner de mes nouvelles par Madeleine Franc. Mais elle n'est pas arrivée encore à Sarlat, les voyages sont longs et compliqués.

J'espère que tu as reçu la lettre que je t'écrivais à mon retour ici.

Adieu, je vous embrasse tous. André

#### **55. Ce 5 décembre (Toul)**

Ma bien chère maman,

J'avais envoyé ce matin un mot à Babeth pour lui dire qu'elle n'avait pas besoin de s'occuper de payer Boisselit lorsque j'ai reçu ta lettre que j'ai lue comme toutes avec infiniment de plaisir : ce n'est pas gai d'être loin de tous ceux que l'on aime et surtout lorsqu'on n'entrevoit pas la fin de cette séparation. Cette guerre durera en effet fort longtemps, il faut s'armer de courage et de patience en attendant le succès final qui ne fait point de doute. Il faut espérer qu'une fois les Russes sortis de la Pologne, sur le territoire allemand, que de notre côté après avoir usé l'ennemi, nous allons prendre une offensive sérieuse et chasser chez eux ces cochons de Boches. Il me tarde bien de voir ce beau jour : que Dieu nous le fasse voir le plus vite possible. Je voudrais bien aller à Metz ou à Mulhouse...

Albert n'a pas dû recevoir de nouvelles de Clary, les communications avec ce pays devant être absolument interrompues. Il ne saura pas avant longtemps si sa maison a été pillée, peut-être l'auront-ils respectée ces sales bandits. Ce serait bien heureux s'il pouvait avoir le Bureau de Périgueux, je le souhaite pour eux. Je croyais que Geneviève voulait que sa mère aille la voir ; vous ne m'avez jamais dit si son mari était incorporé dans l'armée anglaise. Il me semble que son âge devait le désigner pour cela. Évidemment, Paule ne peut pas aller ailleurs qu'à la maison puisque sa belle-mère n'est pas à Sainte-Mayme et que sa belle-sœur ne se soucie guère de la garder aussi longtemps ; nous savons tous que les sentiments de bonne hospitalité n'ont jamais été bien développés dans cette famille... Je suis certain que Paule et Albert doivent se trouver mieux à Montignac que partout ailleurs. Je leur souhaite bien à tous deux le poste de Périgueux, ce serait le rêve !

C'est bizarre ce mariage d'H. de L. avec son cousin beaucoup plus jeune. Il me semble que ce garçon avait perdu un œil, par conséquent on ne doit le prendre pour soldat. En voilà une autre de casée : que deviennent Charlotte et Marthe : tu m'as dit qu'elles étaient à Périgueux en train de travailler pour les blessés. Comment se fait-il qu'on laisse circuler librement M. Gandois qui avait été Officier de réserve dans l'armée allemande. On

devrait le tenir sous clef : il faut que la gendarmerie ou les autorités de notre pays soient bien bêtes ou bien criminelles pour ne pas avoir arrêté ce bonhomme qui, peut-être, fait de l'espionnage à notre détriment ; tu pourras le dire à qui de droit de ma part.

Nous mangeons ici dans une magnifique salle à manger d'un bonhomme qui, disait-on, avait des relations avec les Boches. On l'a relégué je ne sais où, et les officiers de mon bataillon faisons de bon repas dans sa salle à manger. Je t'assure que si jamais je vais en Allemagne, je ne me gênerai pas pour prendre à ces bandits ce dont j'aurai besoin. À ce propos, j'ai envoyé une carte à Babeth pour lui dire que j'ai reçu les souliers, en parfait état, et le pâté que vous pouviez garder, vous êtes assez nombreux pour le manger. J'ai tout ce qu'il me faut à présent en fait de vêtements, etc. Je me suis commandé une nouvelle tenue à Toul, tenue gris bleu clair un peu semblable à celle des Alboches [c'est ce qu'il a écrit]. Je n'ai pas dépensé grand-chose pendant mon absence, aussi ai-je envoyé à Babeth 200 F qu'elle doit avoir reçus à présent. Cela l'aidera à faire marcher sa maison qui doit être bien chargée d'autant plus qu'elle ne peut pas toucher de coupons. Et toi, ma pauvre maman, comment fais-tu ? Tu ne dois pas avoir d'argent, pas plus que Marthe. R. Leymarie ne t'a-t-il rien envoyé ? À la fin de ce mois, tu dois toucher les intérêts de la créance Dumas qui reste, mais ce Bonnefont pourra-t-il te payer ? Il doit être parti à la guerre lui aussi (c'est 237,50 F d'intérêts qu'il devra le 28 décembre). Enfin, je fais mon possible pour envoyer ce que je peux à Babeth sur ma solde afin qu'elle puisse nourrir toute la maisonnée avec ce qu'elle retire du jardin ; elle ne doit pas être trop gênée, peut-être même plus à l'aise qu'en temps normal. Je continuerai à faire mon possible pour l'aider de mon mieux cette pauvre fille. Tu diras à Nénette que j'ai été bien heureux de déchiffrer sa carte, que je la remercie ainsi que pour l'envoi de ses pastilles, mais qu'elle n'a pas l'air de faire beaucoup de progrès pour l'écriture. Et Guiguite est-elle sage ? Qu'il me tarde de vous revoir tous. J'ai reçu une carte de Marguerite ma sœur, tu lui donneras de mes nouvelles : je lui enverrai une carte bientôt. Quant à Marguerite, ma belle-sœur, je reçois de temps en temps des lettres d'elle. Quelle brave fille, elle travaille beaucoup à soigner ses blessés ; elle m'a envoyé beaucoup de bonnes choses pour la gorge, elle est vraiment bien bonne et bien dévouée.

Je ne pouvais pas me faire faire une tenue par mon tailleur parce qu'il n'avait point de drap d'abord et qu'ensuite je suis obligé d'essayer, sans cela ce serait fort mal. J'ai trouvé un tailleur à Toul, mais il fait payer fort cher. Le mois prochain, je ne pourrai peut-être pas envoyer autant à Babeth. Je te remercie de ta prière. Marguerite, ma belle-sœur, m'en avait envoyé une superbe de Limoges, prière faite spécialement pour les armées.

Adieu, ma bien chère maman, je t'embrasse mille fois bien tendrement et te charge d'embrasser pour moi Marthe, Babeth, les petites, Paule et Madeleine. Amitiés à Albert. Ton fils qui t'aime bien. André

J'ai reçu aujourd'hui une carte de Louise me demandant de mes nouvelles. Je lui avais envoyé une carte qu'elle n'a pas dû recevoir.

### **56. Carte-Réponse non datée**

D'après ta carte du 5 décembre reçue à l'instant, je vois que tu n'as pas encore reçu mes cartes envoyées depuis longtemps ; maman a dû recevoir aussi une longue lettre de moi. Ton mandat-lettre, l'as-tu reçu ? Inutile de me renvoyer des provisions de l'animal, elles arriveraient en mauvais état ou pas du tout. As-tu un autre ou d'autres cochons pour remplacer la victime ? Pour les vaches, il vaudrait mieux, je le disais à ton père, en avoir moins et les avoir très bonnes si possible. J'avais envoyé une carte à ton père et je lui disais de m'envoyer un kilo de truffes pour donner à la popote de mon bataillon, je lui disais que tu les lui paierais.

*[Son beau-père récoltait des truffes dans ses propriétés. Les truffes du Périgord étaient, sont, abondantes, réputées et très appréciées des connaisseurs.]*

As-tu reçu du percepteur les 137 F de solde pour le mois de novembre ?

J'ai envoyé aussi un mot à Louise, mais je vois que mes lettres ont un retard considérable, c'est assommant. Il faut en effet s'attendre à ce que cette guerre soit fort longue, je crains que nous ayons à passer tout l'hiver et une partie du printemps. Les Allemands ne voudront jamais se déclarer vaincus qu'à la dernière extrémité, ce sera donc fort long : il faut en prendre son parti. Aussi, ma pauvre Babeth, ne nous reverrons-nous pas de longtemps, hélas ! Il vaut mieux rester quelques mois de plus dans cette situation et arriver à abattre complètement ces affreuses gens qui ne manqueraient pas de recommencer dans quelques années puisqu'ils avaient juré de nous anéantir. Nous travaillons tous pour nos enfants et petits-enfants qui j'espère, grâce à notre victoire, ne connaîtront pas les horreurs de la guerre.

Adieu ma Babeth bien aimée, je t'embrasse bien tendrement ainsi que tous. André

Mon ordonnance n'est point de Coly, il habite près de Limoges en temps ordinaire.

Cette sensibilité aux pieds a disparu et je vais parfaitement. J'ai eu simplement un gros rhume qui tend à disparaître petit à petit. Encore une fois, ne t'inquiète pas de moi, je vais fort bien. Je suis heureux de savoir que mon ami Parsal est nommé Commandant, il le mérite bien, mais est-ce bien sûr, tu me l'avais annoncé une fois et c'était faux. Je lui ai écrit il y a quelques jours. Bien des choses à sa famille de ma part, je leur enverrai une carte ainsi qu'aux Montardy. Adieu encore.

#### **57. Carte-Réponse non datée (10 décembre)**

Ma carte ne t'arrivera probablement pas assez tôt pour t'empêcher d'envoyer des provisions de bouche comme tu parais vouloir le faire dans ta lettre reçue aujourd'hui. Dans une de mes cartes, je te disais qu'il était inutile de m'envoyer des provisions, cela est défendu avec raison parce qu'on ne peut pas les faire arriver. Les colis mettent très longtemps et on ne doit envoyer que des colis renfermant du linge, etc. C'est absurde d'avoir envoyé des victuailles à tes anciens pensionnaires, ils ne les recevront pas ou les recevront pourries. C'est d'autant plus absurde qu'il y a, il me semble, assez de monde chez toi pour ne pas jeter (car c'est les jeter) les provisions. Tu devrais le comprendre.

Ce qui m'agace c'est que mes cartes ou lettres ne t'arrivent pas plus vite. Il me semble que la carte dans laquelle je te disais de ne rien m'envoyer aurait dû t'arriver pour t'empêcher de commettre la bêtise. Il est probable aussi, je le crains, que tu n'auras pas voulu en tenir compte. Tu connais les difficultés que l'on a à faire arriver ces genres de colis en temps normal, à plus forte raison en temps de guerre alors que c'est interdit.

J'ai parfaitement reçu la lettre de Paule et je reçois assez exactement les vôtres, mais ce sont les miennes à mon grand regret qui mettent bien longtemps. Je te répète pour la 100<sup>e</sup> fois que tu trouveras les renseignements que tu me demandes sur le petit carnet où j'avais fait le relevé de mes titres dans le bureau. Tu présenteras mon souvenir et mes condoléances à Mme Georges de Lafaye. Adieu, je t'embrasse bien tendrement. André

Pour B c'est 320 F. Il me semblait que les impôts étaient finis de payer depuis longtemps. Pour Marguerite, ce n'est qu'au mois de janvier sa pension.

#### **58. Blénod-lès-Toul, ce 11 décembre 1914**

Ma chère Babeth

Je t'ai écrit hier une carte assez furieuse parce que tu m'annonçais un colis de victuailles et aujourd'hui ta carte me le confirme. C'est absurde, absurde, absurde. Je t'avais défendu de pareils envois : 1<sup>er</sup> Parce que ces colis n'arrivent jamais (tu en as fait l'expérience quand on faisait des envois à Paule) et surtout en temps de guerre. 2<sup>e</sup> Parce que c'est défendu. 3<sup>e</sup> Parce que c'est absolument inutile, notre popote est presque somptueuse pour le moment. C'est d'autant plus absurde qu'en ce moment surtout tu as une pleine maison de monde à nourrir et que tu as besoin de toutes tes ressources. Sans tenir compte de mes recommandations, tu auras dû envoyer aussi des colis à tes soldats, colis qui seront perdus bien entendu. C'est un véritable entêtement de gâcher ses provisions et son argent comme si tu avais trop de l'un et de l'autre ! J'ai simplement demandé à ton père 1 kg de truffes qu'il m'expédiera j'espère et que tu lui payeras. Pourvu qu'il ait reçu ma carte, je trouve que ma correspondance met un temps ridiculement long pour arriver.

Pour Bertrand, fais-toi payer tous tes intérêts. C'était au début à 5 % que je lui avais prêté de l'argent. J'ai réduit cet intérêt quoique le même argent me rapportât ce taux-là avant, par conséquent il faut qu'il soit régulier, car tu en as bien besoin : c'est 8 000 F à 4 % ce qui fait 320 F d'intérêts. Tu me fais rappeler d'un versement pour Madeleine et moi. Pour ce versement, il faut remettre les titres en même temps que l'argent : on vous les rend quelques jours après. Je t'ai envoyé la procuration avec une lettre, tu devrais l'avoir reçue. Pour les (Orléans ?) à retirer, tu les as dans une feuille spéciale dans le coffre-fort. Je t'ai encore fait voir le papier que j'ai gardé pour m'en souvenir, papier imprimé qui se trouve dans le petit tiroir droit du bureau et sur lequel je marquais chaque fois que je payais. Je ne sais pas quand doit se faire le prochain paiement, regarde-le. As-tu payé aussi ton annuité pour ton assurance d'institutrice (12,50 F par an, je crois), c'est dans ton petit bureau que tu as mis les papiers, regarde-le encore.

Je viens de recevoir une carte de Geneviève de L. m'annonçant le départ de Pierre, je lui ai répondu. Il faut s'attendre à ce que cette guerre soit fort longue et ne pas se faire d'illusion. Il est probable qu'on attend que les Allemands soient encore plus usés, appauvris d'hommes et d'argent, on leur fait subir des pertes énormes de chaque côté, sur notre front comme sur le front oriental et ce n'est qu'ensuite qu'on prendra l'offensive vigoureusement afin de leur porter le coup final en faisant tuer le moins de monde possible. Il faut méditer cette parole du Général Joffre : « Je me chargerai de les foutre dehors de chez nous en quelques jours, mais il faudrait

pour cela sacrifier 200 000 hommes au moins... ». Le même résultat sera obtenu plus tard avec des pertes bien moindres, c'est pour cela qu'on attend toujours. C'est bien ennuyeux cette longueur de la guerre, mais c'est ainsi, il faut s'armer de courage et de patience. Tu diras à Joseph que le bataillon de Beauvais n'a pas encore marché, c'est le 2<sup>e</sup> bataillon qui nous a relevés et c'est le sien qui partira ensuite. Du reste, peut-être repartirai-je aussi, je ne sais. Il faut faire son devoir courageusement et gaiement : que Dieu fasse le reste ! À présent que je me suis un peu fâché après toi, ma bien chère Babeth, laisse-moi te dire aussi que cette séparation est bien cruelle, que parfois j'en suis bien attristé, mais qu'il faut reprendre le dessus. Pour l'instant, je vais fort bien, je profite de ce demi-repos et ne me préoccupe pas de l'avenir. Mon rhume est un peu diminué, mes pieds sont guéris, je suis en bonne santé. À propos de pieds, je t'ai accusé réception de mes souliers qui vont très bien, j'ai maintenant tout ce qu'il me faut sauf ma tenue qui est commandée à Toul et qu'il me tarde bien d'avoir. Je n'ai point froid, car j'ai une capote avec pèlerine (manteau) très confortable. Je me débrouille. Ma tenue va me coûter 116 F. Le mois prochain, je ne pourrai pas t'envoyer autant, mais je tâcherai malgré tout de te donner quelque chose pour t'aider dans tes dépenses. Économise de ton côté tout l'argent que tu pourras. Allons, adieu ma bonne Babeth bien aimée, je t'embrasse mille fois comme je t'aime de toute mon âme. Embrasse bien pour moi toute la maisonnée, grands et petits. André

Dis à Joseph que je voudrais bien être à Montignac avec vous tous, manger des grillons d'oies et de cochons, je voudrais bien voir le débarquement de sa smala. Ce sont ces sales Boches qui sont cause de tout. Je voudrais bien que vous puissiez tous les faire confire en même temps que le cochon. Comment l'as-tu remplacé cet animal, tu ne me le dis pas ? Et au Breuilh, en engraisse-t-on un pour le carnaval ? Écris-moi souvent et longuement. J'ai écrit une longue lettre à maman. L'a-t-elle reçue ?

### 59. Lettre non datée

Ma bonne Babeth chérie

Je pense que Joseph a reçu une longue lettre écrite par moi et dans laquelle je mettais beaucoup de commissions à te faire. Il y a aussi beaucoup de cartes de moi qui ne te sont pas arrivées encore : je veux croire que tu les as reçues. Tes lettres m'arrivent assez vite, mais ce sont les miennes qui sont toujours retardées. Dans une de mes cartes, je te répondais au sujet des intérêts de Bertrand ainsi que dans une lettre écrite après, je me fâchais aussi après toi parce que j'avais compris que tu m'envoyais des provisions de cochon et je te disais de ne pas le faire, etc. À propos de cochon, maman me dit qu'il était magnifique, je le crois bien, je t'ai demandé plusieurs fois s'il avait un remplaçant ou des remplaçants, tu ne m'as jamais répondu. Je te disais aussi qu'il serait peut-être bon de vendre bientôt une ou deux gâtines puisqu'elles donnent très peu de lait, car tu pourrais manquer de fourrage, tu verras cela avec ton père. Ne prends le mulot du Breuilh que pour faire des charrois, mais ne l'achète pas : je ne comprends pas pourquoi le mulot de Jeantonnet n'a pas été pris pour l'armée, tu ne m'as jamais dit pourquoi. J'ai parfaitement reçu ta lettre où tu m'annonçais la mort du fils, j'ai même écrit une carte au père. Dans une de mes cartes, je te disais de présenter mes condoléances à Mme Georges Sorbier. Tu diras bien des choses aux Constant et Maricey de ma part.

Fais bien attention à ton argent, tâche d'en mettre de côté si possible, car après la guerre nous allons avoir des impôts formidables. Tu me disais avoir pris des bons du trésor : tu as bien fait de les prendre, car à partir d'une certaine époque on ne payera plus que 4 % au lieu de 5. Bertrand a-t-il fini de te payer ses intérêts ? Dans la note de mon cordonnier, fais attention, car tu dois avoir des réparations pour Bertrand. Au Breuilh, il doit y avoir des volailles, poulets surtout... Je ferai, encore une fois, tout mon possible pour te venir en aide en prenant sur ma solde le plus possible : j'ai une entière confiance en ton esprit d'ordre et d'économie. Touches-tu exactement en fin de chaque mois du percepteur 137 F qui doivent te revenir de moi ? Avec ce que je te renvoie, tu dois avoir suffisamment pour marcher. Si tu peux faire des économies, ne manque pas d'en faire.

Écris-moi souvent, rends-moi compte de tout ce que tu fais, de tes affaires, etc., etc. cela me fait tant plaisir d'avoir de longues lettres de toi. Je suis bien ennuyé de voir que cette guerre se prolonge et se prolongera encore bien longtemps et que je ne pourrai revenir avec toi que dans de longs mois. Pauvre petite Babeth bien aimée, je ne pouvais prévoir une séparation aussi cruelle : c'est souvent que je pense à toi, à mes petites filles que j'aime tant. Il faut que le sentiment du devoir et de la Patrie vous soutienne bien pour pouvoir supporter gaiement des épreuves pareilles : que Dieu exauce les prières de tous les braves gens et de toutes les excellentes femmes de notre France pour nous donner bientôt une victoire définitive. Adieu ma Babeth bien aimée, je t'embrasse mille fois de toute mon âme, embrasse bien pour moi nos chères petites ainsi que maman, Marthe, Paule, Joseph, Louise et Madeleine. Ton époux qui t'aime bien. André

Joseph t'a-t-il fait part de mes recommandations et commissions ? As-tu reçu mes mauvais caleçons ? Je viens de recevoir une lettre de Marguerite, elle va bien et entend de beaux discours de l'abbé Desgranges (?). Je l'aime de tout mon cœur cette brave fille, tu dois en être bien heureuse ma chérie. Je viens de recevoir aussi une boîte de pâte pectorale de vous. Merci. Que Dieu vous protège !

#### **60. Blénod-lès-Toul, ce 18 décembre 1914**

Ma bien chère Babeth

Ta lettre reçue hier m'a fait comme toutes bien grand plaisir. Tu as bien fait d'arranger l'effet de cette phrase, je pensais que maman saurait lire une lettre avant, mais d'un autre côté ce n'est pas un mal qu'Albert sache que nous nous apercevons de l'égoïsme de sa famille. Comme tu dis, il vaut mieux que maman n'ait pas touché d'argent parce qu'elle aurait tout donné à sa fille et rien ne serait resté pour nous ensuite. Je pensais que tu avais déjà pris les bons du Trésor en allant toi-même chercher ces titres à Périgueux. Je te l'avais recommandé, c'était important parce qu'avant c'étaient 5 % que l'on donnait tandis qu'à présent ce ne sera que 4 % je crois. Je te l'avais dit dans une de mes lettres, tu aurais dû le voir dans les journaux. Prends-en un de 500 F ou de 1 000 si tu vends la gâtine. Pour H. de M., nous lui rendrons plus tard. Je ne pensais rien devoir à Bay le charron, il me semblait l'avoir payé. Ne paye plus aucun compte jusqu'à mon retour. Tu aurais dû aller une journée à Périgueux prendre toi-même les titres et tu aurais vu pour ces bons du Trésor : c'est absolument sûr, tu n'as rien à craindre, mais il fallait les prendre plus tôt. Enfin, vois avec la SG. Le compte de Batiston doit être assez élevé à cause du treillis, etc. Si tu n'as pas assez d'argent, ne paye pas. Je tâcherai de t'envoyer quelque chose dans les premiers jours de janvier. Tu ne me dis pas si tu touches exactement 137 F du percepteur provenant de ma solde. Fais attention de ne pas payer dans le compte de Brénaise ce qui regarde Bertrand. Ce dernier a-t-il fini de payer ses intérêts ? Tu ne me le dis pas. Il faut l'habituer à te payer régulièrement, car nous en avons besoin. Joseph a-t-il reçu ma longue lettre où je l'avais chargé de te faire bien des commissions ?

On vaccine nos hommes contre la fièvre typhoïde. Plusieurs sont très éprouvés et malades par suite de ce vaccin aussi pour mon compte je ne veux pas me faire vacciner. Du reste, j'ai eu la fièvre (muqueuse ?). Il fait un temps épouvantable, la pluie avec un vent glacé : les pauvres camarades qui sont dans les tranchées sont à plaindre. Ne t'inquiète pas trop de l'avenir ma bonne Babeth. Notre séparation menace d'être longue, hélas ! Les Anglais, nos alliés, ne s'emballent pas, ils se préparent pour opérer au printemps alors que nous, nous aurions été prêts à donner le coup de balai tout de suite. On veut user les Boches de toutes les façons : matériellement et économiquement. Je n'entrevois pas la fin de cette guerre.

Tu diras à Paule que je n'ai pas reçu de carte de Madeleine, simplement un mot d'elle dans la même lettre que tu m'écrivais, cette carte s'est peut-être perdue. Paule ferait bien de ne pas aller à Sainte-Mayme encore, car avec ce temps froid pour aller dans une maison qui a été inhabitée pendant un certain temps, il ne fait guère bon.

Adieu, ma chère Babeth, je t'embrasse mille fois comme je t'aime de toute mon âme. Tu embrasseras bien toute la maisonnée pour moi, grands et petits. André

As-tu payé le Crédit Foncier pour (?) et moi ? Tu ne (?) rien, tu aurais dû prendre plus tôt ces bons du Trésor. Il y a quelques hommes dont on a amputé des doigts des pieds et le pied entier par suite du froid supporté dans les tranchées au moment où nous y étions. C'est assez curieux qu'on puisse se geler les pieds aussi facilement.

#### **61. Blénod-lès-Toul, ce 20 décembre 1914**

Ma bien chère Babeth

Mes hommes sont aujourd'hui au repos dans leurs cantonnements, assez fatigués par les suites d'une vaccination contre la typhoïde. Je profite de ce moment pour t'écrire : on ne peut sortir, une pluie glacée tombe sans cesse accompagnée d'un vent froid et fort désagréable. J'ai assisté à la messe ce matin, le Curé annonçait la fête de Noël et la suppression de la messe de minuit dans le département de Meurthe-et-Moselle, je ne sais s'il en est de même dans les autres départements. Je songeais à cette fête des autres années, à ces bonnes réunions de famille, à ce magnifique arbre de Noël gracieusement donné par cette bonne Marguerite, à la joie des petites filles, entourant cet arbre et le regardant de leurs yeux ébahis. Quelle admiration ! Quelle joie ! Quel plaisir ensuite pour tous de détacher les jouets et les cadeaux des branches de ce pin dressé dans le salon d'Ajat ! Aujourd'hui, quelle différence, quel contraste ! Au lieu de ces réunions, de ces plaisirs, nous sommes tous dispersés bien loin de tous ceux que nous aimons... Beaucoup ont disparu et sur la terre de France règnent de tous côtés la tristesse, l'angoisse et le deuil !... Les quelques arbres de Noël qui se dressent sont ceux que de belles âmes dévouées font pour amuser, distraire les soldats et leur faire oublier les souffrances causées par leurs blessures. Celui que fera

Marguerite dans cette noble intention. Toutes ces pensées me sont venues à l'esprit aujourd'hui et je n'avais pas envie de rire. Si on n'avait pas au cœur le sentiment du devoir et l'amour de sa patrie, le découragement pourrait s'emparer de vous et surtout de ceux qui se trouvent dans les tranchées boueuses et froides... Mais, puisque vous vous trouvez tous réunis et que la famille est presque au complet, j'en profite pour te souhaiter à toi d'abord et à tous, grands et petits, une bonne fête de Noël et une meilleure année... Oui, soit mon interprète auprès de tous encore une fois grands et petits, ma bonne Babeth, pour offrir à chacun mes vœux de bonne année et embrasser tout le monde d'une manière particulièrement affectueuse. Que Dieu nous protège et bénisse notre pauvre Patrie ! C'est vers elle surtout que doivent aller tous nos vœux ! La victoire sera lente à venir, mais j'espère qu'elle n'en sera que plus belle et plus glorieuse. Que Dieu ne nous la fasse pas trop attendre, qu'Il nous épargne les tristesses et les deuils !... Il ne faut pas se le dissimuler, il y en aura encore beaucoup, mais ayons confiance dans l'étoile de notre beau pays qui reverra des jours meilleurs !... Malgré le temps exécrationnel, ma santé est toujours très bonne. Je lis avec passion les journaux qui donnent les communiqués ne disant pas grand-chose, mais nos troupes progressent toujours bien lentement mais sûrement. J'espère que les petites canonnades des Allemands sur les côtes anglaises stimuleront un peu nos alliés : ce sera une bonne chose. Les Russes aussi avancent fort peu et nous supportons toujours le plus gros choc. Quand donc fichera-t-on le coup de balai à ces bandits de Boches ?

De nouveau, ma Babeth bien aimée, je te souhaite une bonne année, qu'elle soit le témoin de notre réunion prochaine. Je t'embrasse bien tendrement. De nouveau également, je te charge d'embrasser toute la famille pour moi en commençant par maman et en finissant par les plus petites. Ton époux qui t'aime bien.

Au moment de cacheter ma lettre, je reçois celle de Louise que tu remercieras pour moi et à qui tu feras part de la mienne. Qu'elle ne m'envoie rien en fait de victuailles. Ce serait superflu en ce moment. Je vois d'après sa lettre qu'elle n'a pas reçu celle que j'écrivais à Joseph pour le remercier de son pâté, lettre adressée à Montignac. Tu offriras mon souvenir au Planchat, aux Montardy, Maricay, Lacombe, car le temps n'est pas aux cartes.

J'ajoute un morceau de papier. Je répète que je viens de recevoir une aimable lettre de Louise qui m'annonce la paralysie de la jambe de M. Gaby, mais non celle de la langue. Si les pertes que nous déplorons n'étaient pas plus grandes que celles-là, ce serait charmant... La paralysie du fiancé de Blanche : c'est rigolo, rigolo, rigolo ! Il était frais le fiancé : il aurait voulu avoir la galette de la tante pour soigner ses membres usés.

Que cette bonne Louise ne m'envoie rien, je le répète, c'est inutile. Qu'elle suive les recommandations adressées à toi-même à ce sujet. D'après sa lettre je vois que Joseph n'avait pas reçu à mon grand étonnement celle que je lui écrivais à Montignac aussitôt après avoir reçu son colis : je le remerciais de son pâté que je conserve religieusement pour des jours plus tristes ainsi que le tien. Je le chargeais aussi dans cette lettre d'un tas de recommandations pour toi.

Adieu encore, ma chérie, je t'embrasse mille fois comme je t'aime. Fais part de ma lettre à tous. J'espère qu'elle arrivera avant le départ de Paule et de Louise.

Comment se fait-il que tu aies accepté un soldat en convalescence à la maison. Il me semble que tu aurais assez de quoi t'occuper sans aller prendre encore des soldats. Pourquoi ne l'as-tu pas dit à Champollion ?

Tu me donnes des détails sur ce soldat, d'où il est ? À quelles batailles a-t-il assisté, etc. S'il n'est pas trop malade et s'il est cultivateur, tu pourras l'occuper. Il aurait été préférable de ne pas en avoir.

## **62. Toul, ce 26 décembre 1914** [*sur papier du Grand Café & Hôtel du Bosquet à Toul*]

Ma bien chère Babeth

Ne t'étonne pas de l'en-tête de mon papier. Je suis venu ici ce matin pour relancer mon tailleur, essayer ma nouvelle vareuse avec laquelle on nous prendra pour des Boches et emporter mes frusques pour être plus sûr de les avoir. Je profite d'un moment pour venir causer avec toi ma chérie, hélas de bien loin puisque 7 ou 800 kilomètres nous séparent. Il fait un temps idéal : très froid, la terre est gelée, mais un de ces froids secs que j'aime avec un magnifique soleil qui éclaire mon papier et ces magnifiques plaines de Lorraine. On entend dans le lointain du côté de Pont-à-Mousson et de Nancy des coups de canon. À présent, les munitions d'obus sont paraît-il fortement renouvelées et on va faire danser d'une façon sérieuse nos sales adversaires, puisse notre artillerie leur offrir un concert carabiné et en crever le plus possible : on finit par devenir féroce dans ce métier. Partout ici dans les hôtels et autres lieux on voit des installations pour blessés : il en arrive tous les jours par les trains, mais pas en très grand nombre. Le moral de chacun est excellent : tout le monde est rempli d'espoir et de confiance. Toi seule, ma chérie, me parais toujours fort préoccupée et fort triste. Ne te laisse pas aller ainsi, soit plus gaie, plus

confiante, c'est un triste moment à passer, je le sais, nous verrons encore des heures pénibles et longues, mais songe qu'ensuite nous aurons sûrement la victoire.

Ta longue lettre d'hier m'a fait grand plaisir comme toutes celles que tu m'écris et je te recommande au contraire de me dire tout ce que tu fais avec beaucoup de détails, mais je suis ennuyé de te voir si désolée. Je t'ai envoyé ce matin une petite broche avec une effigie de Jeanne d'Arc pour te montrer que je pense à toi. J'en ai envoyé une aussi à cette bonne Margot, une petite figure de Jeanne d'Arc sur une croix de Lorraine. J'espère que cela, quoique pas bien joli, vous fera plaisir. Je n'ai rien ici à pouvoir te donner si ce n'est ma pensée et mon affection qui ne te quittent pas. Tu fais bien d'aider matériellement et moralement les pauvres soldats qui sont près de toi, je t'en félicite comme je félicite toutes ces braves femmes de France qui, de près ou de loin, ont été admirables de dévouement et contribueront dans une grande part aux succès de nos armées. Mais tu ne dois pas oublier que nous ne sommes pas riches. À ce propos, je tâcherai de t'envoyer un peu d'argent au début du mois prochain, pas autant que je désirerais, mais enfin un peu (le plus possible, cela m'est agréable) pour t'aider dans tes dépenses. Tu feras bien de vendre les gâtes le plus tôt possible et placer l'argent. Pour les bons du Trésor, je me suis trompé : je crois qu'ils donnent 5 % à condition que ce soit pour longtemps, informe-toi. Il y a aussi la Bretonne rouge qui est bien vieille et qu'il serait bien d'engraisser pour la vendre. Tu verras tout cela avec ton père et garde juste les vaches indispensables pour le lait afin de ne pas manquer de fourrages : garde la velle si elle est jolie.

Nos coupons se toucheront plus tard, cela fera une réserve... C'est embêtant que Raoul n'envoie plus rien : n'écrit-il pas ? Je t'avais chargé dans une de mes lettres de faire mes compliments de condoléances aux Lostanges, cela m'ennuie d'écrire, que va devenir ce pauvre Sablou ? Je pense que tu as reçu une lettre dans laquelle je te souhaitais une bonne année et te chargeais de le faire pour moi à toute la famille. Joseph à qui j'avais écrit une longue missive a dû t'en faire part, car il y avait beaucoup de choses pour toi...

(Si j'avais eu mes dents, je me serais fait soigner aujourd'hui, mais je serai obligé de revenir pour cela ce qui est fort ennuyeux. Tu ne m'en as envoyé qu'une, c'est un tort puisque je te les avais demandées toutes, j'en ai 4 qui manquent, tu aurais dû m'écouter.)

J'ai reçu hier en même temps que la tienne, une lettre de Geneviève ta cousine : elle paraît depuis le départ de Pierre être bien occupée par les soucis de sa propriété et aussi bien triste. Je lui écrirai un mot quand cela me sera possible. Tu diras à maman que je ne lui écris pas encore puisque je t'écris à toi, mais que je pense bien à elle, à Marthe, à tout le monde, tu lui souhaiteras une bonne année à la pauvre et sainte personne en lui recommandant de prier Dieu pour qu'il nous réunisse bientôt. Hélas, je crains bien que nous ne nous revoyions pas d'ici de longs mois, les Prussiens ne voulant pas abandonner la partie de sitôt. Du reste, ce serait une faute de les laisser, il faut absolument les écraser pour qu'ils nous fichent la paix pour longtemps.

J'ai écrit à Marguerite à Ajat, supposant qu'elle s'y trouve et je l'ai chargée d'être mon interprète auprès de son père et de Bertrand.

Allons, adieu ma bonne Babeth chérie, je t'embrasse mille fois de tout mon cœur et te charge d'embrasser pour moi toute la famille depuis le plus grand jusqu'au plus petit. Ton André

### **63. Mandat de Blénod-lès-Toul du 31 décembre 1914**

Bien chère Babeth

Je t'envoie la somme de 220 F ; tu mettras 10 F sur chacun des livrets des petites, tu donneras 5 F à Meine la bonne pour ses étrennes et tu garderas le reste pour toi ce qui te fera donc 195 F. Si tu en as trop besoin, garde les 20 F des petites, arrange-toi comme tu l'entendras. Je viens de recevoir la lettre de Joseph, je ne lui écris pas, ma lettre servira pour donner de mes nouvelles, je suis débordé de travail, je viens de recevoir 500 hommes qui viennent de tous les côtés de France, il faut s'occuper de les loger, nourrir, etc. Je partirai peut-être dans quelques jours les conduire ailleurs, je te le dirai. Ne te préoccupe pas, je vais fort bien. On a fait toucher quelques indemnités aux officiers, c'est ce qui me permet de t'envoyer un peu d'argent malgré mes dépenses.

Je pense que Marguerite, ta sœur, a reçu une longue lettre de moi adressée à Ajat. J'ai reçu les truffes de ton père, je l'ai averti hier. Dis à Marguerite que je lui écrirai dans quelques jours quand j'aurai le temps. As-tu reçu lettre et petit paquet de Toul. J'attends une longue lettre de toi. Adieu, ma chérie, je t'embrasse mille fois de toute mon âme et te charge d'embrasser pour moi toute la famille. André

**1915**

**Dossier militaire :**

« Passe à la 118<sup>e</sup> Brigade le 11 mars. Aux avant-postes à Arraye, Ajoncourt, Han-sur-Seille du 1<sup>er</sup> août 1915 au 20 janvier 1916 : Très énergique, très courageux, très consciencieux, conduit très bien son commandement. A suivi les cours d'instruction de Lunéville. Nommé Capitaine à titre temporaire le 29 mai 1915. »

**64. Ce 13 janvier 1915, lettre postée à Paris le 15**

Bien chère Babeth

La longue lettre de maman remplie de détails m'a fait grand plaisir et la tienne arrivée ce matin aussi. Vous avez dû recevoir celle que j'écrivais à Louise et dans laquelle j'exposais mes idées au sujet de mon passage dans l'active. C'était mon intention tout d'abord, mais à cause de toi je n'ai point donné mon nom et vois à présent que tu me donnes des regrets. Je ne sais pas ce qu'il adviendra de nous plus tard et à la fin de la guerre : pour l'instant, je remplis mon devoir où le destin m'a placé sans rien solliciter c'est, je crois, ce qu'il y a de mieux à faire. D'autant plus que mon rôle est aussi nécessaire dans le rouage de l'armée, par conséquent, je n'ai qu'à suivre le mouvement donné à ce rouage : advienne que pourra ! Que veux-tu que je fasse de plus ? Certainement après la guerre, la vie à la campagne sera encore plus difficile, elle le sera partout, à la ville également, mais il ne faut pas envisager les choses trop en noir, il y aura, il faut bien l'espérer, un renouveau d'activité, de prospérité qui viendra effacer les souffrances et les ruines de toutes sortes, c'est la vie ! Je ne sais pas ce que les circonstances, les événements nous réservent, personne ne le sait. Quoiqu'en dise (Marican ?), cette guerre n'est pas la honte du XX<sup>e</sup> siècle, c'est la honte des Allemands qui seront déshonorés devant l'histoire parce qu'ils se conduisent comme des bandits en incendiant, en pillant, en mutilant les vieillards, les enfants et les femmes, mais pour nous ce sera notre gloire de les avoir arrêtés et bientôt repoussés avec bravoure. Ce sera aussi la gloire de ce peuple belge dont les enfants se sont conduits en héros. Honte d'un côté, gloire et renaissance de l'autre : voilà la vérité. Dire que cette gloire ne nous coûtera pas cher moralement et matériellement, c'est indiscutable, mais elle n'en sera que plus grande et plus méritoire, vis-à-vis de nous-mêmes et du monde entier, voilà la vérité ! Il est indiscutable que la France aura le beau rôle, qu'elle en sortira plus grande, plus respectée et que cette époque sera une des plus brillantes de son histoire. Tu pourras dire cela dans tes conversations avec (Marican ?). À propos, où se trouve son fils ? N'est-il pas dans la tourmente ?

Quant à moi, je suis toujours ici, nous continuons à faire des travaux de défense, nous irons en faire d'autres d'ici quelques jours je ne sais où en attendant d'aller plus tard je pense faire l'investissement de Metz, c'est la grâce que je me souhaite et que je souhaite à tous le plus vite possible. Mais pour nous revoir ma pauvre Babeth, ce ne sera pas encore, hélas, c'est cela qui m'attriste le plus. Le temps est fort mauvais, la pluie, la neige, le vent tombent ici et sur le front en rafales aussi les opérations se trouvent ralenties, mais pourvu que nous soyons toujours tous persévérants nous devons battre ces bandits. Il ne faut plus écouter ces gens qui, les pieds dans des pantoufles demandent à cor et à cri la paix. Il faut que cette paix ne soit signée qu'après avoir complètement terrassé ce fauve immonde qu'on appelle l'allemand. Cette mentalité, il faudrait la voir régner dans tout notre pays, répandre ces idées et faire taire les imbéciles qui voudraient voir signer une paix boiteuse et illusoire. Nous serions bien avancés s'il fallait recommencer dans quelques années !

Je t'avais envoyé 220 F en te disant de donner 5 francs à Mad., la bonne, 10 F à chacune des petites à mettre sur leur livret de la caisse d'épargne et garder 195 F pour toi. Tu as donné 20 F dis-tu à Mad. C'est beaucoup. Tu n'en auras pas assez pour toi. Il faut garder tout l'argent de nos coupons et les toucher tous à la fois plus tard, cela nous fera une bonne somme. Il me semble qu'avec le jardin, le lait, les 337 F que tu touches de moi tu dois avoir largement de quoi marcher. Maman a dû toucher les intérêts Bonfond et ceux pour (?), on lui a bien donné 237,50 F ? (Intérêts de 5 274,59 F à 4,5 %). Tu me le diras dans tes prochaines lettres. Cela lui aura procuré un peu d'argent et à Marthe aussi. J'aurais voulu être Capitaine pour te donner 100 F de plus. Tu ne m'as jamais dit d'une façon bien claire si Mestrier que tu m'avais envoyé à Brive t'avait remis une lettre et 300 F qui se trouvaient dedans ? As-tu vendu les gâtines et la velle ? As-tu fait mettre dans le pré le fumier ? Pour le grand pré, tu pourrais acheter dix sacs de cendres chez Chauv et les faire répandre, ce n'est pas cher et cela lui ferait du bien. Les plants de choux plantés avant l'hiver te donnent-ils à présent ? As-tu des légumes, donne-moi des détails. Au Breuilh as-tu fait couper du bois pour l'hiver prochain comme je te l'avais dit ? As-tu touché 137 F à la fin du mois de décembre ? Donne-moi de grands détails sur tes affaires. Marguerite m'a dit que Bertrand allait se faire opérer ce mois-ci à Bordeaux. Par qui ?

J'ai reçu une lettre de M. Leymarie, il n'a pas l'air de pouvoir payer cette année à cause de bien des pertes sur des loyers non payés, c'est embêtant pour nous. On entend aujourd'hui nos canons qui ne cessent de gronder, toute la nuit on les a entendus : quelle joie s'ils pouvaient faire de bonnes besognes.

Fais attention à ton argent, n'en distribue pas tant en œuvres, songe que tu en as grand besoin. Pour le Crédit Foncier on doit te remettre les titres après les avoir estampillés, examine le moment où il faudra encore verser pour ne pas te laisser surprendre. Si tu vends des vaches, place l'argent en t'entourant de sages conseils, les valeurs doivent être très basses, c'est le moment d'acheter : plus tard nous paierons nos dettes. Si nous pouvions vendre la maison de Montignac !

Adieu, ma chérie, je pense à toi toujours, je t'aime de toute mon âme et t'embrasse de tout mon cœur. Que Dieu te bénisse ainsi que nos petites. Embrasse bien pour moi toute la famille, maman, Marthe, Joseph et Louise, les gosses. André

### **65. Lettre à sa belle-sœur [Marguerite, non datée, début octobre]**

Avant-hier, ma bonne Margot chérie, je t'ai envoyé un mot sur une carte pour te donner de mes nouvelles, mais je pense que cette carte s'est perdue, j'avais aussi envoyé une lettre à ton père. Tu dois savoir que je ne suis plus à Toul depuis 15 jours, mais bien à Pont-à-Mousson, tout près de ces Prussiens qui sont invisibles, terrés dans des tranchées profondes d'où ils ne sortent pas, aussi n'ai-je pas eu et n'aurais-je peut-être jamais le plaisir d'en démolir un. J'assiste souvent à des duels d'artillerie fort intéressants, on voit éclater les obus, c'est amusant. Pour l'instant, je pense qu'on laisse le temps faire son œuvre, fatiguer, user l'ennemi pour lui tomber dessus plus tard. Pourvu que le beau temps dure : les pluies sont tellement à redouter pour la santé et le moral des hommes ! Malgré les obus, les indigènes n'ont pas l'air préoccupés, habitués qu'ils sont à la musique grave du canon.

Après avoir été envahis et pillés par les Prussiens durant les 4 premiers jours, maintenant ils sont plus rassurés. Nous faisons des tranchées que nous occupons inutilement puisque nous ne nous y battons pas. Le bois dans lequel je suis, domine une vaste plaine, des bois splendides, des maisons, des usines, le panorama est superbe et le calme de cette belle nature n'est point troublé par les horreurs et les cruautés qu'ils s'y passent.

Tu travailles bien ma bonne Margot, tu auras bien mérité de la patrie en soignant ses défenseurs blessés c'est une vraie joie de l'être pour t'avoir à côté. Si cela continue, je ne le serais jamais, mais si je l'étais je voudrais bien être soigné par toi. Babeth a aussi beaucoup de travail, elle aurait pu se dispenser de prendre des blessés chez elle puisqu'elle en avait à l'hospice. Enfin, elle ramasse des poires avec eux ce qui prouve qu'ils ne sont pas bien malades. Si j'étais jaloux, je pourrais avoir des craintes, n'est-ce pas ? À ce propos, je t'avoue ma chérie qu'il me tarde bien de rester une matinée dans un bon lit avec (...?). Hélas, je ne crois pas avoir encore ce plaisir de longtemps, car la guerre sera longue, longue. La guerre devrait nous enlever certains désirs, je crois qu'elle les aiguillonne ! Tu vas dire que je ne suis pas sérieux, mais c'est si bon de dire ce que l'on pense à ceux que l'on aime et qui sont loin de vous. Mais c'est affreux ces dames dont tu parles : se donner à des Prussiens, ces barbares. Je suis plein de haines pour les officiers allemands qui, quoique appartenant à l'élite de la société, se conduisent comme des sauvages et des bandits. Ils sont venus chez nous avec leurs femmes pour dépouiller les maisons et prendre les objets précieux ou autres : c'est honteux. Le soldat est plutôt calme, timide, l'officier l'incite à la rapine, à la cruauté et c'est lui le responsable. Aussi je voudrais tous les voir souffrir et je voudrais avoir la consolation d'en égorger au moins un. Je t'assure qu'il y a des moments où je voudrais bondir sur eux comme une panthère, c'est énervant de les sentir près de nous sans les atteindre. Enfin, je fais mon devoir simplement, gaiement, sans la moindre peur (ce sentiment ne m'a pas effleuré). Je ne puis faire autre chose : chacun dans notre petite sphère, toi comme moi, nous servons aussi bien que possible notre belle Patrie que nous aimons par-dessus tout. Que Dieu nous protège et nous aide ! Il doit aimer la France lui aussi et nous donner la victoire. Quand ? Je ne sais, que sa (...?) volonté soit faite. Mais tu vas dire que je deviens maboule. Non, mais je suis rempli de confiance dans les destinées de notre belle France.

Je ne t'ai pas dit que dans mon bataillon, tous les officiers se laissent pousser la barbe. Moi, je me trouve affreux, mais on me dit que cela me va bien. Tu ne me reconnaitrais pas. Cependant, je ne vieillis pas trop, je me sens jeune et capable, très capable d'être en première ligne avec les jeunes soldats : je voudrais être avec le brave Parsal. J'ai envoyé une carte à ses filles pour qu'elles me donnent de ses nouvelles, car j'estime profondément ce brave homme.

Ne t'inquiète pas de mon sort, continue à faire bravement ton devoir comme je continue à faire le mien sans restriction ni craintes. Je pense bien souvent à cette pauvre Babeth qui se préoccupe beaucoup, à mes chères petites filles, à toute la famille et à toi en particulier, mon excellente Margot chérie que j'aime beaucoup et que j'embrasse

mille fois avec beaucoup de tendresse. Quand tu écriras à Babeth, dis-lui que tu as reçu de mes nouvelles et que je me porte toujours à ravir, je mange autant que 10 Prussiens.

Adieu encore, mille baisers de ton ami qui t'aime bien. André

Souvenir affectueux à ma tante. Je ne me souviens pas du nom du mari de Marie de C. ni de son adresse. Je l'avais demandé à Babeth, elle n'a point répondu.

Écris-moi souvent, je suis bien heureux de recevoir tes lettres. Je t'écris dans une baraque de feuillage que j'ai fait faire, il y a un vent glacé qui pénètre.

#### **66. Lettre de Toul du 24 janvier 1915**

J'attendais pour t'écrire ma bien chère Babeth d'avoir une photographie faite par un caporal de ma Compagnie, mais la plaque s'étant brisée, pas de photo ; je vais en faire faire une autre pour te l'envoyer dès que ce sera possible. J'ai bien reçu ta lettre où tu me faisais tes doléances et tes recommandations au sujet de notre vie future. Je t'approuve assurément et je vois bien, cela depuis longtemps, que la vie à la campagne est difficile. À l'heure qu'il est, elle est difficile partout : ceux qui ont abandonné leur commerce, leur industrie, leur étude, leur situation pour ne retrouver en rentrant (s'ils rentrent) que ruine ou rien du tout, sont aussi à plaindre et plus que nous. C'est la guerre. Cela ne me déplairait pas de rester dans l'armée, mais pourrais-je le faire. C'était, si tu t'en souviens, ma première idée de partir dans l'active, la destinée a voulu que je sois dans la territoriale. Pour le moment, il faut que je fasse mon devoir là où le destin m'a placé. Une fois Capitaine, je verrai ce qu'il me sera possible de faire, car je ne voudrais changer qu'une fois Capitaine et je ne sais quand ce grade m'arrivera. Nous avons le temps de réfléchir sur l'avenir, il faut s'occuper de la situation présente, je ne puis rien faire de plus que ce que je fais actuellement. Il y a encore des régiments actifs qui n'ont pas vu le feu tandis que mon bataillon y a été pendant un mois et demi et y reviendra j'espère.

Hier, j'étais sur le point de t'écrire quand j'ai reçu la visite de Brenchet, adjudant dans la compagnie de Beauvais. Il m'a dit que ce dernier était souffrant, je l'ai accompagné à 6 kilomètres pour le voir, il avait simplement la grippe : son bataillon n'est pas encore parti relever l'autre et nous-mêmes qui devons aller sur la Meuse : nous sommes encore là pour quelque temps. C'était une promenade superbe hier, la neige recouvrait toutes les pentes élevées où sont les forts qui dominent la vaste plaine de Lorraine couverte également de neige depuis plusieurs jours, le verglas est partout et on éprouve de grandes difficultés pour se tenir debout et marcher. C'est ce qui retarde un peu les opérations militaires et tant que ce temps durera, nous ne pourrons pas faire de grands progrès. Il ne faut pas s'effrayer de ces petits reculs partiels ou de ces engagements qui, par moments, ne sont pas en notre faveur. Les Allemands nous attaquent partout avec fureur et rage, presque toujours leurs efforts sont brisés et nous leur tuons des quantités de monde. Ils s'usent peu à peu et nous serons plus forts ensuite pour donner la grande poussée. C'est long assurément, c'est une guerre terrible, guerre d'usure, de patience où nous devons triompher. Ils s'étaient si bien préparés ces gens-là depuis 40 ans, tous leurs efforts, tout leur argent, étaient dans le but de nous écraser et pendant ce temps nous faisons en France de la politique, on s'occupait de chasser des religieux, des curés, des religieuses. Nos députés radicaux-socialistes criaient comme des fous lorsqu'il fallait verser quelque argent pour fortifier nos frontières, construire des canons, des bateaux et ils versaient des millions aux instituteurs, etc. Malgré tout, nous les battons, mais ce sera pénible ! C'est une excellente idée qu'ils ont eue de bombarder les côtes anglaises, cela aura servi à stimuler un peu les Anglais et fera du bien à notre cause. Ils manquent de bon sens ces Boches. Viendra un moment aussi où l'argent leur manquera ainsi qu'aux Autrichiens où ils n'auront plus de quoi manger. La question économique jouera un grand rôle en notre faveur.

Tu parles des valeurs : certes elles baissent, elles baisseront encore pendant 2 ou 3 ans peut-être, mais après elles se relèveront fort bien, il ne faut pas s'effrayer de cela. Après 1870 alors que nous étions battus sur toute la ligne, que nos valeurs étaient affreusement descendues, elles sont reparties ensuite d'un nouvel essor ! À plus forte raison après la victoire de 1915 (!!!!). En attendant, que de tristesses et de ruines, après la vie reprendra son cours, le temps, ce grand guérisseur effacera tout et la vie reprendra de plus belle ! Seuls ceux qui auront des blessures au cœur continueront à pleurer ; le temps fera aussi son œuvre pour eux. Faisons donc tous notre devoir là où le Destin nous a placés et que Dieu fasse le reste ! Quant à toi ma chérie, ne te déssole pas trop, conserve ta santé, ta jeunesse, ta gaieté pour fêter le retour tant désiré !

Je vais toujours fort bien, ici, c'est presque la vie de garnison que l'on mène, le temps passe et l'hiver aussi. Nous faisons toujours des travaux, on saigne des forêts, on abat des arbres, on construit des tranchées avec le Génie, travaux qui ne serviront à rien il faut l'espérer, mais on ne sait jamais. Si les Boches avançaient, on les massacrerait plus facilement.

Tu as encore des comptes à payer : je croyais que Baptiston était réglé ainsi que Madepech. Il est vrai que là-dedans il y a des réparations faites à la maison, au jardin, treillis, etc. Une fois cela réglé, il faut espérer que nous n'aurons plus de réparations à faire. Tâche de régler tout avec l'argent que je t'envoie et plus tard nous aurons nos coupons ce qui nous fera une bonne somme. Ne te préoccupe pas trop ma bonne Babeth bien aimée. Je voudrais tant te retrouver jeune et gaie ! Moi aussi, je souffre bien d'être séparé de toi. Tu me bousculais si souvent parce que nous étions pauvres : crois-tu qu'il ne vaudrait pas mieux être ensemble et souffrir du manque d'argent ? Je ne sais pas s'il me sera possible de t'envoyer autant le mois prochain, car il est question de nous faire rembourser certaines indemnités payées, alors je ne toucherai pas autant, mais je te donnerai tout ce que je pourrai.

Je suis bien content que Joseph et Louise soient à Montignac, c'est une aide et une consolation pour toi, et pour eux, je pense que la vie est plus agréable, la séparation est une triste chose ! Adieu ma chérie je t'embrasse mille fois comme je t'aime de toute mon âme. Embrasse bien pour moi nos petites filles, maman, Marthe, Joseph et Louise. Dis à ces derniers qu'ils ont eu une heureuse idée de venir et qu'ils restent le plus longtemps possible. André

Qu'est devenu Laroche, le capitaine qui était en garnison à Mézières ? Est-il tué ?

Pourquoi n'as-tu pas un cochon susceptible d'être tué à Pâques comme je le faisais quelquefois, je pense qu'il n'y aura pas un cochon assez gros au Breuilh. Arrange-toi pour avoir toutes les provisions possibles. N'as-tu pas vendu des gâtines ? Songe au fourrage. J'ai reçu il y a quelques jours une longue lettre de Marguerite d'Ajat. Je vais lui répondre bientôt. Bertrand conserve bien les comptes de (Madepech ?) Lacombe, car là-dedans il y a des dépenses faites pour le compte de la bâtisse, dépenses qu'il faudra faire figurer dans le compte final de Lacoste. N'y a-t-il pas moyen de louer le 2<sup>e</sup> étage de la maison ? La SG ne vient-elle pas encore ?

### 67. Ce 30 janvier

Ma bien chère Babeth

Je t'envoie quatre photos représentant les officiers de mon bataillon avec deux du génie qui mangent à notre popote : tu reconnaîtras sans peine ton mari. Dans quelques jours, je pense pouvoir t'envoyer une photo où je serai seul, photos qui ont été faites par un caporal de ma compagnie et qui sont très ressemblantes : tu constateras que je porte la barbe (le bouc) comme bien d'autres ce qui nous vieillit un peu. Tu me diras si cela me va bien ou mal. Joseph reconnaîtra le Docteur Debibour avec son brassard blanc. On a fait un autre groupe que je t'envoierai également.

J'ai reçu ta carte ce soir et ta dernière lettre où tu me demandes si j'ai reçu un colis renfermant bien des choses, colis dont j'ai accusé réception et remercié Louise. Je t'ai écrit aussi une lettre dans laquelle je te parlais de tes recommandations et conseils, ne l'as-tu pas reçue ? Je ne peux manifester aucun désir tant que je ne serai pas capitaine, ensuite je verrai ce qu'il me sera possible de faire. Je partage parfaitement tes idées, mais, comme je te le disais dans ma dernière lettre, tu parais envisager l'horizon trop en noir : ne t'inquiète pas tant ma chérie, car tes inquiétudes sont les miennes, ta tristesse rejaillit sur moi et tu n'es pas réconfortante. Cependant, nous sommes encore parmi les privilégiés si nous nous comparons à ces malheureux habitants dans les pays envahis qui ont tout perdu et qui ont vu, beaucoup hélas ! leurs parents tués ou martyrisés. Un soldat venait me trouver hier pour me demander le moyen d'avoir des nouvelles de sa femme, de sa fille et de son fils qui sont entre les mains des Allemands depuis le début du mois d'août. Impossible d'avoir de leurs nouvelles, ils sont à Briey – Meurthe-et-Moselle.

Dans une douzaine de jours, nous allons partir, deux compagnies détachées sur les bords de la Meuse à 15 km d'ici, à 6 km au nord de Vaucouleurs, à moins de changement imprévu. Je t'ai envoyé quelques numéros d'un petit journal illustré que j'achète ici 0,25 F où il y a la carte des deux fronts russe et français, cela t'intéressera. J'ai beaucoup de choses à emporter et je n'ai que ma petite cantine pour tout bagage. Tu dois être au courant des opérations de la guerre aussi bien que moi par les journaux : on se bat partout tous les jours, on progresse fort peu à cause du mauvais temps, mais bientôt cela changera j'espère. Pour l'instant, on tue beaucoup de Boches, c'est le principal. La neige est partout ici, elle est tombée après la pluie et avec le froid intense, les routes sont extrêmement glissantes, la campagne est ravissante recouverte de neige. J'ai bien tout ce qu'il me faut, sauf toi ma bonne Babeth, toi qui me manque bien et à qui je pense si souvent. C'est cette séparation qui est la chose la plus triste de cette guerre affreuse qui n'en finira pas de longtemps. Il faut attendre le printemps pour voir des opérations décisives : encore six mois je pense pour en voir la fin, car cette guerre comptera dans l'histoire comme

une des plus cruelles et des plus grandes par l'importance des opérations et le nombre des combattants. Avec de la patience, nous les aurons bien ces sales Boches, ces bandits, ces vauriens que je voudrais voir tous crever.

J'ai reçu un mot de Paule et une carte d'Albert de Saint-Cyprien. C'est heureux qu'il ne soit pas plus éloigné. Dans une dernière lettre, je te demandais des nouvelles de Bertrand, va-t-il se faire opérer ? Marguerite est à Ajat, je ne lui ai pas écrit depuis longtemps, j'attends d'avoir ma binette pour la lui envoyer.

Adieu, ma Babeth bien aimée, je t'embrasse mille fois comme je t'aime de toute mon âme. Ne te déssole pas trop, conserve ta jeunesse, ta gaieté ma chérie. Embrasse bien pour moi nos petites filles, à qui je pense bien souvent, ainsi que maman, Marthe, Louise et Joseph. Il est 11 heures du soir, je vais me coucher. André

Le Commandant du bataillon qui t'a écrit, c'est celui que j'ai marqué d'une croix sur une des photos. C'est un brave homme et solide.

### **68. Mandat de 150 F le 2 février 1915 – Blénod-lès-Toul**

À peine avais-je cacheté hier la lettre écrite à Joseph que j'ai reçu la tienne. Je t'ai envoyé à deux reprises des photos. Je t'écris souvent, mais mes lettres mettent beaucoup de temps. J'ai reçu la boîte de sucre d'orge avec les dents, je t'en avais accusé réception. Je t'envoie aujourd'hui la somme de 150 F pour t'aider dans tes dépenses. Encore un soldat à la maison : tu compliques il me semble bien à plaisir ton ménage !

Il est bien tard en effet pour faire mettre du fumier dans les prés, je t'avais dit que dans le pré de Marthe tu aurais pu mettre des cendres que l'on trouve chez Chauv à 1 F le sac. Je suis encore ici pour une douzaine de jours, je pense, avant d'aller à Ugny-sur-Meuse : je t'écrirai pour te prévenir lors de mon départ. Brégègne est bien long pour tailler les arbres, il est vrai qu'il fait bien, mais il fait durer le plaisir à 2,50 F par jour.

J'ai suffisamment de chaussettes pour l'hiver, mais pense à me faire faire des caleçons de toile par Madeleine sur le modèle du vieux, envoyé ; si Meine n'a pas le temps, tu m'en feras porter du Bon Marché dans un mois pour très grande taille. J'ai écrit hier à ta sœur et lui ai envoyé une photo qui est bien mal faite.

Adieu, ma Babeth chérie, je t'embrasse et t'aime de toute mon âme et pense bien à toi. André

### **69. Carte des Armées non datée**

Encore une lettre de toi, ma chérie, me reprochant de ne pas t'écrire. Avant-hier je t'envoyais précisément une lettre dans laquelle je m'étonnais que tu n'aies pas reçu plusieurs messages de moi, au moins 4 ou 5 dont 2 renfermaient des photos de ton époux, photos en groupe et d'autres séparées, plus une carte-lettre renfermant 150 F. Tu vois donc que je ne t'oublie point, que je pense à toi continuellement et que je t'écris souvent, mais je ne comprends pas que mes lettres aient un tel retard ou qu'elles n'arrivent pas : j'en suis profondément ennuyé et vexé, je ne peux pas expliquer ce mystère ! J'ai écrit aussi à Marguerite et à ton père, à Marguerite depuis fort longtemps, lettre qui n'est pas arrivée non plus.

Ne vends aucun titre : ce n'est point le moment, il faut attendre, il faut attendre après la guerre et bien après encore. Je t'ai donné le petit carnet où il y a la nomenclature, je suis étonné que tu me le demandes. Ne vends rien. Tu paieras à mesure tes dettes en touchant plus tard les coupons. Je suis impatient de recevoir un mot de toi m'accusant réception de toutes mes lettres et envois, tu constateras que tes reproches étaient injustifiés. Adieu, je t'embrasse bien tendrement ainsi que tous. J'ai écrit aussi à Joseph. André

En fait de Lorraine, je te ferai remarquer que je n'en connais que le paysage. Je t'ai envoyé aussi quelques petits journaux illustrés que j'avais trouvés ici. [Caricatures de guerre présentées après les lettres de l'année 1].

### **70. Ce 7 février 1915 [lettre postée à Toul le 8]**

Tu me reproches, ma Babeth bien aimée, de ne pas t'écrire assez souvent. Cependant j'ai écrit une longue lettre à Joseph, une autre à toi où j'avais mis plusieurs photos, en groupe, une autre renfermant 4 photos me représentant seul et un mandat-lettre où j'envoyais 150 F. [Ces photos ne sont pas dans les archives]. N'as-tu pas reçu tout cela ? Je serais bien ennuyé si tous ces envois ne t'étaient pas parvenus, j'espère qu'à cette heure tu dois être en possession de tout. Crois bien que je ne m'amuse pas tant que tu veux bien le dire et que je pense aux choses sérieuses... mais, je ne peux pourtant pas me casser la tête contre les murs, car j'ai pour principe, pour moi et pour mes hommes, de faire son devoir bravement et gaiement. C'est du reste la grande force morale de notre armée. Quant à toi, je ne cesse de te répéter d'être moins triste, moins pessimiste, moins préoccupée. Je suis très malheureux de constater que ton état d'esprit est aussi bas. Si le nôtre l'était autant, nous ne résisterions pas aux

épreuves des tristes évènements. Cependant, nous avons bien des raisons pour voir bientôt arriver des jours meilleurs, à l'approche du printemps nous allons avoir de grands renforts d'Angleterre, nous sommes plus nombreux que jamais, nous avons plus de canons, plus de munitions, plus d'hommes qu'au début de la mobilisation. Par conséquent, bientôt j'espère, on fera la poussée sérieuse, violente qui sera le commencement de la victoire finale. Pour l'instant, on affaiblit l'ennemi moralement, pécuniairement, on lui tue beaucoup de monde et on repousse avec avantage toutes ses furieuses attaques : que veux-tu de plus ? Patience et courage jusqu'à la fin. Voilà tout ce qu'il faut en dire.

De notre côté, nous continuons toujours par nos travaux la défense de Toul où les Boches ne viendront jamais. Ma compagnie va probablement partir bientôt, la semaine prochaine probablement, toujours pour des travaux je ne sais jusqu'à quand, nous sommes à la merci des évènements, mais quoi qu'on fasse, il ne faut pas te préoccuper ni te décourager outre mesure... Pour la vie future, nous verrons ce qu'il sera possible de faire, pour l'instant, je ne puis faire mieux. Tu me répètes de rester militaire, mais je ne puis savoir ce que l'avenir nous réservera. Je sais bien qu'à la campagne la vie devient impossible, que tout est difficile, en ce moment elle est pénible pour tout le monde : il faut espérer que nous verrons des jours meilleurs... Tu me dis que la cuisine d'oies, etc. t'ennuie, pourtant il vaut encore mieux faire cela que bien d'autres choses... La SG ne vient plus, me dis-tu : est-ce pour la durée de la guerre ou ne doit-elle plus revenir à Montignac ? Tu as dans le bureau le contrat que j'avais passé avec elle afin de te faire payer tout ce qu'elle doit. Si tu n'as pas assez de l'argent que je t'envoie et que tu dois toucher du percepteur pour ma solde, tâche de te faire payer quelques coupons, il doit y en avoir que l'on peut toucher. S'il est possible de t'en passer, fais-le afin de les toucher tous à la fois plus tard. Je fais tout ce que je peux pour t'envoyer le plus possible. Quant à la séparation, j'en souffre moi aussi cruellement, mais il faut bien faire notre devoir. Donc, du courage ma Babeth chérie : je voudrais tant te voir exempte de chagrins afin de conserver ta jeunesse, ta gaieté. As-tu été contente de recevoir mes mauvaises photos, moi je regarde souvent la tienne et celle de nos petites filles à qui je pense bien souvent. Ton père m'a écrit pour me demander de mes nouvelles, j'avais cependant envoyé une longue lettre à Marguerite il y a une douzaine de jours, je ne comprends rien à ces retards. As-tu touché ma délégation de solde de janvier et combien ? Te la donne-t-on bien régulièrement. Ainsi, on doit te donner le 1<sup>er</sup> février ma demi-solde de janvier. J'aimerais mieux que tu loues la maison de Montignac (le 2<sup>e</sup> étage) que celle du jardin. Où mettrais-tu ton monde si tu n'avais pas cette dernière ? Tu seras en plus bien gênée par le manque de place. Bertrand a-t-il fini de te payer ses intérêts ?

Adieu, ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois comme je t'aime de toute mon âme. Je pense bien à toi, à nos filles, à tous. Embrasse pour moi toute la famille. André

Je t'envoie un article de journal pour te montrer la situation de nos ennemis et la nôtre et te faire espérer. Quel journal reçois-tu ? Tu dois bien avoir l'Écho de Paris. Écris-moi souvent ou fais écrire quelqu'un. J'ai lu avec intérêt la lettre de maman me disant que tu avais été à Ajat.

### **71. Ce 11 février [Carte des armées]**

Enfin, ma bien chère Babeth tu as reçu une lettre me dis-tu, mais c'est plusieurs lettres : à toi, à Joseph, avec un mandat-carte et deux lettres renfermant des photos, en groupe et seul. Nous devons partir (ma compagnie) au commencement de la semaine prochaine pour Saint-Germain près de Vaucouleurs. Les autres compagnies du bataillon sont parties hier dans des directions différentes. Écris-moi toujours, même adresse sauf avis contraire. J'ai reçu aujourd'hui une lettre très aimable d'H. de M. de Paris. Je t'ai expédié ce matin 3 numéros de ce petit journal illustré que je trouve ici, je ne sais pas si cela t'intéresse, tu me diras s'ils sont arrivés... J'ai reçu aussi une lettre de Marguerite me disant qu'elle va repartir bientôt pour Limoges. Je vais toujours fort bien et suis plein de confiance dans l'avenir de notre pays. Nous aurons la victoire, il ne faut pas en douter, mais il faut avoir le courage et la patience d'aller jusqu'au bout. Ne te désole pas trop ma bonne Babeth. C'est bien pénible d'être séparés l'un de l'autre, mais il faut faire son devoir... Comme dit Henry de M., c'est une belle page que nous écrivons dans l'histoire de France ! Nos enfants la liront plus tard avec admiration. Adieu, ma chérie, je t'embrasse mille fois de toute mon âme ainsi que mes petites filles et toute la famille. André

### **72. Ce jeudi 14 février [lettre postée à Toul]**

Hier soir, lorsque je t'ai expédié ma carte, ma chère Babeth, je n'avais pas eu de tes nouvelles depuis plusieurs jours et donc j'étais surpris. La cause en est que nos compagnies étant divisées, le service postal du bataillon n'est plus aussi régulier : aujourd'hui, j'ai reçu deux lettres de toi. D'après elles, je vois que tu es allée à Périgueux, mais pour ces renseignements d'argent, valeurs, etc. il faudrait opérer un peu moins vite. Tu aurais

dû, avant de faire le voyage, avoir ta liste prête à la main de façon à demander des tuyaux toi-même sur les différentes valeurs. Et puis, pas au même ; aller à diverses sociétés comme je te le disais dans une de mes lettres de façon à contrôler l'avis de l'une par l'autre, c'est ainsi qu'on trouve souvent l'idée bonne. Enfin, puisque tu n'as consulté que la Société Générale, tu me diras ce qu'elle t'a dit. Donne-moi des détails sur tout, quels sont les coupons qu'on n'a pu te payer. Tu seras obligée de revenir à Périgueux pour les toucher, va aussi au Comptoir d'Escompte, au Crédit Lyonnais, demander l'avis et les renseignements. Je te recommande de remettre exactement dans chaque enveloppe les titres que tu en sortiras pour détacher les coupons. La S.G. paye-t-elle les dividendes de ses actions ? Dis-moi tout cela. Si on pouvait te payer tous les coupons, tu devrais avoir pas mal d'argent. Ceux que l'on ne te payera pas, garde-les précieusement.

Ce que tu me dis de Julon ne me surprend pas, le contraire m'étonnerait, car cet animal-là nous a volés pendant de longues années. Dis à Joseph de le surveiller de près et s'il le surprend à choper quoi que ce soit ne pas se gêner pour le lui dire. La vache bretonne rouge et blanche est très vieille, il serait bon de l'engraisser en effet et de s'en débarrasser de même que l'autre bretonne blanche et noire. Ces deux sont à renouveler étant l'une et l'autre vieilles, je voulais le faire quand je suis parti. Sans les engraisser complètement, une fois qu'elles n'ont plus de lait, tu pourrais les arranger un peu afin de les vendre à la boucherie, on pourrait en sortir encore 200 F pièce. Tu pourrais en acheter une autre jeune à la place de ces deux au bout d'un certain temps après avoir économisé du foin. Les vaches en assez bon état, sans être grasses, doivent se vendre assez bien à cause de la troupe. Aussitôt que possible, fait semer une belle planche de carottes, semer des choux dans les châssis, Joseph te dira comment le faire et consulte le catalogue Vilmorin ; les choux n'étant pas très fragiles, il faut en avoir de bons à planter très de bonne heure... C'est à toi que j'ai écrit aujourd'hui pour te faire mes recommandations. Il faut avoir le plus possible de légumes : tu sais que cela rend de grands services ; il faudrait tailler les arbres avant de travailler les carreaux afin de ne pas avoir à y piétiner dedans une fois les choses plantées ou semées... Ne t'inquiète pas trop au sujet des titres, je ne crois pas en avoir beaucoup qui soient susceptibles de ne plus rien valoir dans la suite. Prends toujours des tuyaux auprès de plusieurs comme je te le dis. Si tu pouvais avoir de l'argent, il y a les obligations que l'État français émet à 5 % qui sont bien avantageuses.

Tu te plains de dépenser beaucoup et tu invites toujours du monde, ce n'est pas étonnant ! Il faudra bien mettre un terme à tes soldats ; après ceux-ci, n'en prends plus, je t'en prie, tu peux t'y opposer attendu que les femmes de mobilisés sont, de droit, dispensées d'en recevoir.

Je n'irai pas près de Vaucouleurs. Après nos affaires, parlons de toi ma chérie. Ton refroidissement n'a rien été, je suppose... Je pense continuellement à toi ma bonne Babeth, je t'aime de toute mon âme et souffre beaucoup d'être séparé de toi, c'est la chose la plus triste, la séparation. Ne te préoccupe pas trop de l'avenir au point de vue argent, songe surtout au présent et à l'avenir de notre pays. Comment va Joseph, de son rhume. Je suis bien content qu'il soit auprès de toi ainsi que Louise. Je t'embrasse mille fois comme je t'aime de tout mon cœur ainsi que tous. André

### 73. Carte des armées [non datée]

Il y a plusieurs jours, bien chère Babeth, que je n'aie eue de tes nouvelles. C'est moi aujourd'hui qui te retourne le reproche que tu me faisais. Que deviens-tu ? Puisque vous êtes nombreux à la maison, vous pouvez vous charger de m'écrire. As-tu reçu toutes mes lettres, cartes, deux petits journaux ? Réponds aussi à toutes mes questions. Je n'irai probablement pas où je devais aller, si je change ce sera pour aller à quelques kilomètres d'ici : tu peux m'adresser toutes mes lettres à Toul comme auparavant. Tu seras bien aimable de m'envoyer une boîte de thé, celle que tu m'avais expédiée est terminée. Je n'ai besoin de rien, je vais toujours admirablement et souhaite de toute mon âme voir arriver l'heure où ces sales Boches seront rejetés en dehors de nos frontières. Ces petits journaux que je t'expédie t'intéressent-ils ? As-tu des nouvelles d'Ajat ? Bertrand se fait-il opérer ? J'ai écrit à ton père, à Marguerite à qui j'ai envoyé ma photo, ainsi qu'à Marguerite ma sœur.

Adieu, ma bonne Babeth bien aimée, je t'embrasse mille fois de tout mon cœur comme je t'aime. Embrasse bien pour moi toute la famille, grands et petits. Louise et Joseph sont-ils allés à la Grande Borie, sont-ils revenus ? Je pense bien qu'ils vont rester avec toi. J'ai écrit à Louise en lui envoyant les autres photos. Mille tendresses. André

J'ai reçu une lettre de Pierre fort intéressante.

#### 74. Ce jeudi 18 février 1915 (lettre postée à Toul le 19)

Enfin ma Babeth chérie, je vois par ta lettre arrivée hier que tu as enfin reçu toutes celles que je t'ai écrites : il était temps ! Il faut croire qu'on les laisse plusieurs jours à Toul avant de les expédier : tu ne m'accuseras plus de t'oublier, c'est la poste qui marche lentement pendant la guerre.

Il y a en effet plusieurs mois qu'on fait courir sur la Société Générale des bruits peu favorables, ces bruits sont-ils fondés ? Je ne sais : toutes ces sociétés de crédit étant solidaires les unes les autres je crois qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter outre mesure. Comme nos valeurs sont assez variées, je pense que nous ne subirons pas des pertes trop grandes, ces valeurs devant reprendre après la guerre qui, quoique longue, ne peut durer une éternité. Je croyais que tu avais retiré depuis longtemps les titres que nous avons à la S.G. Si non, va donc à Périgueux toi-même avec ta liste des titres qui, peut-être, n'est pas bien à jour, mais enfin où presque tous sont mentionnés. Va au Crédit Lyonnais, au Comptoir d'Escompte et tu contrôleras les dires de chacun. S'il te faut de l'argent, tu verras les coupons que tu peux toucher, etc. Dis-moi ce qu'on t'a dit, ne t'épouvante pas, ne vends rien. Des valeurs qui à présent sont à vil prix, reprendront plus tard. Demande à ces sociétés ce qu'ils pensent des actions de la Soc. Gén. Et informe-toi si cette société ne paye pas les dividendes, etc. Si tu peux te passer de toucher les coupons c'est très bien, mais si, encore une fois, tu avais besoin absolument d'argent, il y a peut-être quelques coupons qu'il te serait possible d'encaisser. Informe-toi de tout cela toi-même et contrôle les renseignements en demandant l'avis de deux chefs de sociétés différentes. De mon côté, je ferai tout mon possible pour t'envoyer l'argent dont je n'aurai pas absolument besoin. Tu ne réponds pas à mes questions que je te répète : touches-tu exactement au commencement du mois ma délégation de solde. Ainsi, tu dois toucher le 1<sup>er</sup> février par exemple, une partie de ma solde du mois de janvier. Cela se fait-il bien (chez le percepteur) et combien te donne-t-on exactement ?

J'ai reçu la longue lettre de Louise hier, lettre qui m'a fait grand plaisir et dont tu la remercieras en lui disant de recommencer le plus souvent possible. Je n'ai pas reçu de lettre de maman me parlant du « Boche » des marquises et du tennis. Je ne sais pas ce qu'elle veut dire, qu'est-ce que (?) ?? Quant au gendre de Mme (?) Gandois, il faudrait le signaler à la Sécurité. H. de Mont., qui est à Paris, pourrait s'en occuper, c'est très facile pour lui. On saurait par la police ce que cet individu fait puisqu'il y a une police spéciale pour les espions. Que Babeth l'écrive à Henry. Quand j'aurai un moment, je lui écrirai moi-même ou bien Joseph pourrait le signaler lui-même à Paris à la police qui en garderait le secret. Qu'on ne dise pas où je suis, Louise a eu raison de ne pas le dire à la belle-mère.

C'est malheureux que Marthe perde son fermier. Comment faire pour en trouver un autre ? C'est bien difficile en ces temps troublés. Encore plus difficile pour vendre la propriété. Tout cela est évidemment bien inquiétant. Par toute la France, c'est la même chose. Donne-moi des détails là-dessus. Baptistin devrait rester avec son fils, mais il est probable que ce dernier aura été mobilisé. Je savais la mort de ce pauvre (?) qui a été coupé en deux par un obus. Pauvre garçon !

Bertrand se fait-il décidément opérer ? Que fait-il, que devient-il ? Son commerce ne doit pas être bien florissant en ce moment. A-t-il fini de te payer ses intérêts de l'an dernier ? Tu ne réponds jamais à mes questions... Écris-moi souvent parce que, si je pars d'ici, lundi ou mardi comme c'est probable, avant que le service spécial des correspondances pour ma compagnie détachée soit organisé, les lettres auront peut-être du retard et si elles sont nombreuses, j'aurai au moins plus de chance d'avoir des nouvelles plus fréquentes.

Après la neige, le dégel, il fait un temps épouvantable : pluie torrentielle et vent. Que c'est triste, car cela retarde les opérations militaires et occasionne bien des maladies parmi nos soldats. Il ne faut pas compter d'opérations importantes avant le printemps : alors il va y avoir un déclenchement sérieux et en notre faveur, j'espère.

Cette séparation est bien bien triste ma pauvre Babeth, j'en souffre bien et je pense souvent à vous tous... Sans doute la vie est difficile, triste souvent à cause du manque d'argent, mais quand on a le bonheur d'être ensemble, on doit s'estimer heureux ! Enfin, ayons tous du courage et de la patience jusqu'au bout.

Adieu, ma Babeth bien aimée, je t'embrasse mille fois de toute mon âme en te chargeant d'embrasser pour moi toute la famille. André

Hier, je t'ai envoyé une carte. Comment t'arranges-tu pour tes domestiques ? En voici encore un ennui pour toi ! En passant à Sarlat, Joseph pourrait voir le procureur de la République au sujet de Gandois qui, lui, ferait le nécessaire. Les valeurs qui perdront sont les valeurs industrielles, il y en a même qui ne vaudront plus rien, mais nous n'en avons pas ou fort peu.

**75. Carte des armées [écrite le 24 février 1915]**

Je viens de recevoir ta lettre, ma bien chère Babeth. Je t'avais dit dans une carte écrite à Nénette où tu devais trouver les deux titres de la S.G., je pense que tu dois l'avoir reçue. En partant de Nancy, dimanche, j'avais fait mettre à la poste quelques cartes postales ainsi qu'une lettre à Joseph. Je pars demain jeudi 25 février avec mon bataillon. Nous nous embarquons près de Toul à 9 heures et je ne sais pas dans quelle direction on nous expédie : écris-moi toujours avec l'adresse de Toul. Je pense que la maladie de Mad. ne sera rien de grave et que ce ne sera qu'une indisposition légère, tu lui diras bonjour de ma part à cette brave fille. Si tu touches assez d'argent de cette liquidation des (?) tu pourras prendre des obligations de la défense nationale à 5 %. Je suis content de savoir que Baptistin reste et qu'il s'est arrangé avec Marthe. Enfin, les affaires d'argent s'arrangent toujours : ce qui doit nous préoccuper plus que tout maintenant c'est le sort de nos armes et l'avenir de notre pays. Je t'écrirai dès que je saurais où je suis, ne te tourmente pas à mon sujet et dirige toujours bien tes affaires.

Adieu, ma Babeth chérie, je t'embrasse mille fois de toute mon âme en te chargeant d'embrasser pour moi toute la famille, grands et petits. André

Au commencement du mois prochain, je tâcherai de renvoyer un peu d'argent de ma solde, mais je ne sais pas s'il me sera possible de trouver un bureau de poste pour le faire.

**76. Carte de Faulx [non datée, sans doute le 25 février 1915]**

Je suis dans ce village ce soir [une douzaine de km au nord de Nancy]. Demain, je partirai je ne sais où. Dans les tranchées probablement. J'ai fait bon voyage malgré la neige. Je vais très bien, ne te tourmente pas ma bien-aimée et prie Dieu toujours pour la France, le succès de nos armes et ton époux. Donne-moi souvent de tes nouvelles à l'adresse ci-dessus (95<sup>e</sup> Régiment Territorial – Secteur postal n° 94). Donne-moi des nouvelles de Bertrand. En montant dans le train ce matin, sous la neige, j'ai lu les lettres de Marguerite, de Madeleine, de Louise qui m'ont fait plaisir. Mille tendresses, baisers. André

Je ne suis pas si vieux que vous voulez bien le dire ! Vive la France.

**77. Carte des armées [non datée, sans doute le 26 février 1915]**

Bien chère Babeth,

Nous voici dans un village près de la frontière, village qui a été en grande partie dévasté aux mois de septembre, octobre et novembre. La plupart des maisons sont en ruine, démolies et incendiées par les obus, l'église est complètement brûlée, le presbytère où je loge n'a pas été trop touché, le curé est mobilisé, le capitaine et moi occupons deux chambres. Combien de temps resterons-nous ici et ne va-t-on pas nous lancer quelques obus sur la tête ? Je pense que non. J'ai pas mal de service de jour et de nuit. Je vais très bien, ne t'inquiète pas pour moi et demandons à Dieu de protéger notre patrie et nous-mêmes. Les lettres comme les miennes auront du retard pendant quelques jours. As-tu reçu celle que je t'écrivais où je te donnais mon adresse : secteur postal 94 ? Donne-moi des nouvelles sur Bertrand, son opération et sur tous. La longue lettre de Louise m'a bien fait plaisir. Je ne pourrai pas t'écrire longuement avec mes mauvais (?). Si tu voyais les conséquences de la guerre, tu pleurerais bien, pauvre Babeth, mais il ne faut pas se désoler et penser à l'avenir de notre pays. Donne de mes nouvelles à Marguerite, je n'ai pas le temps d'écrire bien long. Tu te chargeras de donner de mes nouvelles à toute la famille. Adieu ma chérie, je t'aime et t'embrasse de toute mon âme et songe bien à vous tous.

**78. Carte des armées 1<sup>er</sup> mars 1915**

Je n'ai pas reçu de lettre de toi ma bien chère Babeth depuis que je me suis embarqué, c'est-à-dire depuis jeudi dernier, mais ce n'est pas de ta faute probablement, car, depuis que je suis ici près de la frontière, nous n'avons reçu aucune lettre ; demain probablement le courrier commencera à arriver. Tu as dû recevoir deux cartes de moi te donnant de mes nouvelles et ma nouvelle adresse que je mets sur le verso de la carte. Ce matin, dimanche, j'ai assisté à la messe dite par un soldat, non pas dans l'église qui est démolie, mais dans la salle d'école. Le même soldat venait de la dire au milieu des bois à des soldats qui s'y trouvent campés : c'est touchant. Le canon tonne ici, près de nous, mais je ne pense pas que nous soyons attaqués dans le village que nous occupons et qui est en ruine. Je suis très bien logé au presbytère, je vais bien et pense bien souvent à vous tous. Puisque tu dois aller à Limoges ou Périgueux, tu devrais faire le relevé de toutes tes valeurs avec le numéro des titres, la nature et l'année de chacun afin de les faire vérifier dans les cas de remboursement ou de tirage. Je vois souvent dans les journaux soit l'un ou l'autre, il est bon de temps en temps de faire vérifier la chose.

Adieu, ma Babeth bien aimée, je t'embrasse comme je t'aime de toute mon âme et te charge d'être mon interprète auprès de tous. André

#### **79. Carte des armées : Ce 4 mars 1915**

Je reçois à l'instant ta carte me disant que Bertrand a été opéré et que tu vas partir pour Limoges le voir. Tu me donneras des détails sur ton voyage et ta visite. A-t-on fait l'opération complète de l'appendicite ? Pour combien de temps faudra-t-il qu'il reste à la clinique ? Je t'ai écrit tous les jours depuis mon départ de Toul, mais je vois que mes cartes ou lettres à maman ne sont pas encore arrivées, tu dois les recevoir au moment où je t'écris ce mot. Je voudrais t'envoyer un peu d'argent, je ne sais comment il me sera possible de te l'expédier : aussitôt que possible, je t'enverrai un mandat, mais d'ici ce n'est pas très facile.

Je vais toujours fort bien, la température est maintenant plus clémente et je ne sais où la destinée va m'expédier. Je t'écrirai souvent un mot pour te donner de mes nouvelles, ne t'inquiète pas sur mon sort, soit calme, tranquille et gaie et occupe-toi bien de tes affaires. As-tu fait semer les carottes comme je voulais le faire, une grande planche sur couche de fumier avec surélévation au-dessus du carreau ? Tu diras à Marguerite de m'écrire également.

Adieu, ma chère Babeth, je t'embrasse mille fois comme je t'aime de tout mon cœur ainsi que toute la famille. Hier, j'ai écrit un mot à Louise. Profite de ton voyage à Limoges pour emporter tes coupons, la nomenclature exacte de tes valeurs pour avoir tous les renseignements dont je te parle dans une de mes lettres.

#### **80. Lettre : Ce 6 mars 1915**

Hier, je ne t'ai pas écrit, ma bien chère Babeth, j'attendais de pouvoir t'envoyer une somme prise sur ma solde, mais les communications postales étant très difficiles d'ici, je n'ai pu t'envoyer un mandat-carte. J'attends aujourd'hui le passage du vaguemestre que j'ai chargé de me prendre un mandant ordinaire que j'attends afin de pouvoir le mettre dans ma lettre. Si, comme je l'espère, ledit mandat arrive, tu le trouveras dans cette lettre et je te recommande de m'en accuser réception le plus tôt possible afin que je sache bien qu'il n'est pas perdu. Je t'envoie donc la somme de deux cents francs qui t'aideront à faire face à tes dépenses. Je ne sais pas si ma lettre te trouvera à Montignac ou bien si tu es déjà partie pour Limoges ou revenue, mes lettres doivent rester en route bien longtemps. J'espère que tu as reçu toutes les miennes depuis mon départ de Toul. Je te renvoie la lettre que ton protégé m'écrivait il y a déjà longtemps. Je lui écrirai un mot pour te faire plaisir.

J'attends une lettre de toi ou de Marguerite avec impatience pour me donner des détails sur l'opération de Bertrand et sur les circonstances ou conditions dans lesquelles elle s'est faite. Si tu écris à Pierre Dutard ou à Jacques, donne-leur de mes nouvelles, ils m'ont écrit l'un et l'autre, mais je ne leur ai pas répondu.

Hier, je suis allé voir à cheval une autre compagnie voisine de la mienne qui est située sur une montagne élevée, qui domine une vaste plaine parsemée de villages, les uns français, les autres allemands et de laquelle on aperçoit par les temps clairs la cathédrale de Metz. C'était bien intéressant ! Quel beau pays que cette Lorraine qui nous a été prise en 1870 et je comprends que ces sales Boches ne veuillent pas la lâcher. Mais, bientôt j'espère, cette province redeviendra nôtre, comme l'Alsace... De notre côté, l'ennemi est assez calme, il ne prodigue plus ses munitions, ses obus comme au début de la campagne, probablement parce qu'il en manque. Nous affirmons notre avantage de tous les côtés du front, la victoire commence à nous sourire et lorsque la température sera plus favorable, elle s'affirmera de notre côté. Il faut donc prendre patience, ne pas se décourager : les Allemands commencent à tirer la langue, leurs réapprovisionnements en vivres se font difficilement grâce à la flotte anglo-française qui veille et qui menace Constantinople : par conséquent, nous sommes presque assurés du résultat final. Encore quelques mois de souffrances et nous serons victorieux. Quelle joie de te revoir ma bonne Babeth, ce qu'il me tarde que ce jour arrive !

Joseph et Louise sont-ils allés à la Grande Borie ? Quand en reviennent-ils ? Le temps ici est devenu plus doux, mais c'est le vent, la pluie, la bourrasque en permanence ce qui n'est pas plus agréable que le froid, au contraire. Sur les hauteurs souffle un vent vivifiant, très désagréable, mais très sain aussi nos santés sont parfaites.

Es-tu contente de ta nouvelle cuisinière ? Ne fais pas faire de réparation à la cave, cela coûtera cher, il vaut mieux garder son argent. À ce propos, tu me diras ce que t'a dit le Comptoir d'Escompte pour tes valeurs, coupons, etc. Donne-moi de grands détails sur tes affaires et ne t'inquiète pas trop de la guerre qui tournera sûrement à notre avantage.

Adieu ma Babeth bien aimée, je t'embrasse de toute mon âme, je t'aime bien, je pense beaucoup à toi et te charge d'embrasser toute la famille, grands et petits. André

Je tâcherai de t'envoyer si possible des numéros de mon petit journal que j'ai pu me procurer. Tu les garderas pour que je puisse les revoir plus tard.

Je reçois encore une carte de toi et une lettre de Marguerite me donnant des nouvelles de Bertrand. L'opération s'imposait, paraît-il !

### **81. Carte des armées : mercredi 10 mars 1915**

Je viens, ma bien chère Babeth, de recevoir ta carte qui me donne des nouvelles de Bertrand qui, je vois, sont fort bonnes. C'est heureux que cette opération soit faite, et bien faite. Je t'ai écrit bien des cartes et bien des lettres, à toi, maman, Louise que l'on a dû recevoir. La dernière envoyée à toi renferme un mandat de 200 F qui t'aidera à payer ton costume que je voudrais voir bien réussi, costume que tu porteras le premier jour que j'aurai le bonheur de te revoir, par conséquent qu'il soit bien, bien fait et qu'il t'aille bien. Joseph m'a écrit hier une lettre bien aimable de la Grande Borie, je lui ai répondu en lui disant qu'il revienne vite à Montignac, que tu devais le trouver à dire ! Je suis toujours ici, la neige tombe à gros flocons, la terre en est recouverte, le paysage lorrain sous ce manteau blanc est ravissant : ce qui est triste c'est qu'il recouvre bien des misères et bien des ruines. Enfin, que Dieu nous protège dans l'avenir et bénisse notre patrie. Qu'Il te conserve aussi la santé et la gaieté ma Babeth chérie. Je pense bien souvent à toi, à nos petites filles qui doivent être l'une et l'autre bien mignonnes. Parfois j'ai une envie terrible de les embrasser, de les caresser et cela m'est bien pénible de ne pouvoir le faire que par la pensée ! Il faut continuer à faire son devoir jusqu'au bout sans arrière-pensée en ayant pour unique préoccupation le succès final. Tu me donnes bien des détails sur ton voyage, sur Bertrand, sur ton costume, tes affaires, etc., etc. As-tu vu le directeur du Comptoir d'Escompte à Limoges ? Adieu, ma chérie, mille baisers et tendresses de ton André.

### **82. Carte des armées : jeudi 11 mars 1915**

Tous les jours ma bien chère Babeth je t'envoie une carte pour te donner de mes nouvelles. Je viens de recevoir ta dernière me disant que tu prolonges ton séjour à Limoges. En rentrant, tu trouveras plusieurs cartes et lettres de moi. Tu m'écriras longuement j'espère et tu répondras à toutes mes questions en me disant si tu as reçu ton mandat. J'attends une longue lettre de toi. Je mets la date de l'expédition de mes cartes afin que tu puisses constater que je ne t'oublie pas... Ne t'inquiète pas outre mesure de Bertrand, il n'est pas surprenant qu'en toussant il éprouve quelque douleur à l'endroit opéré, ce sera ainsi durant quelques jours. Je vais toujours fort bien malgré le froid, malgré la neige qui est en ce moment très abondante ici, mais tu sais que j'aime ce temps. Quand aurai-je le bonheur de te revoir ma pauvre Babeth, pas encore de longtemps, hélas ! Il faut s'armer de patience avant d'arriver au résultat final tant souhaité : que Dieu nous donne vite la victoire. Quel temps avez-vous ? Ton voyage : 1. S'est-il bien effectué ? 2. N'as-tu rien perdu ? 3. Ton costume est-il bien fait ? Adieu ma chérie, je t'embrasse mille fois ainsi que tous, grands et petits. André

### **83. Carte des armées : samedi 13 mars 1915**

Tu dois être rentrée depuis 2 ou 3 jours, ma bien chère Babeth et tu as dû trouver en arrivant des cartes et lettres, car, depuis mon départ, je te le répète, je t'ai envoyé un mot tous les jours. Je reçois à l'instant ta carte de Limoges écrite pendant que tu étais au Crédit Lyonnais. En même temps, j'ai reçu aujourd'hui une carte de Marguerite et un mot de Bertrand qui paraît bien aller. C'est un grand souci de moins pour toi et pour la famille que cette opération faite et qui s'est très bien effectuée. Il me tarde de recevoir une longue lettre de toi, pleine de détails sur ton voyage. Pour ma vie, je ne puis te dire grand-chose, j'avais indiqué dans une lettre à maman l'endroit où j'étais près de la rivière de la Seille... qu'il te suffise de savoir que je vais bien, que je pense bien à toi, à nos petites filles, à maman, à tout le monde de la famille qu'il me tarde bien de revoir. Ce ne sera pas encore de longtemps, hélas, mais patience et que Dieu nous protège. J'ai toujours peur que mes cartes n'arrivent pas ou te parviennent bien en retard, tu devrais en trouver des tas à Montignac. As-tu reçu mon mandat ? À bientôt, je pense à demain le plaisir de lire une longue lettre de toi, lettres qui me font tant de plaisir et que j'attends avec beaucoup d'impatience. Bertrand me dit que Guiguite a toujours un air un peu triste. Est-ce vrai ? Adieu, ma chérie, mille baisers et tendresses. André

**84. Lettre : Ce lundi 15 mars 1915**

Ma chère Babeth

Je reçois ta lettre datée d'Ajat qui me permet de constater que tu as fait une absence plus longue que je ne le pensais. Je pense qu'en revenant tu trouveras bien des choses à faire et bien des cartes de moi puisque je t'ai écrit presque tous les jours. Il me tarde de recevoir une autre longue lettre qui me donnera d'autres détails. Tu as donc pu toucher une partie de tes coupons. Avec le bordereau qu'on t'a donné, il est facile de voir quels sont ceux qui te reviennent et ceux de maman ou de Marthe. Quelle somme as-tu reçue des titres de la S.G., quel est le dividende qu'on t'a donné : je voudrais bien le savoir. Avec les 200 F envoyés, tu auras une bonne somme. Chaque fois que tu sors un titre quelconque des enveloppes où il est enfermé, il faut exactement le remettre dans la même enveloppe afin qu'il n'y ait pas de confusion. Combien donc as-tu de vaches nouvelles ? Deux ou trois ? Combien en tout ?

Quant à moi, je suis toujours à la même place que tu dois connaître par une lettre écrite à maman il y a déjà longtemps : l'a-t-elle reçue ? Je pense que je resterai encore longtemps ici jusqu'à ce qu'on fasse un bond en avant ce qui n'aura pas lieu encore. Ne t'inquiète pas sur mon sort, je suis relativement très bien. Nous avons eu beaucoup de neige, de froid, de pluie, etc. Aujourd'hui, c'est une véritable journée de printemps aussi le canon tonne-t-il dans toutes les directions.

Puisqu'on ne se sert plus des voitures, je pense que tu as dû les faire nettoyer, brosser et recouvrir de toiles ou vieilles couvertures de façon à empêcher que les coussins s'abîment : je t'avais dit aussi de faire graisser les harnais et recouvrir de vieilles toiles pour qu'ils se conservent. Avec Joseph tu t'entendras bien pour faire les semences de légumes nécessaires afin d'en avoir le plus possible. Que les métayères élèvent de la volaille si elles ne peuvent faire autre chose. Peux-tu vendre le lait comme avant et des légumes ? Je voudrais bien qu'on puisse vendre le mulet du Breuilh, il me semble que ce serait facile maintenant que tout le monde manque de chevaux ou de montures. À propos de cheval, il faudrait bien songer à s'en procurer un pour plus tard, vois cela avec ton père. Parmi les chevaux réformés, c'est bien difficile, car ceux qui le sont ne valent plus rien. Ne pourrait-on pas en avoir un jeune que l'on dresserait pour plus tard ? Ils vont être à un prix fou. Parles-en à ton père qui sait ce qu'il nous faut et qui pourrait le garder en attendant.

Je vais tâcher de t'expédier trois numéros du Pays de France que j'ai pu me procurer et que tu conserveras, car il y a des choses assez intéressantes que je relirai plus tard avec plaisir.

Joseph et Louise vont-ils revenir bientôt ? Et tes soldats ? Combien de temps vont-ils encore rester ? Je pense bien que tu n'en prendras plus dans la suite : dis-le bien à ceux qui te les envoient malgré tout, ce sont toujours des dépenses supplémentaires. Joseph m'avait écrit que Marcel Franc se faisait faire une opération aux yeux. A-t-il été blessé ou est-ce simplement quelque accident ? As-tu reçu toutes mes cartes ou lettres ?

Adieu, ma bien chère Babeth, je pense bien à toi, je t'embrasse mille fois de tout mon cœur. André  
Je t'envoie ces photos pour m'en débarrasser.

**85. Carte des armées : mercredi 17 mars 1915**

Je viens de recevoir, ma bien chère Babeth, ta lettre ainsi que la carte de Nénette dont tu la remercieras ainsi que cette bonne Meine qui la lui a fait écrire. Tu feras bien en effet de vendre la vache blanche et rouge, car elle est très vieille et tu manquerais peut-être de fourrage. Tant mieux que ton costume aille bien et que tu en sois satisfaite. Tu aurais pu peut-être ne pas le faire faire complètement noir. Pourvu qu'il aille bien, c'est l'important. Surprise donc l'augmentation à Julon, il a toujours été d'une exigence extraordinaire cet animal-là, il est très fort pour faire chanter les gens.

Tu as dû recevoir une longue lettre écrite hier et d'autres cartes. Dis-moi bien ce que tu as reçu. Je t'ai envoyé 3 numéros du pays de France. Hier, envoyé aussi 2 rucs du village. Ces vaches sont joliment chères. Enfin, pourvu qu'elles soient bonnes. Tous ces changements coûtent cher et t'empêchent de payer autre chose. Si tu pouvais vendre le mulet du Breuilh, je le voudrais bien.

J'ai écrit ce matin à Bertrand qui m'avait lui-même envoyé un mot. Tu m'écriras souvent et me donneras des nouvelles de maman. Donne de mes nouvelles à ton père de ma part, car je n'ai point le temps d'écrire à tout le monde. Adieu, ma chérie, je t'embrasse mille fois de toute mon âme. Embrasse bien maman et les petites pour moi. Amitiés à Meine et bonjour à sa mère. André

Louise et Joseph pensent-ils bientôt revenir ? Cette femme qui les a suivis est-elle bien et fera-t-elle ton affaire ?

#### 86. Carte des armées : 21 mars 1915

Je viens de recevoir ta lettre datée du 17, ma Babeth chérie, et je t'envoie ce mot pour te rassurer sur mon sort qui n'est pas en danger ici quoique me trouvant très près de l'ennemi, par conséquent tu n'as pas à te préoccuper à ce sujet. Hier j'ai envoyé une carte à maman pour lui rappeler de me faire faire trois caleçons de toile assez longs et amples pour remplacer les miens envoyés comme modèles, ces caleçons me feront besoin dans un mois, donc tu peux les faire faire par Meine à moins que tu préfères les faire venir tout fait en demandant la très grande taille : fais comme tu voudras. J'ai pu faire faire une culotte bleue à Nancy. J'ai tout ce qu'il me faut, en même temps que les caleçons tu me renverras plus tard 3 chemises en toile (celles de l'oncle Philippe) que je finirai d'user, il doit encore en rester d'assez bonnes. J'aime mieux user celles-là qui sont laides. Pour l'instant le linge d'hiver pourra encore servir quelque temps, car il gèle ferme la nuit.

Moi aussi je désire de toute mon âme te revoir ma bonne Babeth, mais les événements marchent lentement et il ne faut pas s'attendre à ce que la guerre finisse avant 4 ou 5 mois. Que veux-tu, il faut s'armer de courage et de patience ! Je vais écrire à ton père, mais en écrivant à toi ou à Marguerite, je pensais bien qu'il avait de mes nouvelles. Maintenant que tes achats de vaches sont terminés et que tu peux toucher quelques coupons, avec ce que tu recevras de moi, tu pourras, j'espère, payer quelques comptes en retard. Je ferai tout mon possible pour t'envoyer ce qui ne me sera pas indispensable.

Adieu, ma Babeth bien aimée, je t'embrasse mille fois bien tendrement ainsi que nos petites filles et maman. André – Ecris-moi souvent et ne t'inquiète pas.

#### 87. Carte des armées : dimanche 21 mars 1915

D'après mes réponses, ma bien chère Babeth, tu dois t'apercevoir que je reçois bien tes lettres puisque j'y réponds chaque fois. Je ne suis pas loin du village de Mamey, village qui, après avoir été occupé par les Boches est en ce moment entre nos mains, mais il est entièrement détruit et les habitants en sont évacués depuis longtemps ; je ne puis y aller. Je vais bientôt partir d'ici et aller probablement sur un coteau d'où l'on voit parfaitement ce dit village en ruines. De notre côté il y a assez de calme. Les avions ennemis passent plusieurs fois par jour sur nos têtes, les canons tirent dessus ce qui est fort amusant, mais je n'ai jamais eu la joie d'en voir dégringoler un. Le soir en faisant une ronde, je contemple le ciel admirable et je me dis parfois que peut-être nous contemplons la même étoile au même instant. Que cette étoile te porte une pensée et mon cœur pauvre Babeth chérie et Dieu veuille que nous puissions la regarder bientôt l'un à côté de l'autre !... J'ai reçu en même temps que ta carte aujourd'hui, une de Gaston fort aimable, elle vient de Bordeaux, mais ne me donne pas son adresse. Tant mieux que le Jardin soit joli et bien travaillé : ici les champs qui sont fertiles et bien travaillés d'ordinaire ne le sont guère à présent. Tu dois avoir reçu mes cartes où je te parlais de mes caleçons. Quand Joseph et Louise reviennent-ils ainsi que Marthe ? J'ai écrit à ton père hier. Dis bien des choses aux Parsal de ma part. Adieu, ma chérie, je t'embrasse bien tendrement comme je t'aime ainsi que maman. André

#### 88. Lettre : mercredi 24 mars 1915

Ma bien chère Babeth

Je viens de recevoir ta lettre datée du 21 et je m'empresse de t'écrire un mot avant le passage du vagemestre qui passe dans mon village d'abord, va porter les lettres dans un autre où je vais probablement aller lundi et repasse par celui que j'habite, ainsi il s'écoule une heure environ, ce qui me permet de répondre aussitôt. Dans quelques jours, je ne pourrais pas en faire autant. Si je pars d'ici, c'est pour aller à côté, mon service sera peut-être un peu plus pénible, car je quitterai ce presbytère où j'étais fort bien et il me faudra coucher deux jours sur quatre dans des casemates situées sur un coteau qui domine une grande étendue de terrain et d'où on peut apercevoir, paraît-il, par des temps très clairs la cathédrale de Metz. Mon adresse sera toujours la même jusqu'à nouvel ordre.

Oui, c'est long cette guerre et ce n'est pas encore fini ; nous apprenons aujourd'hui la capitulation de Pryemysl ce qui est une bonne chose. Nous avons perdu hélas le Bouvet dans les Dardanelles ainsi que presque l'équipage en entier. Il fallait bien s'y attendre, on ne peut faire d'omelettes sans casser des œufs. Ces mines nous auront fait bien du mal. Nous piétinons presque sur tout le front, je ne sais quand nous aurons le plaisir de refouler les Boches hors de chez nous. Toujours patience, et c'est bien malheureux que ce pauvre Marcel soit mort : tu diras à Aimée que je prends bien part à sa peine. Ils sont nombreux les braves gens qui auront payé de leur vie cette terrible guerre et ce n'est pas encore fini. Où trouver un métayer pour le remplacer et que va devenir Aimée ?

Je suis bien heureux ma chérie que tu te débrouilles bien dans tes affaires, que ton jardin soit bien tenu, etc. Je t'apprécie bien ma bonne Babeth et j'étais sûr d'avance que tu t'acquitterais parfaitement de tous tes devoirs.

J'ai tant de confiance en toi, mais que je voudrais te revoir, t'embrasser. Par moments, je suis empoigné par ce désir et celui aussi de voir cette petite Guiguite qui doit avoir bien changé, c'est cette plus petite, surtout, que je voudrais tant serrer dans mes bras et faire causer.

*[Guiguite a trois ans et demi. Son père l'adore et ne s'en cache pas, d'autant plus qu'elle a souvent un air triste, notamment sur les photos. Son destin sera tragique, elle mourra à trente ans à la suite d'un accident de bicyclette survenu pendant la guerre suivante, laissant un mari et deux garçons, mon frère, cinq ans et demi et moi, dix-huit mois. Je donne plus loin une lettre du 29 avril 1917, la seule que je possède, qu'il lui avait adressée.]*

Tu vois que ce n'est pas facile pour avoir les pois, pour les carottes il aurait fallu en semer une grande planche sur couche (avec fumier chaud dessous) et en surélevant la terre un peu au-dessus du sol et répandre des cendres d'acétylène. Quant aux vaches, tu pourrais vendre non seulement la vieille bretonne rouge et blanche, mais encore la pécharde. Vois cela avec ton père. Le mois prochain, je t'enverrai si possible un peu d'argent sur ma solde. Je t'envoie tout ce que je peux afin que ta vie soit la plus facile possible.

J'ai reçu une lettre de Marguerite me donnant de très bonnes nouvelles de Bertrand qui va revenir bientôt à Ajat : c'est bien heureux que cette opération se soit bien faite... As-tu reçu une lettre dans laquelle je te disais de faire nettoyer et couvrir les voitures qui ne servent pas ; je pense que tu l'as fait faire depuis longtemps. Je t'avais aussi envoyé dans une lettre des photos que je ne voulais point garder. Je voulais aussi t'expédier des pantalons rouges qui ne me servent plus, qui étaient usés ; je les ai donnés à des hommes. Les pins plantés au Breuilh un peu partout, même dans des endroits où tu n'as jamais été ont-ils poussé ? Je pense (? ? ?), là où il en manque le plus ; enfin, au début de l'hiver prochain, il sera facile d'en planter là où ça manque. Avec cette pénurie d'hommes, c'est la seule chose que nous puissions faire. Et les acacias ? J'espère que beaucoup de ces plants auront pris... Je suis content de les avoir faits malgré le ratage d'un grand nombre !

Tu me demandes souvent ce que je fais : je ne dois pas le dire, je devrais taire même l'endroit où je suis, que tu connais pourtant par une lettre envoyée à maman. Dans ce village mon service est en service de garde, de surveillance tout près de l'ennemi qui est invisible, les canons seuls parlent de temps en temps, les Boches sont moins prodigues d'obus qu'au début : il en est tombé ici plusieurs milliers. Va-t-on dans quelques jours nous jeter dans la fournaise, je ne sais. À la grâce de Dieu : mais surtout ne te tourmente pas, sois calme, tranquille, gaie ma Babeth bien aimée... Adieu chérie, je t'embrasse mille fois comme je t'aime de toute mon âme : que Dieu te bénisse et protège nos petites filles. Embrasse bien maman pour moi ainsi que tous. André.

Écris-moi souvent, donne-moi de longs détails sur tout et tous. Quand tu es trop occupée, charge maman de m'écrire, ses lettres m'intéressent beaucoup. As-tu reçu 3 numéros du pays de France envoyés ?

### **89. Carte des armées : vendredi 26 mars 1915**

Je n'ai pas reçu de lettre de toi ma bien chère Babeth depuis deux jours : j'espérais en avoir une aujourd'hui. Lundi je changerai de place et t'écirai dès que j'aurai pris possession de ma nouvelle position. Je vais toujours très bien et pense qu'il en est de même pour toi et pour tous. J'espère qu'avec ce beau temps, tu peux arranger le jardin. As-tu des plants de choux bons à repiquer ? Il faudrait en faire un carreau le plus tôt possible. As-tu fait semer des tomates en châssis ? Dans une dizaine de jours tu pourras faire semer des melons comme je l'avais fait l'année dernière (trous sur couches ?), surélevés et couverts ensuite par des cloches. Ont-ils réussi ceux de l'été dernier ? Tu ne me l'as jamais dit. Pour les choux, il faut toujours en avoir de bons à planter. Tâche d'avoir beaucoup de légumes. Pour les pois, les oiseaux les mangent toujours, il faudrait y faire la chasse : ce n'est pas bien facile.

Quand Joseph, Louise et Marthe rentrent-ils de la Grande Borie ? Écris-moi souvent et donne-moi de longs détails, tes lettres me font tant de plaisir et sont ma seule distraction avec la lecture des journaux. Adieu, ma chérie, je t'embrasse mille fois comme je t'aime, de toute mon âme. Embrasse bien tout le monde, grands et petits, pour moi. André

### **90. Carte des armées : samedi 27 mars 1915**

Je reçois en même temps ma Babeth chérie ta carte du 24 et ta lettre du 22, aussitôt je t'envoie ce mot. Ta lettre a l'air triste, un peu découragée ; tu as l'air de regretter que je ne sois pas suffisamment dans la fournaise, c'est drôle. J'accomplis mon devoir où le destin m'a placé, comme Pierre, il est sans gloire, mais que veux-tu que je fasse de plus. J'attends patiemment les événements qui seront en notre faveur et je ferai mon devoir jusqu'au bout, bravement, et le plus généreusement possible : c'est ce que doit faire tout bon soldat. Je comprends que tu sois ennuyée souvent par ces questions de domestiques. Ce Julon est toujours comme il a toujours été, un maître

chanteur, aimant à peiner le moins possible, à être bien payé, d'autant plus payé qu'il travaille moins : c'est une rosse bien redoutable. Il y a longtemps que je le connais. Montre-lui les dents et ne te gêne pas pour lui faire des observations méritées. Quant aux ressources, tu en as autant et plus que lorsque je suis avec toi puisque tu touches de moi environ 300 F par mois que tu n'aurais pas. Pour plus tard, tout s'arrangera j'espère, ne te désole pas outre mesure et que cette pauvre maman ne s'inquiète pas trop. Il faut que chacun sache faire les sacrifices nécessaires. Nous en faisons bien nous qui sommes éloignés de tous ceux que nous aimons et séparés de notre « chez-soi », loin de toute espèce de bien-être... Nous ne sommes pas tristes cependant nous servons notre patrie aussi bien que possible et que Dieu fasse le reste, nous protège et nous bénisse. Qu'il te bénisse à toi ma chérie, nos petites mamans et tous : un jour viendra bien peut-être où nous nous réunirons. Adieu, mille tendresses. André

Je vais changer de place lundi matin à 4 heures. Je vais monter sur une montagne d'où la vue s'étend au loin vers Nomeny, Metz, etc. Je t'écrirai longuement dans ma casemate. Je coucherai sur la paille deux jours sur quatre, mais qu'importe. Je me porte à merveille, je suis d'une vigueur extraordinaire, je n'ai pas eu un rhume depuis le début. Ne t'inquiète pas de moi. Vive la France.

### 91. Carte des armées : lundi 29 mars 1915

Reçu ta carte du 25, ma bien chère Babeth, j'en ai envoyé une hier à maman, répondant à sa lettre. Je t'envoie deux numéros du petit journal illustré avant mon départ d'ici : je ne sais pas s'il me sera possible de m'en procurer d'autres une fois parti ; je t'envoierai tous ceux que je pourrai, tu me les conserveras. Peut-être que dorénavant je ne pourrai pas t'envoyer des cartes aussi fréquentes, ne t'en étonne pas et ne t'en préoccupe pas : je t'écrirai aussi souvent que possible, je pars demain matin à 4 heures pour mon nouveau service tout près d'ici ; mon adresse est toujours la même. Écris-moi toujours aussi souvent. Avant-hier il a neigé ici et il fait très froid, mais un temps sec avec vent très froid aussi, mais très sain. Demain si possible, je t'écrirai plus longuement. Tu pourras m'envoyer par la poste mon caleçon une fois fait, cela ne presse pas encore, mais comme tu le dis, je l'essayerai et je te dirai s'il va bien. Les affaires d'hiver ne peuvent se quitter encore de quelque temps ici, surtout si je suis obligé de passer quelques nuits dehors. Je n'ai pas fait encore mes Pâques [Pâques est dans six jours], mais je les ferai à l'endroit où je vais après mon service de tranchée. Tu n'as pas encore à te préoccuper à ce sujet. Joseph, Louise et Marthe sont-ils rentrés, dis-leur de m'écrire quand tu n'auras pas le temps de le faire. Adieu ma chérie, je t'embrasse mille fois, comme je t'aime de toute mon âme ainsi que tous. André.

### 92. Carte des armées : jeudi 1<sup>er</sup> avril 1915

Je voulais t'écrire hier une longue lettre ma chère Babeth, mais le temps m'a manqué et comme il y a deux jours que je n'ai pu te donner de mes nouvelles, je le fais aujourd'hui. Je suis descendu de ma montagne ce matin. Hier, tout était couvert de neige, il faisait très froid, dans une casemate mon ordonnance me faisait la cuisine. Après la guerre, il serait peut-être possible de l'avoir comme domestique avec sa femme. C'est un garçon précieux, sachant admirablement soigner les animaux, traire les vaches, travailler la terre, voire même faire la cuisine et sa femme est très bonne cuisinière et cantinière. Il n'a pas d'enfant, quoique marié depuis 13 ans. Il a acheté une petite propriété sur ses économies et doit s'y retirer plus tard, mais avant, il se replacera et je pense à lui pour nous. Enfin, nous n'en sommes pas là.

Vous devez être tous réunis à présent pour Pâques, Marthe, Joseph et Louise ont dû rentrer de la Grande Borie. J'ai fait mes Pâques ce matin. Je tâcherai de t'écrire ce soir ou demain ainsi qu'à Marguerite. Reçu une très aimable lettre de Mme de Beaucé. Je vais bien. Adieu chère Babeth, je t'embrasse mille fois comme je t'aime ainsi que tous. André

J'écrirai à Louise le plus tôt possible.

### 93. Carte des armées : jeudi 1<sup>er</sup> avril 1915

Je reçois ta lettre à l'instant ma bien chère Babeth et je suis étonné et ennuyé que Louise soit atteinte de la rougeole à la Grande Borie ; c'est bien ennuyeux. Marthe ne pourra pas rentrer et il faut faire bien attention à cause des petites qui pourraient attraper cette maladie. Je vais écrire ce soir à Joseph pour qu'il me donne des nouvelles de sa femme. Ne te préoccupe plus à mon sujet, je ne suis pas en danger ici, que maman ne s'inquiète pas non plus. Mille tendresses. Écris-moi souvent. André

**94. Mandat-lettre : vendredi 2 avril 1915**

Ma bien chère Babeth

La dernière fois on n'avait pas voulu m'accepter à la poste ce genre de mandat bien commode, j'essaye de nouveau aujourd'hui pour t'envoyer 200 F dont tu m'accuseras réception dès le reçu. Tu dois toucher chez le percepteur exactement 137,25 F. Ces deux sommes réunies t'aideront bien dans tes dépenses. Je t'envoie presque toute ma solde, ce que je garde me suffit. J'ai écrit hier soir à Marguerite qui m'avait envoyé de ta part des bouchées au chocolat comme à un gosse. Merci pour vous deux. J'ai fait mes Pâques hier, Jeudi saint. Je vais revenir sur ma montagne demain matin. Je t'ai griffonné deux cartes hier. C'est bien embêtant cette maladie de Louise. Marthe ne pourra pas revenir aussitôt. Est-ce bien la rougeole ? Dis à cette pauvre maman de ne pas tant se préoccuper, cela ne sert de rien. Il faut que tous nous ayons le courage et la patience d'aller jusqu'au bout. J'espère que nos gouvernants ne traiteront pas avant d'avoir chassé l'ennemi de chez nous et avant de l'avoir éreinté. Ce serait une grosse faute. Que tu es comique avec tes Lacombe ! Jamais je ne me serais figuré que tu sois aussi persévérante dans ta folle jalousie : tu m'amuses. Si j'avais été là, tu aurais été bien furieuse qu'on vienne passer la soirée : tu aurais dit que c'était moi qui en étais la cause. Pauvre Babeth ! Je t'aime de toute mon âme, je pense bien à toi et t'embrasse bien tendrement. André. Je ne sais pas ce que c'est que ce caoutchouc de Valmy, ne paye rien !

**95. Lettre : samedi 3 avril 1915**

Je t'avais envoyé hier, ma bien chère Babeth, un mandat-lettre de 200 F et mon vaguemestre me l'a rapporté en le remplaçant pas un mandat ordinaire que je t'envoie. Tu déchireras le pointillé pour lire ce que je t'écrivais. Je suis très heureux de t'envoyer cet argent qui t'aidera dans tes dépenses, avec les 137,25 F que te donnera le percepteur. J'en suis heureux parce que je sais que cela te fera plaisir et que ce n'est pas sans besoin : tu m'en accuseras réception aussitôt en me disant si tu touches bien la somme indiquée chez le percepteur.

Je suis de nouveau remonté sur ma montagne pour six jours. Je voudrais bien que tu voies mon gourbi : une baraque en planche sur le versant d'un grand coteau avec un bois de sapins derrière, recouvert de tuiles et de terre, le vent qui souffle avec rage passe bien entre les fissures, mais je suis fort bien quoique non entouré du confortable moderne. Il y a des quantités de souris qui se baladent sur la toiture et dans la paille pour venir chercher des débris de pain, etc. Je pense bien à toi et si tu voyais l'installation, tu serais bien intéressée et bien amusée, mais les femmes sont rayées de notre vie. Je pourrais te dire bien des choses intéressantes et te faire des descriptions de ce qui m'entoure, mais cela m'est défendu. Qu'il te suffise de savoir que je vais bien, que je me trouve relativement fort bien aussi et que ma pensée va continuellement vers toi, vers mes petites filles, vers tous ceux que j'aime. Demain, c'est le jour de Pâques, je le passerai loin de toute distraction, mais qu'importe puisque c'est le devoir, mes Pâques sont faites comme je te l'ai dit depuis jeudi.

J'ai reçu une lettre de Joseph me disant que le docteur Franc était venu voir Louise à la Grande Borie et qu'il avait dit que c'était de l'urticaire, ce qui n'est pas bien grave. Il pense pouvoir venir bientôt à Montignac. À propos de Franc, son fils Marcel est menacé de devenir aveugle, c'est bien malheureux.

Je me dépêche de t'envoyer ce mot afin de le faire porter au vaguemestre par la corvée qui vient ravitailler mon détachement. Tu m'écriras longuement en me donnant toujours des détails sur tout et sur tous. Je t'ai griffonné 2 cartes au crayon dernièrement, les as-tu reçues ? Si tu voyais de la façon dont je suis installé pour t'écrire, tu rirais bien. Je pense que tu vas recevoir la visite de Marguerite, de ton père et Bertrand à Pâques ou dans le courant de la semaine. Marguerite voulait que tu lui donnes Nénette pendant quelques jours à Ajat, je pense que ce sera très possible. Bertrand fera bien de prendre des précautions afin de ne pas faire rouvrir sa blessure qui ne doit pas être bien cicatrisée.

Joseph m'a dit qu'il m'avait fait expédier quelques boîtes de conserve de thon, sardines, etc. Il est bien aimable et tu le remercieras bien pour moi. J'espère que l'indisposition de Louise passera vite : elle devrait prendre des tisanes rafraîchissantes et des dépuratifs (houblon, (?), (?), etc.). Joseph me dit que ces pauvres de Latour sont bien malheureux de la perte de leur fils. Je le comprends bien. Tu dois bien te renseigner sur ton catalogue de Vilmorin, sur ton petit livre de jardinage, pour tes semis, plantations, etc. Tu me le montrais avec tant de fierté ce petit livre en me disant toujours : tu ne fais pas ceci, tu ne sèmes pas cela, tu n'y entends rien, etc. Maintenant, tu peux diriger tout à ta façon n'est-ce pas ? Pauvre Babeth ! Tu dois être bien malheureuse de ne pouvoir te fâcher après moi... et Yvonne, elle te trouble toujours ? Tu dois être bien satisfaite de ne pas me voir lui parler. Pauvre chère Babeth, je te taquine, mais je t'aime bien. Allons adieu ma chérie, je t'embrasse de toute mon âme ainsi que tous. André

[Ajout]

Dans quelque temps, j'ai l'intention, si possible, de te renvoyer un ballot d'affaires : mon manteau, des gilets de laine, etc. un tas de frusques d'hiver qui, j'espère, ne me serviront plus, mais, pour l'instant, il fait un froid de chien et je ne veux pas me découvrir. À la fin du mois, je te renverrai tout cela. Et toi, de ton côté, tu m'enverras un caleçon de toile et 2 chemises de l'oncle Philippe, mais plus tard. Si tu veux, envoie-moi un caleçon pour l'essayer, toujours pas la poste, cela arrivera plus vite avec la même adresse secteur postal 94. Je ne me souviens pas de ce que c'est que ce caoutchouc de Valmy.

**96. Carte des armées : dimanche 4 avril 1915**

Hier ma bien chère Babeth je t'ai envoyé une longue lettre que tu recevras peut-être après cette carte. Malgré cela je veux te dire aujourd'hui que je pense bien à toi, à vous tous... c'est le jour de Pâques. Je suis loin de toute cérémonie, de toute fête, mais peu importe, c'est le devoir qui me place dans ce gourbi et je le remplis avec joie, je vais parfaitement. Hier au soir à 11 heures, je voyais dans la nuit noire les lumières, les projecteurs de la ville de Metz bien distinctement, ils savent bien ces bandits que nous ne sommes pas assez sauvages pour aller lancer des bombes sur leurs femmes et leurs enfants endormis. On entendait les canons, on voyait des lueurs de fusées, etc. Quel spectacle magnifique ! Aujourd'hui, un vent glacé souffle avec la pluie : quel bon air on respire ici : cela vaut une saison au Mont-Dore ! Il y a des quantités de souris dans ma casemate, elles viennent chercher à boulotter mon pain et se baladent continuellement. Joseph, Louise et Marthe, quand rentrent-ils ? Comment va Louise ? Tu me diras si tu as reçu ma lettre avec le mandat.

Je ne cesse de vous recommander de m'écrire, cela me fait tant de plaisir de recevoir des lettres de vous. Adieu, ma chérie, je t'embrasse mille fois comme je t'aime de toute mon âme. André

**97. Carte des armées : mercredi 7 avril 1915**

J'ai reçu ta lettre hier ma chère Babeth, lettre datée du 1<sup>er</sup> avril. Tu me reproches de ne pas t'avoir écrit depuis 5 jours, cependant je t'ai envoyé plusieurs lettres ou cartes, soit à maman, soit à toi et je n'ai passé que 2 jours sans t'écrire. J'espère qu'en ce moment tu as reçu tout ce que je t'ai envoyé. Oui le Jeudi saint l'année dernière je revenais de la Courtine [*Camp d'entraînement de l'armée dans la Creuse*] et je me souviens d'une belle conférence faite par un général dont je me suis souvent rappelé depuis, conférence dans laquelle il nous disait de nous préparer, de mettre nos affaires en ordre, car au 1<sup>er</sup> instant nous pouvions être rappelés pour partir, la guerre étant inévitable et l'Allemagne prête à nous tomber dessus au moment où nous y penserions le moins. Il avait bien raison ! Depuis quelques jours, dans notre région, il y a une canonnade ininterrompue de nuit et de jour depuis le Bois le Prêtre jusqu'à Saint-Mihiel. J'espère qu'on va déloger ces bandits de cette pointe très prononcée qu'ils font de ce côté. Ce sera dur parce que ce sont des pays impossibles : bois inextricables, marais, hauteurs, etc., mais, si on y arrive comme je le suppose, ce sera très avantageux pour nous. Ne t'inquiète pas à mon sujet, je suis en sécurité sur ma montagne, mais le vent y souffle d'une façon extraordinaire, on pourrait y installer un sanatorium pour tuberculeux...

En effet, tu dois avoir un joli cochon à tuer au Breuilh. Cette moitié te suffira-t-elle, ou bien Marceline étant toute seule te cèdera-t-elle sa part ? Puisqu'elle te doit, ce serait un moyen pour rentrer dans tes fonds. Enfin, je suis sûr que tu feras pour le mieux, j'ai une entière confiance en toi, ma bonne Babeth chérie, je t'embrasse mille fois comme je t'aime de toute mon âme et te charge d'embrasser pour moi toute la famille réunie, je pense. André

**98. Carte des armées : dimanche 11 avril 1915**

Tu te plains, ma bien chère Babeth, de ne pas avoir reçu de nouvelles de moi depuis plusieurs jours, je t'ai souvent écrit cependant, mais, en ce moment, les correspondances ont beaucoup de retard et cela pour plusieurs raisons : d'abord à cause des mouvements de troupes qui se font de tous côtés, les trains étant réservés pour elles et ensuite afin d'éviter les indiscretions commises souvent dans les lettres qui peuvent s'égarer. Ne t'étonne donc pas si les miennes ne sont pas arrivées comme elles devaient le faire. Tu dois les avoir reçues à cet instant, ou tu les recevras sans tarder, je le souhaite d'autant plus que dans l'une d'elles se trouvait un mandat de 200 F pour toi que je voudrais bien ne pas savoir perdu. Quoi qu'il en soit, soit bien assurée, ma chérie, que je ne t'oublie point, au contraire, que je pense à toi et à toute la famille continuellement. Je vais toujours fort bien. Dans ta carte d'hier, tu ne me parles pas de Guiguite, cela veut dire qu'elle est guérie ou à peu près. Et Louise, comment va-t-elle ? Je pense qu'elle a pu se reposer depuis son retour et qu'elle est retapée. Je ne sais pas le temps que vous avez, ici, un temps de chien : hier, il a neigé abondamment pendant 2 heures, les routes, les champs sont de véritables

cloaques ce qui rend les opérations militaires difficiles. Cependant, dans la région qui nous touche depuis le Bois le Prêtre jusqu'à Saint-Mihiel, les nouvelles sont très bonnes et nous avons obtenu de brillants succès. Dieu veuille que cela continue ainsi.

Je t'enverrai dans 2 jours 2 numéros du Pays de France que tu me garderas. Nénette est partie en vacances à Ajat, elle devait être bien contente, Bertrand aussi qui, d'après ce que tu dis, va très bien.

Adieu ma chérie, je t'aime de toute mon âme, je pense bien à toi et je t'embrasse mille fois bien tendrement ainsi que tous. André

### **99. Lettre : mercredi 14 avril 1915**

Ma bien chère Babeth,

Je reçois ta carte datée du 9 d'après laquelle je constate que tu n'as pas encore reçu des cartes, des lettres écrites depuis que je suis ici. Je ne comprends rien à ce long retard. J'ai écrit cependant à maman, à Louise, plusieurs fois à toi-même et dans une de mes lettres j'avais mis un mandat de 200 F dont tu ne m'accuses pas réception, j'ai tout lieu de croire que ma lettre n'est pas arrivée et que ledit mandat est perdu. Enfin, j'attends une lettre de toi avec impatience pour le savoir. Lorsque tu recevras cette lettre, tu seras de retour d'Ajat, tu me donneras des détails sur ton voyage, sur tes parents, etc. Bertrand a-t-il continué les réparations commencées avant la mobilisation et sont-elles terminées ?

Jeantonnet avait en effet deux cochons nés à la métairie qu'il avait gardés. Cela te fera des provisions, tu pouvais te dispenser de m'envoyer des gratons, enfin, s'ils arrivent, je les mangerai. Je n'ai pas encore reçu le paquet que Joseph a eu l'amabilité de m'envoyer. Comme je te le disais dans une de mes cartes, les correspondances, paquets, etc. ont en ce moment beaucoup de retard, probablement à cause des transports de troupes dans différentes directions. Par la lettre de Louise reçue hier, j'ai vu qu'elle était rétablie de son indisposition, tant mieux. Elle ne me parle pas du rhume de Joseph, j'en conclus également qu'il est passé. Comment va Albert qui était souffrant ? Et Paule ?

Tu me demandes dans ta carte où je suis ? Toujours au même endroit depuis le 29 mars avec interruption de 8 jours passés sur la montagne dont je t'ai parlé. C'est assez calme de notre côté où il n'y a que des duels d'artillerie de temps en temps. À notre gauche, tu le sais, de gros engagements ont eu lieu avec de grands succès pour nous. Je souhaite qu'ils continuent. J'espère qu'une fois le beau temps revenu, les terrains un peu plus secs, nous entrerons dans la période intéressante. Après-demain, je t'enverrai 2 numéros du petit journal que j'achète et que tu garderas précieusement. Ne te décourage pas et continue à attendre avec patience le dénouement du drame qui ne peut être qu'en notre faveur. Mais il faut bien se dire qu'une guerre pareille ne peut être terminée si vite. Quand on connaîtra plus tard tous les faits et détails de ces multiples engagements, on sera étonné, car il faut être plus ou moins dans la mêlée pour savoir les difficultés de cette campagne gigantesque faite en partie sous terre ! Que Dieu nous protège jusqu'à la fin et qu'Il entretienne le courage de tous !

J'ai reçu le paquet d'Y. de Beaucé renfermant beaucoup de choses et de friandises. C'était bien inutile, mais c'est vraiment aimable de sa part. Je lui enverrai un mot dans quelques jours. Elle est véritablement charmante cette femme. Du reste, elle m'a toujours plu beaucoup, peut-être parce que je lui trouvais avec toi bien des points de ressemblance !

Maintenant que tu as payé Peyrou, il faut songer à rembourser H. de Montardy de ce qu'il m'a avancé lors de mon départ. Tu tâcheras de mettre cette somme de côté petit à petit avec l'argent que je tâcherai de t'envoyer chaque mois. Je ferai tout mon possible pour t'envoyer la plus grande partie de ma solde comme je me suis efforcé de le faire depuis le commencement.

Il est onze heures du soir et je vais me coucher ayant envie de dormir et devant me lever demain matin de très bonne heure. Adieu, ma chérie, je t'embrasse mille et mille fois comme je t'aime de toute mon âme. Embrasse bien pour moi toute la famille. André

As-tu vu dans les journaux l'affaire de ce pauvre capitaine Héreil qui, grâce au fol entêtement de sa femme, a été entraîné au crime ?

### **100. Lettre : vendredi 16 avril 1915**

D'après ta dernière lettre, ma bien chère Babeth, je vois que tu n'avais pas encore reçu celles écrites par moi depuis quinze jours. J'en suis préoccupé parce que dans l'une d'elles, j'avais mis, je te l'ai dit plusieurs fois, un mandat de 200 F que je voudrais bien ne pas savoir perdu. J'attends avec impatience une lettre de toi, ou carte,

m'annonçant que tu as reçu tout ce que je t'ai envoyé. J'ai aussi expédié à ton adresse, 2 petits journaux que je prends et que tu me conserveras : sont-ils arrivés ? J'ai reçu d'ajat une lettre de Marguerite avec une autre de Nénette qui m'a fait bien plaisir. Elle me dit : « Ma dent est tombée l'autre jour à Montignac ». Qu'est-ce que cela veut dire : est-ce Madeleine qu'elle veut nommer et cette pauvre fille s'est-elle fait mal ? Tu me le diras. Marguerite me parle du caractère de Bertrand qui ne s'est pas amélioré depuis sa guérison. Je crois que vous ferez bien de vous occuper à le faire marier : les jeunes filles sont nombreuses et les jeunes gens rares par suite de la guerre. Ce serait peut-être la meilleure solution pour corriger sa mauvaise humeur persistante. Tu me dis que Joseph va probablement être mobilisé. Où diable peut-on l'envoyer ? On ne peut l'employer que pour garder les voies de chemin de fer ou, autrement dit, dans les G.V.C. Il me dira bien où on l'enverra. Tant mieux qu'il se régale de cochonnaille, je n'en suis pas jaloux et je te recommande encore une fois de ne rien m'envoyer en fait de provisions : je n'ai besoin de rien et tout ce qu'on m'envoie risque de se perdre. Je n'ai encore point reçu le paquet de Joseph renfermant des conserves ni le tien m'envoyant des caleçons. Je t'écrirai dès réception.

Je pense que maintenant tu ne recevras plus de soldats convalescents, c'est assez ainsi. Dis-le à celui ou ceux qui avaient pris l'habitude de t'en envoyer.

Il y a ici des quantités de lièvres et de gros. Mes hommes ont toujours en eux l'instinct de braconnier et en prennent quelques-uns. Ce matin, j'en ai attrapé un petit de 4 livres qui est venu se fourrer dans le réseau de fil de fer que nous construisons. Il y a aussi des quantités de pissenlits excellents et tendres dont je me régale. Tout cela se passe sous la barbe et sous le nez des Boches qui nous voient parfaitement et qui ne nous lancent pas de projectiles, c'est épatant. Il faut croire qu'ils n'ont plus beaucoup de munitions, car nous faisons comme s'ils n'existaient pas et, de leur côté, ils ne se montrent jamais, impossible d'en apercevoir un, c'est extraordinaire. Le temps est chaud depuis deux jours, mais il change souvent, aussi je ne me débarrasserai de mes affaires d'hiver que le mois prochain. J'aurai bien des choses à t'envoyer, mais mon manteau est si lourd que je ne sais pas comment je m'organiserai.

Les avions boches viennent constamment voltiger sur nous, mais les nôtres et nos canons leur font la chasse : c'est très amusant.

Je pense bien toujours à toi ma bonne Babeth et il me tarde bien de te revoir, mais quand ? Les journaux racontent tous les jours les détresses de l'Allemagne, mais tous ces bandits n'ont pas l'air de vouloir sortir de chez nous. Enfin, cela arrivera bien j'espère.

Adieu bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois comme je t'aime de toute mon âme en te chargeant d'embrasser pour moi toute la maisonnée. André

Marguerite m'a appris la mort de Mme H. Verliac. De quoi est-elle donc morte cette jeune femme ? Et Villepin ? Est-ce le résultat de ses blessures ?

#### **101. Carte des armées : samedi 17 avril 1915**

À peine avais-je expédié ma lettre hier, ma bien chère Babeth, que ton paquet renfermant mon caleçon est arrivé. Je l'ai essayé, il me va bien. Tu peux m'en faire faire deux autres sur la même mesure et me les envoyer par la poste lorsqu'ils seront terminés. La ceinture pourrait être simplement un peu plus haute, 3 cm de plus et ce sera très bien. Tu pourras ajouter aux caleçons deux chemises à pois de l'oncle Philippe que tu mettras dans un autre petit paquet si le tout ensemble doit trop peser. J'ai été surpris de ne pas recevoir aujourd'hui une lettre de toi, je suis ennuyé de voir que toutes celles que je t'ai écrites ne sont pas encore arrivées. Il y en a qui sont parties depuis 15 jours.

La petite boîte de gratons est aussi bien arrivée. Dans une de tes lettres envoie-moi la carte postale du Jardin s'il en existe encore, les deux différentes. Écrivez-moi souvent les uns ou les autres de façon à ce que je puisse avoir de vos nouvelles presque chaque jour. Je regrette que mes lettres mettent un si long temps... mon mandat m'inquiète. Adieu ma chérie, je t'aime de toute mon âme et t'embrasse mille fois bien tendrement ainsi que tous. André

#### **102. Carte des armées : samedi 17 avril 1915**

Je reçois ta lettre datée du 14 mars [avril] à l'instant et je suis heureux de savoir que mes lettres te sont enfin parvenues avec ce que je t'envoyais. Ne t'inquiète pas de moi, je vais très bien. J'ai reçu une longue lettre de tante Marie, fort aimable. Tu recevras en même temps des nouvelles de mon caleçon qui va bien sauf pour la ceinture à faire un peu plus haute. Adieu, mille tendresses et baisers de tous. André

### 103. Lettre : vendredi 23 avril 1915

Ma bien chère Babeth,

Je reçois ta lettre datée du 18 dans laquelle tu parais plus ennuyée que de coutume, ce qui me préoccupe parce que je voudrais toujours te savoir exempte de chagrins. Ne te désole pas, ma chérie, ces tristes temps auront bien une fin un jour, en attendant il faut s'armer, je te le dis souvent, de courage et de patience. Il nous en faut bien, à nous qui sommes loin de tout ce qui nous intéresse et de tout ce que nous aimons, et cependant nous devons accepter sans murmurer tout ce que le devoir nous oblige de faire. Tu es loin de tout danger, tu es bien entourée et tu dois t'occuper de tes affaires, les faire marcher le mieux possible jusqu'à ce que Dieu permette notre réunion.

Je pensais que tu aurais assez de fourrage pour tes vaches, c'est bien ennuyeux que tu sois obligée d'en acheter, d'autant plus que tu avais le cheval en moins. Les bottes qui ne doivent pas être mangées, garde-les intactes, en les faisant compter, à la prochaine récolte il faudra les déduire sur le bottelage à faire (il faut compter 54 quintaux pour la provision d'une année). Ne pourrais-tu pas trouver du fourrage vert à acheter, trèfle rouge ou sainfoin, ce qui ferait du bien aux vaches. Je pensais que tu aurais assez pour tes provisions, mais ne t'a-t-on pas réquisitionné du foin ? Il me semble que tu me l'avais dit. Si oui, combien te l'avait-on payé ?

Je pense que tu n'auras plus de soldat en convalescence à la maison ; ce sera un souci de moins pour toi ainsi qu'une dépense de moins, tu dois en avoir de suffisantes sans ajouter celle-là.

D'où vient que le commandant Parsal, qui avait annoncé son arrivée, n'ait pas encore paru ? Je pensais que tu me donnerais dans ta lettre bien des détails sur lui. Dis-lui bien des choses de ma part quand tu le verras et, s'il a le temps de m'écrire des choses intéressantes, qu'il le fasse cela me fera le plus grand plaisir. Cet (amiral ?) de Lépine a bien de la veine de pouvoir aller chez lui, je serais bien heureux d'avoir cette chance, ne fût-ce que 48 heures.

Ce matin, j'ai attrapé un beau lièvre qui, en passant sous les réseaux de fil de fer, s'est piqué le nez. J'ai réussi à le prendre en m'y couchant dessus, c'est le 3<sup>e</sup> que je prends depuis dix jours : il y en a ici des quantités et d'énormes. Je pense que le bruit du canon les dérange fort et on en fait lever souvent dans les champs... Mes hommes, qui sont tous braconniers, en prennent bien aussi en cachette, et dire que tout cela se passe à la barbe des Boches !

À propos de Boche, Joseph ne m'a jamais donné d'autre nouvelle de Gandois. N'a-t-il pas cherché à savoir dans quelle situation ce bonhomme se trouve au point de vue militaire, j'aurais été curieux de le savoir.

N'oublie pas mes caleçons de toile ; dès qu'ils seront terminés, envoie-les-moi par la poste. Tu vas recevoir deux ballots d'effets d'hiver et mon manteau, un colis de 3 kg et un autre de 5 kg, en gare de Montignac. Informe-toi pour les faire prendre dès l'arrivée.

Cette pauvre maison de Cublac doit être bien triste avec ces malades et ces mourants ! Je plains cette bonne Marguerite dans ce milieu : son rôle d'infirmière se continue donc partout.

D'où vient cette cuisinière, quel âge a-t-elle et espères-tu en faire quelque chose ? Écris-moi souvent. Moi aussi je n'avais pas reçu de lettre de toi depuis 4 ou 5 jours, aussi ai-je été content de recevoir la tienne aujourd'hui.

Je pense que Marguerite doit rester à Cublac quelques jours pour aider à soigner sa tante. Je tâcherai de lui écrire un de ces jours. Adieu, ma Babeth chérie, je t'embrasse mille fois comme je t'aime de toute mon âme. Embrasse bien pour moi toute la maisonnée. André

Si j'étais avec toi, tu n'aurais jamais voulu aller passer une soirée chez les Lacombe, et si nous y avions été ensemble, tu n'aurais pas ri : pauvre Babeth ! À propos, que devient Louis, dans quel régiment est-il incorporé et où se trouve-t-il ? Tu ne me le dis pas. J'ai écrit à maman et une carte à Louise ces jours-ci.

### 104. Carte des armées : Ce dimanche [25] avril 1915

J'ai reçu hier ta lettre ma bien chère Babeth, m'annonçant la mort de Mme Puybarer. J'ai écrit un mot à Marguerite en lui disant mon souvenir et mes amitiés pour ma tante et Mimie. Il est moins triste de voir disparaître une personne âgée qui a fait sa vie que de voir mourir des milliers de pauvres gens, en pleine vigueur et jeunesse. Je plains beaucoup Marguerite toujours dévouée dans son rôle d'infirmière. Je pense qu'elle trouvera un instant pour m'écrire. N'oublie pas de réclamer à la gare deux ballots envoyés et de m'expédier dès qu'ils seront prêts mes caleçons de toile que je ne tarderai pas à mettre. Je t'envoie par le même courrier, deux numéros du pays de France. Écris-moi souvent en me donnant force détails sur tout et tous. Adieu ma chérie, je t'embrasse bien tendrement ainsi que tous, grands et petits. André

### 105. Lettre du mardi 27 avril 1915

Bien chère Babeth,

J'ai reçu hier une longue lettre de toi datée du 23 avril et j'y réponds aujourd'hui très vite avant de regagner mon champ d'occupation. Je vais changer samedi, mais toujours dans le même secteur. Tu me dis que Frédou, fils de Julon, a été blessé et que nous faisons croire aux soldats que nous irons à Metz. Pas du tout, nous ne savons pas où nous irons, quelle est notre destinée, mais, quant à moi, je ne suis pas bien loin de Metz puisqu'il n'y a que 27 km qui nous en séparent. Nous ne savons rien des événements : nous vivons au jour le jour sans trop nous torturer l'esprit. Voici le printemps qui arrive, il fait chaud ici surtout pendant la journée aussi ce matin me suis-je débarrassé de toutes mes affaires d'hiver ; lorsque Madeleine aura terminé mes caleçons de toile, tu feras bien de me les expédier, j'ai mis le premier ce matin.

Louise me disait dans sa dernière lettre qu'une vache avait de grandes difficultés pour faire son veau, n'as-tu pas eu d'ennuis à son sujet ? Cette question de domestiques est bien ennuyeuse, nous nous en préoccupons souvent et, après la guerre, ce sera encore un sujet d'ennuis. Il est certain que cela devient très cher et qu'ils sont heureux ceux qui peuvent s'en passer. D'un autre côté, avec un jardinier dans les conditions que tu indiques, on n'est plus chez soi. Enfin, pour l'instant, il ne faut point trop te tourmenter de cette question : je ferai tous mes efforts pour t'envoyer, comme par le passé, la plus grande partie de ma solde, ce qui t'aidera beaucoup dans tes multiples dépenses. Il est certain qu'avec les domestiques à payer, les impôts, assurances et dépenses de la maison, on arrive à un chiffre considérable, je dirai même effrayant. Examine tes affaires, il me semble que tu devrais avoir à toucher des coupons si toutefois on peut les payer.

J'ai maintenant l'explication de la phrase de Nénette qui me disait que ma dent était tombée. Je n'y comprenais rien. Il me tarde bien de les voir ces chères petites, surtout Guiguitte qui ne parlait pas et qui doit être très drôle à présent. Mais quand ce retour arrivera-t-il ? Bien des événements auront lieu d'ici là et quand on réfléchit bien des perspectives peuvent s'offrir à notre esprit. Enfin, notre destinée est écrite à l'avance et il n'y a rien à faire pour la changer. Il y a par moments quelques accalmies sur tout le front et pourtant, à certaines heures, on ne se croirait pas en guerre, mais quelques minutes plus tard on se retrouve dans la réalité en entendant le sifflement des obus. On se demande quelquefois si cette vie aura une fin. Il y aura à un moment donné des événements quelconques qui viendront marquer le dernier acte de ce grand drame. Attendons tous cet instant avec confiance ! Les Allemands sont infestés de toutes sortes de maladies, de vermines, poux, etc. On fait prendre un tas de précautions d'hygiène, de propreté, etc. pour éviter la contamination de ces brutes, je crois que le moyen le plus simple et le plus radical c'est de faire le moins de prisonniers possible et de les exterminer quand l'occasion s'y présente. Notre état sanitaire est chez nous excellent et il est important de le conserver, aussi nous surveillons beaucoup nos hommes afin que tous les principes d'hygiène soient observés.

[« Notre état sanitaire est chez nous excellent » : tout est relatif, les normes s'adaptent aux circonstances...  
Quant à exterminer les potentiels prisonniers... ??]

J'ai reçu hier une longue lettre d'Y. de B. que je t'envoie pour la garder ne conservant rien de mon côté : elle est charmante cette femme.

Adieu, ma bonne Babeth bien aimée, je t'embrasse mille fois de toute mon âme comme je t'aime et te charge d'embrasser pour moi toute la famille. André

Mes deux paquets envoyés en gare de Montignac sont-ils arrivés à bon port, ainsi que deux petits journaux ? Embrasse bien les petites pour leur papa et fais mes amitiés à cette bonne Meine.

### 27 avril – 2

Je joins un mot à ma lettre pour toi. Tu me dis qu'on ne peut se marier en temps de guerre : pourquoi pas ? Il y a des hommes qui se marient sur le front, par procuration. Pourquoi ne veux-tu pas que ceux qui sont chez eux ne puissent le faire, au contraire ! Je te dis cela à propos de Bertrand. Il serait bon de le faire marier, la femme exerçant sur l'homme une très heureuse influence en lui chassant ses idées noires et en égayant sa vie. Tu me parles de la petite de La Tour. Il me semble que comme famille c'est parfait, mais que, comme fortune, ce n'est pas très remarquable. Il me semble aussi que cette jeune fille n'est pas très bien au point de vue physique. Je ne la connais pas, mais c'est une impression.

[Bertrand est le jeune frère de ma grand-mère, réformé pour raisons de santé. Il aura 27 ans le 30 juillet 1915. Son mariage va être la grande préoccupation de ses deux sœurs qui, ne supportant plus son caractère, comptaient sur une "heureuse élue" pour "prendre leur relève" ! Après avoir écumé sans succès les "beaux partis" de la région, les Landes, qui étaient à l'époque une région riche en jeunes filles à marier bien pourvues,

*permirent de trouver l'âme sœur et 'l'affaire' fut conclue le 29 août 1916 au château de Saint-Martin (Saint-Justin, Landes) avec Mlle Paule Guilhemsans ! On verra que ma grand-mère était une marieuse dans l'âme.]*

Il est difficile de trouver tout réuni : qualités physiques, qualité du cœur et de l'esprit et fortune. Il s'agirait, autant que faire se pourra, de trouver le tout. Il ne faut pas oublier que Bertrand aurait besoin d'argent, lui encore plus qu'un autre. Il aurait besoin aussi d'une femme intelligente, douce, mais ferme, très pratique, très calme qui prendrait sur lui de l'ascendant et qui le mènerait par le bout du nez sans qu'il s'en doute. Pour trouver tout cela, c'est fort difficile, mais il faut s'en préoccuper et chercher. Éliane me paraissait remplir ces conditions, mais, d'après ce que tu dis, ce n'est pas facile. Enfin, informe-toi et cherche après avoir vu avec Bertrand quels sont ses goûts. Il me semble que ce n'est pas impossible à trouver, surtout aujourd'hui où les jeunes gens qui restent auront un grand choix.

Que Marthe ne critique pas tant les domestiques, il faut savoir les commander avec tact par les temps que nous vivons, de même que nous devons commander nos soldats avec fermeté, mais aussi beaucoup de douceur et de bienveillance. C'est un tour de main à prendre qui vous rend de grands services. J'obtiens la plus grande obéissance de mes hommes tout en ayant l'air très sévère. Il ne faut jamais les asticoter.

Adieu encore, ma chérie, je t'aime de toute mon âme et pense bien à toi. André

### **106. Lettre du mercredi 28 avril 1915**

Ma bien chère Babeth,

Je t'envoie un mot aujourd'hui puisque je dispose de quelques instants. Hier je t'ai écrit longuement et t'ai envoyé deux lettres d'Y. de B. que tu me garderas. J'ai reçu une lettre de Marguerite qui s'est croisée avec une que je lui adressais à Cublac pensant qu'elle y resterait quelques jours. Elle m'offre de m'envoyer quelques friandises, chocolat, etc. Je le lui ai défendu, car je ne souffre de rien. Si elle pense qu'un petit paquet d'asperges puisse m'arriver sans être gâté qu'elle l'envoie, c'est tout. Si tu en as suffisamment et que tu puisses m'en donner quelques-unes, je les accepterai avec plaisir, mais rien que cela et à une condition : c'est que vous en ayez assez. Je ne manque de rien au sujet de l'alimentation : il n'y a que la séparation qui me soit pénible.

As-tu fait arranger le terreau au fond du jardin, semer tomates, melons, betteraves, repiquer des artichauts que j'avais fait semer près de la pompe et qui étaient de belle espèce, etc. ? As-tu acheté des petits canards, réussi tes carottes ? Donne-moi des détails. Ce temps est très propice pour semer, planter salades, choux, etc. Consulte ton petit livre. As-tu des oignons blancs ? Je voulais semer cette année des oignons rouges pour l'hiver, mais si tu ne l'as pas fait tu pourras prendre des plants chez Nadal à Périgueux. Qu'on élève beaucoup de volailles au Breuilh si on ne peut faire autre chose. Je voudrais avoir beaucoup de dindes. Comment as-tu fait pour les oies ? As-tu réussi les pois ? Tu pourras faire semer des melons comme j'avais fait l'année dernière : buttes sous cloches. Tu ne m'as pas dit si les tomates que j'avais plantées ont réussi l'an dernier.

Adieu ma bonne Babeth je t'aime bien, pense bien à toi et vous embrasse tous bien affectueusement. André.

Hier, un sergent-major est allé à Nancy, ces cochons de Boches ont lancé d'un taube 3 bombes qui ont tué 3 hommes et un enfant de 14 ans. Quelles brutes.

La vache malade, comment se comporte-t-elle ? Comment as-tu fait pour le fourrage ?

### **107. Lettre du 2 & 3 mai 1915**

Ma bien chère Babeth

J'ai reçu hier une longue lettre de maman qui s'inquiète parce que je me suis débarrassé de mes affaires d'hiver. Depuis quelques jours il fait une chaleur affreuse qui a amené hier un violent orage et il me serait impossible de supporter des caleçons de laine et le reste d'autant plus que cette tenue bleu horizon est très chaude. J'ai une capote pour remplacer mon manteau donc je suis bien assez vêtu. À propos de manteau, je voudrais bien que celui que je vous ai envoyé ne se perde pas et il me tarde de le savoir arrivé : je n'avais que du mauvais papier pour l'envelopper. J'avais su par le docteur Debidour la mort de la vieille Giraud et l'héritage des Franc. Ces derniers ont bien de la chance pour la question argent mais bien peu pour leurs enfants.

Quel est donc ce boucher qui faisait passer des bœufs en Allemagne ? On aurait dû le fusiller immédiatement en présence de tous ses collègues. Il est probable que les Boches doivent recevoir en fraude bien des choses ce qui leur permet de toujours résister. Hier, à peine avais-je quitté mon village pour me rendre dans un autre qu'ils ont envoyé cinq grosses marmites [obus] : un pauvre brancardier a été tué. Une est tombée sur la maison que j'habitais et a tué une vache. Un lavoir, où les femmes des villages et où mes hommes allaient laver, a été écrasé,

mais personne n'a été pincé ; en somme beaucoup de bruit pour pas grand-chose, j'étais à 500 m de là et je croyais bien qu'il y aurait plus de mal. Il y avait eu quelques instants avant un mouvement de troupes qui avait été signalé par un taube [avion allemand]. À propos de vaches, dans le village où j'ai passé un mois et qui avait été bombardé d'une façon affreuse un obus était tombé dans une grange, six vaches ont été tuées, une n'a pas été touchée. Cette vache était blanche et depuis son poil est jaune serin (couleur de soufre), c'est très curieux.

J'ai demandé hier un mandat pour t'envoyer, mandat de 200 F, qui te fera plaisir et te rendra service. Je pense que le percepteur t'a donné 135,25 F pour le mois d'avril. Je prends sur ma solde tout ce que je peux afin que tu ne sois pas trop gênée. Cette somme que je t'envoie chaque mois doit te remplacer avantageusement les coupons que tu ne peux toucher.

J'ai reçu hier une carte de Marcillac me demandant ce que je deviens et se proposant de t'avoir à déjeuner bientôt avec ton frère. Crois-tu qu'Éliane serait si difficile que cela à recevoir ? Si elle plaisait à Bertrand et avec un peu de diplomatie, je ne le crois pas. Enfin, tout dépend de la volonté et des goûts du Seigneur.

Je te quitte, ma bien chère Babeth pour aller à la messe dans le village où j'étais hier, je t'embrasse mille fois comme je t'aime de toute mon âme. Embrasse bien pour moi toute la famille. André

Je n'ai pas envoyé ma lettre aujourd'hui dimanche parce qu'on ne m'a pas porté le mandat. J'attends de l'avoir. Je viens de recevoir ta lettre ainsi que celle de Joseph. Je n'ai point reçu le paquet renfermant les boîtes de conserve. Un wagon de colis est arrivé ces jours-ci, colis expédiés depuis plus d'un mois. Il y a beaucoup d'hommes qui avaient des victuailles qui sont arrivées absolument gâtées : c'est pour cela qu'il ne faut pas m'envoyer de choses susceptibles de ne pouvoir se conserver. Je ne sais à quoi attribuer ce long retard dans la réception des colis. Je ne comprends pas qu'il manque tant de fourrage, c'est bien embêtant pour toi d'être obligée de mettre là ton argent. Je fume en effet, mais non la pipe, on nous donne du tabac, mais cela ne me fait aucun mal. Je comprends bien que tu sois ennuyée quelquefois. Il est certain qu'on peut avoir parfois des moments de découragement en voyant combien les événements ne nous rapprochent pas vite de la fin. Mais, il n'est pas facile de faire sortir les bandits de chez nous quand on lit les détails sur les combats des Eparges par exemple.

J'achetais tous les ans du sainfoin ou trèfle rouge sur pied pour faire manger au cheval. On me le vendait fort cher bien entendu (entre 25 et 40 F suivant la contenance. Tu avais le cheval en moins cette année. Avec ces faucheuses, je remarque qu'il y a beaucoup de déchet.

Pour les bons du Trésor, garde-les en les transformant en obligations en rente sur l'État. Je tâcherai de m'arranger sur ma solde pour payer Henry. Ces transformations peuvent se faire chez le percepteur, je crois, informe-toi. Cela rapporte 5 %, c'est avantageux et rend service à la patrie.

Dimanche dernier, je suis allé à Ajoncourt, seul village que nous occupions en pays annexé, les Boches étaient à côté, mais impossible d'en voir un pendant le jour. Pour les armes allemandes, j'aurai pu avoir un fusil avec baïonnette, mais c'est défendu de les prendre et puis, comment les expédier ? Et pour les porter, c'est aussi embêtant. J'expédie ma lettre quoique je n'aie pas le mandat, je te l'enverrai demain.

#### [Ajout]

J'avais fait ma lettre et, comme je te le disais, j'attendais pensant avoir mon mandat. Je ne l'ai point reçu étant loin de tout bureau de poste. Demain, si possible, j'écirai à Joseph et je le mettrai dedans, il te le donnera. Il pleut ce qui va rafraîchir la température qui est écrasante. J'ai encore un caleçon en laine que j'avais acheté à Toul à te renvoyer ainsi qu'un gilet, mais je vais le garder en cas d'en avoir besoin. Envoie-moi dès que tu le pourras les caleçons par la poste. Celui que j'ai sur le corps va bientôt avoir besoin de laver. Tes gratons étaient bien bons, mais j'aimerais mieux les manger avec toi.

Adieu mille bons baisers ma pauvre Babeth. Il me tarde bien de te revoir. Nos villages sont en face les uns des autres, les nôtres sur la rive gauche de la Seille et ceux des Boches sur la rive droite, de temps en temps on se bombarde, mais on ne voit pas un seul de ces bandits, on entend que leurs marmites.

### 108. Lettre du 8 mai 1915

Ma bien chère Babeth

Avant-hier, j'ai eu l'occasion d'aller dans un village où il y avait un bureau de poste et j'en ai profité pour écrire un mot à Nénette et lui envoyer 20 F pour elle et Guiguite. J'espère que tu as reçu ce mandat-carte, j'avais aussi envoyé un mandat de 200 F pour toi dans une lettre adressée à Joseph quelques jours avant. À l'heure où tu recevras ma lettre, je pense que tu auras reçu le tout. Quant à moi, je voudrais bien avoir mes caleçons, car j'aurais besoin de changer et je n'ai pas de quoi. Comme à Montignac, il fait ici très chaud, un temps orageux avec parfois

des ondées terribles. Je suis parti hier matin à 4 heures de mon village pour aller sur un plateau où je couche dans des baraquements avec de magnifiques bois qui nous entourent. Avec le beau temps, ce n'est pas désagréable. Ne te tourmente pas à mon sujet : quoique près des Boches, on ne se bat pas, car on n'en voit jamais. Il n'y a que des canonnades de temps en temps qui ne sont pas dangereuses pour nous. Je suis content que le jardin soit bien travaillé, que vous ayez des légumes. Il est certain que Julon doit bien rabioter quelques légumes, car il est voleur par nature, rusé et rossard, mais il est loin d'être bête et il serait capable de faire bien ce qu'il voudrait.

Comment vont les petites, qu'avaient-elles ? Je pense que c'est le printemps qui les fatigue et avec une bonne purge elles seront vite guéries. Adieu, ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois comme je t'aime en te chargeant d'embrasser pour moi toute la famille. André

As-tu reçu 2 journaux P. de F. envoyés dernièrement.

[Ajout]

Je ne comprends pas que Bertrand soit devenu aussi désagréable pour son père et sa sœur qui, cependant, ont toujours fait ce qu'il désirait. Peut-être trop, car, quand les gens sont gâtés, c'est toujours ce qui arrive. Te rappelles-tu autrefois quand je te le disais. Je vais lui écrire puisque cela te fait plaisir, mais on ne changera rien à son caractère. Il faudrait comme remède le marier : il embêterait sa femme, mais au moins il laisserait la paix à sa sœur qui a toujours eu pour lui une adoration extraordinaire. La pauvre enfant en est bien tristement récompensée, mais elle n'a point besoin de prendre la chose au tragique et être traitée de fille c'est parfois presque un mot d'amitié qui ne signifie pas grand-chose surtout quand il s'applique à cette brave Margot. Cela prouve la mauvaise humeur de celui qui parle. Je t'ai bien appelée de tous les noms ma Babeth chérie et cependant Dieu sait si je t'aime.

Pour Bertrand, il est certain que cette mauvaise humeur persistante est odieuse ainsi que ses grognements qui rendent la cohabitation avec lui insupportable. Il faudrait combattre le mal par le mal, ne rien lui dire et faire comme s'il ne parlait pas. Quand il vous parlerait, ne pas lui répondre. Il se fatiguerait le 1<sup>er</sup> à ce petit jeu. Je crois bien aussi que c'est un peu maladif chez lui. Il est dommage que sa santé ne lui ait pas permis d'aller à la guerre, cela lui aurait fait du bien à tous les points de vue.

Mais je ne veux pas que tu te préoccupes outre mesure de cette situation et que tu te rendes malheureuse. Il y a assez de motifs de s'ennuyer sans se martyriser pour ce garçon capricieux. Je vais lui écrire pour lui remonter le moral, mais cela ne changera pas grand-chose.

Mille baisers ma Babeth bien aimée de ton mari qui pense bien à toi.

### 109. Lettre du 10 mai 1915

Ma bien chère Babeth

J'ai reçu hier ton colis d'asperges qui est arrivé en assez bon état, mais ne m'en envoie plus quoique j'aie un grand plaisir d'en manger. J'ai reçu aussi ta carte où tu te proposes d'aller à Ajat. En es-tu revenue ? Qu'est-ce que tu as vu ? Tu te plaignais de ne pas avoir reçu de lettres de moi depuis plusieurs jours, cependant j'écris souvent, aussi souvent que possible. Je t'ai envoyé dans une lettre adressée à Joseph un mandat de 200 F plus une carte-lettre avec 20 F pour nos petites que tu devais placer sur leur livret de la Caisse d'Épargne. Nénette est enragée dis-tu. Cette enfant se porte bien, est vigoureuse, elle éprouve le besoin de s'agiter : c'est un bien plutôt qu'un mal, il ne faut pas s'en plaindre. Elle a l'air d'avoir une riche nature et non une mauvaise nature. Plus tard elle se calmera bien. Qu'il me tarde de les revoir ces chères petites : cette Guiguite qui ne parlait pas quand je suis parti et qui est très bavarde à présent, que je serais heureux de causer avec elle ! Hier dimanche, je suis allé au village d'Amance et sur le plateau qui a été le théâtre de rudes combats ce dont tu dois avoir entendu parler. Tu aurais bien dû, comme je te l'avais recommandé, t'abonner à l'Illustration pour conserver les numéros de la guerre. Tante Marie m'avait promis de me les conserver, mais me les donnera-t-elle ? J'en doute. Il y a des gravures superbes relatant nos principaux événements. J'ai assisté hier à une messe dite dans un mauvais grenier où l'on montait par une échelle, un vieux prêtre officiait, quelques femmes, beaucoup d'enfants et des militaires de toutes armes : ce sont des spectacles inoubliables. Dimanche prochain, si possible, je tâcherai d'aller dans un village en ruine, ravagé par les obus où la messe est dite dans l'église où il ne reste plus que les murailles démantelées, c'est impressionnant et ce sont des spectacles de guerre inoubliables.

Je suis en ce moment sur un vaste plateau, dont je ne te dirai pas le nom parce que cela m'est défendu, entouré de superbes bois où poussent des quantités de muguet et où on avait commencé avant la guerre la construction d'un fort : je couche dans une espèce de baraque en planche sur un lit de paille où je dors fort bien bercé par le vent et le bruit des canons. Cela ne vaut pas notre bonne chambre avec nos excellents lits, mais ce

n'est pas désagréable, ce serait même charmant si je pouvais t'avoir. L'Italie a l'air de vouloir rentrer dans la danse, quand se décidera-t-elle ? C'est l'embrasement de l'Europe : quelle page d'histoire ! Aujourd'hui, les journaux relatent le torpillage du Lusitania : quelles bêtes féroces, quels bandits, quelles brutes ces Prussiens ! Jamais on ne pourra leur faire payer assez cher leurs brutalités, leur sauvagerie et toutes leurs malhonnêtetés !

Il me tarde de recevoir mon caleçon, je l'attends avec impatience pour changer, car celui que je possède a besoin de laver. J'ai reçu un paquet de Mme de Beaucé renfermant des friandises que l'imagination des industriels et des commerçants façonnent pour les soldats, c'est bien inutile de me renvoyer tout cela, mais je lui en suis bien reconnaissant à cause de l'aimable attention.

Comme toi, je trouve le temps radieux, cette verdure, ces fleurs, cette campagne admirable qui cache aux yeux les ruines parsemées partout ici et qui entourent aussi les deuils, les tombes de bien des braves gens dont on rencontre à chaque pas la modeste tombe surmontée d'une petite croix de bois ! Si tu voyais tout cela, tu serais bien émue. Enfin, tout finissant en ce monde, cette guerre se terminera aussi à notre profit, à notre gloire : il faut en attendre le dénouement avec calme et résignation.

Adieu, ma bonne Babeth chérie, je t'embrasse mille fois comme je t'aime de toute mon âme. Embrasse pour moi la famille, grands et petits. André

Je t'envoie deux caricatures trouvées dans le journal, cela t'amusera. As-tu reçu mes 2 derniers Pays de France. Je ne puis plus m'en procurer à présent, je le regrette, cela te serait plus facile à toi.

#### **110. Carte des armées : mardi 11 mai 1915 [Postée le 13, arrivée le 15 !]**

Je viens de recevoir le caleçon et la chemise, le caleçon arrivé bien à propos parce que j'avais besoin de changer. D'après ta lettre, je vois que tu n'avais pas encore reçu mon mandat et mon mandat-carte pour Nénette. Je t'avais dit de transformer les bons du trésor en obligations de la défense nationale, c'est un service qu'on rend au pays et je tâcherai ensuite de finir de payer nos dettes sur ma solde et les coupons à payer. Donc, suis mon conseil à ce sujet.

J'ai écrit à Bertrand. Je t'ai envoyé aujourd'hui deux journaux du Pays de France, tu me diras si tu les as reçus, ainsi que les deux derniers. Il me semble que tu devrais avoir des coupons, examine cela avec soin. Tu pourras acheter un peu de sainfoin. Je suis heureux d'avoir de bonnes nouvelles de toi et de savoir que le jardin marche bien. Mais je suis inquiet au sujet des 2 mandats envoyés.

Adieu ma chérie, je t'aime de toute mon âme, pense bien à toi et t'embrasse ainsi que tous. André

#### **111. Lettre du 12 mai 1915**

J'ai reçu hier, ma bien chère Babeth, renfermant un caleçon et une chemise. J'ai mis le caleçon ce matin afin de faire laver celui que j'avais dessus. Ce caleçon va bien, mais un peu large à la ceinture : il pourrait contenir un ventre beaucoup plus gros que le mien. Je ferai reculer les boutons : si l'autre n'est pas encore fait, dis à Meine de ne pas faire la ceinture aussi large ; comme hauteur ça va bien. Il me semble t'avoir envoyé hier une carte, j'ai envoyé aujourd'hui un mot au père Constant comme tu me le recommandais. J'espère que tu es revenue d'Ajat et que tu me donneras des détails sur ton voyage. Joseph et Louise sont-ils toujours à la Grande Borie et quand reviendront-ils à Montignac ?

Tu dois avoir reçu un mandat que j'avais mis dans une lettre adressée à Joseph. Comme dans ta dernière carte tu ne m'en accuses pas réception, j'ai peur qu'il ne soit perdu ce qui me contrarie fort. Je fais tout ce que je peux pour te donner sur ma solde le plus possible afin que tu puisses liquider mes notes petit à petit. Tu as dit te conformer à mes désirs au sujet de tes bons du Trésor que tu convertiras en obligations de la défense nationale. Plus tard, nous referons la somme nécessaire pour H. de M. J'avais envoyé à Nénette hier dans une enveloppe un bonhomme que l'on gonfle représentant Guillaume qui crève d'une façon grotesque. C'est Y. de Beaucé qui m'avait envoyé ce jouet que je connaissais déjà et que j'ai expédié à Nénette pour l'amuser, mais je crains que ce Guillaume n'arrive pas à bon port. Enfin, ce ne sera pas un grand malheur.

Ma vie est toujours la même, je suis toujours sur mon plateau pour je ne sais combien de temps ; la verdure, les fleurs recouvrent les ruines. On ne se douterait pas qu'on est en guerre si on n'entendait le bruit du canon. J'avoue que si je pouvais t'avoir, je trouverais ce séjour presque agréable. Malgré tout, on se demande quand cette guerre finira : pourvu qu'on ne soit pas obligé de recommencer une campagne d'hiver !

Je n'ai plus besoin de rien en fait de linge, tu n'as qu'à me renvoyer le 3<sup>e</sup> caleçon. Pour des chaussettes de coton, je trouverai ici le moyen de m'en procurer. Adieu, ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois, toi et toute la famille. André

Je t'envoie quelques fleurs de muguet trouvées dans les bois où il y en a des quantités.

Au moment de cacheter ma lettre, je reçois celle de maman qui m'a fait bien plaisir et qui m'annonce l'arrivée de ton mandat. Je vois qu'il n'est pas perdu. Adieu de nouveau, mille tendresses pour tous.

### **112. Carte des armées : vendredi 14 mai 1915**

Je viens de recevoir ta lettre ma Babeth chérie. Je n'ai pas le temps de t'écrire bien long aujourd'hui, j'envoie ce mot pour te donner de mes nouvelles qui sont toujours bonnes. Ne t'inquiète pas tant au sujet de tout et de tous, cela ne te servira de rien et je suis fort ennuyé et fort préoccupé du chagrin que tu te fais. Hier, une messe a été dite au milieu des bois, l'autel était dressé sur une table ornée de muguets bien fleuris, de tulipes sauvages, de fleurs champêtres, un sergent servait, c'était fort joli et fort émotionnant. Que de beaux spectacles nous offre cette horrible guerre. Que Dieu nous donne vite la victoire et le bonheur de nous retrouver. Bien des choses à tous. Mille tendresses de ton André J'ai écrit à Bertrand depuis plusieurs jours. Ne t'inquiète pas tant à son sujet.

### **113. Lettre du 17 mai 1915**

Bien chère Babeth

J'ai reçu hier ta lettre du 13 mai qui m'a fait grand plaisir, comme toutes celles que je reçois. J'avais été le matin dans un village peu éloigné où la messe se disait dans les ruines d'une église : l'autel seul restait debout quoique bien endommagé, les quelques civils qui y assistaient et les soldats de toutes les armes se tenaient debout sur les vieilles briques, détritiques de toutes sortes, le prêtre soldat a prononcé quelques paroles fort bien. Ce sont des spectacles émotionnants et inoubliables. Dans les champs près des maisons en ruine, la verdure, les fleurs semblent vouloir effacer toutes ces tristesses, de-ci, de-là, le terrain parsemé de tombes où l'on voit quelques képis rouges comme dans des champs de coquelicots... Depuis 2 jours et 2 nuits, le canon ne cesse de gronder dans toute la partie qui s'étend depuis le Bois le Prêtre jusqu'à Saint-Mihiel : nous devons là avoir des engagements importants et j'attends avec impatience des nouvelles par téléphone. Quand donc verrons-nous la fin de cette guerre ? Toujours un point d'interrogation... malgré tout j'ai la plus grande confiance dans le sort de nos armes. Il ne faut pas trop t'émotionner de ce que peuvent dire quelques soldats qui ont mauvaise tête comme ceux que tu as rencontrés. Ce sont parfois ceux-là qui se battent le mieux à un moment donné pourvu que le chef qui les commande leur donne l'exemple et qu'ils le sentent incapable de flancher. Il est certain que c'est désespérant d'entendre de pareils discours : cela me met en colère et lorsque j'en entends (ce qui est excessivement rare) je les redresse avec fermeté... Il y a des apaches [malfaiteurs, voyous de grandes villes prêts à tous les mauvais coups : signification apparue en 1902] partout : c'est souvent le résultat des discours socialistes, internationalistes que l'on entend prononcer par de mauvais politiciens bêtes et méchants qui sèment la révolte. Notre devoir est de faire contrepoids à ces brutes et je n'y manque jamais quand l'occasion s'en présente. Mais l'éducation de ces paysans, de ces ouvriers qui ne demandent qu'à manger, boire et ne rien faire est bien déplorable. C'est un de ces types-là que tu as rencontré sur ta route, je les connais bien, je t'assure. Mais, il faut considérer ces gens-là comme quantité négligeable et nous les faisons marcher aussi bien que les autres, quelquefois même mieux : il s'agit de ne pas en avoir peur et de leur en imposer par son énergie et sa vigueur.

Puisque tu as un tailleur pour dames près de toi, uses-en et fais réparer tes affaires. Je suis content de savoir que le jardin est bien en état. Tu vois que ce n'est pas toujours commode d'avoir des carottes et des pois précoces et cependant il semble que cette année le temps est assez favorable. Je suis content aussi de voir que malgré tes dépenses, tu arrives peu à peu à payer tes dettes, je ferai tout mon possible pour t'envoyer toujours la plus grande partie de ma solde afin d'arriver à tout solder. Tu ne me dis pas si tu as converti les quelques bons du Trésor que tu avais en obligations de la défense nationale. Nous garderons H. de M. pour plus tard. Avec ta bonne administration, nous arriverons bien ma chérie à nous sortir d'affaires. Tu devrais avoir des coupons à toucher si toutefois cela se peut, veilles-y, car avec eux et ce que je t'envoie, nous devrions remonter à flot. C'est pénible ces questions d'argent, mais il y en a encore de bien plus dures !

Tu as bien dû recevoir ma carte dans laquelle je te disais que j'avais reçu mon caleçon qui avait un trop gros ventre et les asperges. Ne m'envoie plus d'asperges et vends-les si tu peux. Cela sera plus utile : je ne souffre point sous le rapport de la boustifaille, j'ai toujours un appétit remarquable ce qui est une grande ressource en temps de guerre. Depuis quelques jours, le matin de 5 h 1/2 à 8 heures je prends le cheval de mon capitaine que

j'avais à mon entière disposition au début quand j'étais commandant de compagnie et je fais des temps de trot et de galop dans les bois superbes et sur les friches de mon plateau. Si cela continue, j'arriverai, je pense, à monter d'une façon très convenable sans pour cela ambitionner le concours hippique. J'entraîne ainsi mon corps à tout, de façon à ce qu'il soit en harmonie avec mon âme. Tu dois trouver que je suis bien ambitieux, mais que veux-tu, il vaut mieux que je sois ainsi que si j'étais abattu par les événements, d'autant plus qu'il faut bien donner l'exemple à ces pauvres bougres qui sont parfois un peu rosses. Je t'envoie un article que je trouve bien fait, intitulé « Calme sur le front », cela t'intéressera j'en suis sûr.

Adieu, ma bonne Babeth, je t'aime bien, je pense bien à toi, je t'embrasse mille fois comme je t'aime de toute mon âme et te charge d'embrasser pour moi toute la famille, grands et petits. André

**[Ajout]**

Comme tu me l'avais recommandé, j'ai écrit à Bertrand pour le sermonner ; je ne sais si cela produira quelque effet. Marguerite m'avait écrit aussi une longue lettre à laquelle j'ai répondu en l'invitant à ne pas prendre les choses au tragique, à être calme et ne rien dire... En jouant la muette, peut-être le seigneur se fatiguera-t-il le premier. Il est certain que s'il avait une compagne il aurait été peut-être moins égoïste, il aurait appris à s'imposer des sacrifices et à voir qu'il y a autre chose dans la vie que satisfaire ses caprices. C'est une véritable maladie chez lui : je crois que le mariage serait peut-être un remède, au moins, comme je le disais à Margot, pendant qu'il ferait embêter sa femme, il laisserait les autres tranquilles. Quant à toi, ne te préoccupe pas outre mesure, ne te chagrine pas, que je puisse te retrouver un jour bien portante, gaie, bonne et toujours dévouée comme je t'ai laissée et je ne veux pas te voir vieillie. Suis mon conseil, pour moi d'abord qui t'aime tant et pour tes petites filles qui sont si mignonnes. Cette Guiguite est un véritable amour, paraît-il. Tu as encore la hantise d'Yvonne : pauvre Babeth, cela m'amuse beaucoup et me fait rire. C'est bien aussi une maladie chez toi que cette jalousie. Je pense que nous nous sommes assez éloignés l'un de l'autre pour ne pas t'en préoccuper beaucoup. Tu me donneras des nouvelles de Bertrand et me diras s'il persiste toujours dans son attitude. Pour ce qui est de ne plus le recevoir, c'est idiot. Il vaut encore mieux qu'il soit désagréable pour un ou deux que pour tous. Sermonne-le quand tu le verras, comme je le ferais moi aussi, mais il ne faut pas que tu sois victime des amours ou des haines exagérées des uns ou des autres. Sois tranquille au milieu de la tempête. Adieu encore et mille baisers de ton André qui t'aime bien.

**114. Lettre du 23 mai 1915**

Bien chère Babeth

Tu m'as renvoyé hier un petit livre de chants du soldat. J'en avais déjà reçu de Marguerite la carmélite [sa sœur aînée] plusieurs exemplaires, que veux-tu que j'en fasse ? L'enveloppe était décachetée et j'aurais préféré recevoir une lettre de toi. Tu ne m'as pas dit si tu avais reçu les deux derniers numéros du Pays de France, je t'en envoie deux autres aujourd'hui, j'espère qu'ils ne se perdront pas.

Dans un des derniers articles de l'Écho de Paris du 19 mai, il y en a un intitulé « Villages en feu » qui parle précisément d'un village que j'ai traversé en allant conduire un détachement au village d'Haraucourt, pas très loin de l'habitation du général Lyautey dont on parle également dans le même article. Je lis pas mal de journaux quand j'ai le temps : le matin l'Écho de Paris, le Journal et le Petit Parisien. Dans tous se trouvent de très beaux articles de fond et des récits de différents combats. Pour l'instant c'est assez calme, je pense que notre haut commandement attend que l'Italie se décide pour combiner quelques plans d'attaque.

Il fait une chaleur atroce qui serait fort désagréable s'il n'y avait pas presque toujours le vent qui souffle sur les hauteurs. À la fin de ce mois, je vais probablement quitter ma hauteur que je regretterai. Ce matin, j'ai aperçu dans le bois un magnifique cerf qui m'a regardé et qui s'est ensuite précipité dans les fourrés, que c'était joli. Je voudrais bien que nous possédions chez nous ces animaux-là. J'avais vu deux biches, mais pas de cerf. Il y a depuis deux jours devant ma casemate un renard que mes hommes ont pris, on l'a attaché avec une chaîne qui tourne autour d'une barre de fer et il fait continuellement le manège. De temps en temps il se retire dans une petite grotte que mes hommes ont confectionnée. Ce sont des plaisirs innocents qui charment les entractes du drame. Cette nuit, deux chiens sont venus le visiter en faisant un tintamarre du diable.

Ce matin, jour de la Pentecôte, on m'a envoyé un brancardier prêtre qui a dit la messe dans les bois comme le jour de l'Ascension. Je t'envoie quelques muguetts qui étaient sur l'autel très bien arrangés.

Le vaguemestre va venir prendre les correspondances de ma compagnie, je te quitte et t'embrasse bien tendrement ainsi que tous. André

### 115. Carte des armées du 26 mai 1915

Un mot ma bien chère Babeth pour te donner de mes nouvelles qui sont toujours très bonnes. Depuis ma dernière lettre, un grand événement s'est produit, c'est l'entrée des Italiens en danse. Pour fêter cette décision, et faire rager nos adversaires, on a fait le soir de la déclaration de guerre un vacarme de tous les diables de façon à être entendu des Boches. Dans les villages où il reste des clochers, on a sonné les cloches, crié, chanté, fait du tam-tam avec des tambours, etc., lancé des fusées, tout cela dans le but de mettre les Boches en fureur. Chez moi, nous n'avons pas bougé n'ayant ni clochers ni cloches, mais sur le bord de mon plateau, je suis resté deux heures le soir à écouter, c'était très curieux. Ils ont dû se demander si nous étions devenus fous.

Il fait une chaleur terrible : je pense que la pluie s'est arrêtée et que tu vas commencer à faire les foins... Le canon recommence à tonner... La guerre va entrer dans une phase nouvelle : Dieu veuille que nous n'en ayons pas pour bien longtemps. Je crains que nous ne nous revoyions pas encore de tout l'été.

As-tu reçu un paquet renfermant deux journaux envoyés depuis trois jours, as-tu reçu les deux précédents, tu ne me le dis pas.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois bien tendrement ainsi que tous. André

Je viens de recevoir tes deux lettres, les petites sont bien mignonnes, surtout Guiguitte, elle a un air triste. Nénette est toujours la grosse fille, que je voudrais les voir. Je trouve le capitaine Parsal bien pessimiste : au début en effet il y a eu des flanchements devant cette inondation subite de Boches, mais après. Enfin, j'espère que tout finira bien. Tu as bien des ennuis avec tes domestiques. Quelle plaie !

### 116. Lettre du 28 mai 1915

La photographie des petites ma bien chère Babeth, m'a fait grand plaisir. Comme tu le dis, la pauvre grosse Nénette n'est pas flattée : elle sera toujours mieux au naturel qu'en photo ; quant à Guiguitte, elle est vraiment mignonne avec son petit air mélancolique. Meine, dont on aperçoit le bras pour tenir la tête de Bob aurait bien pu se mettre en entier dans le trio. Martel doit être bien malheureux au sujet de ses fils, combien auront été ainsi douloureusement frappés ! La visite de Parsal a dû bien t'intéresser et j'aurais bien voulu être avec toi pour parler de la guerre. Certainement il y a eu des emballements, des défaillances au début et durant un mois nous avons été en France dans une situation critique. Le flot envahisseur a été tellement impétueux qu'il a surpris bien des gens. Mais c'est précisément l'honneur et la puissance de notre armée d'avoir arrêté, endigué ce flot : la France seule en aura toute la gloire, ce qui est bien beau ! Maintenant l'Italie est avec nous. J'espère que cette nouvelle alliance abrégera un peu la durée de la guerre et que bientôt on prendra sur tout le front l'offensive tant désirée qui rejettera ces bandits en dehors de chez nous, à moins qu'on veuille les laisser s'user encore un peu plus. Notre haut commandement doit savoir ce qu'il est préférable de faire, il n'y a qu'à s'en rapporter à lui et à prendre patience en faisant son devoir là où le destin nous a placés. J'espérais recevoir ces jours-ci ma nomination de capitaine ; elle n'arrive pas, je commence à croire que la guerre se terminera avant qu'elle n'arrive, ce ne sera pas de chance, enfin, pourvu que nous ayons la victoire, c'est le principal.

Tu ne m'as pas fait savoir si tu as reçu mes deux derniers envois du Pays de France. Je pense que tu as reçu aussi ma dernière lettre où j'avais mis quelques muguets. Comment vont Louise et Joseph ? J'espère que Louise, qui avait eu mal à la gorge, est à présent guérie. As-tu ou vas-tu commencer à faire faire les foins ? Cela va être pour toi un souci bien grand, car j'y travaillais beaucoup et avec cette horrible rosse de Julon cela traînera. Il fauche très bien quand il veut, tu pourrais l'employer uniquement à cela à moins que tu t'entendes avec Teysson qui faucherait le pré avec la faucheuse et ses bœufs pourvu qu'on lui prête la faucheuse pour faire le pré de Mme Lasserre. Je m'étais entendu avec lui l'année dernière et je m'en étais très bien trouvé. Commence bien entendu avec les rives afin qu'elles soient débarrassées au plus tôt. J'espère que le beau temps est revenu après les journées de pluie, ce qui aiderait bien à faire les foins. Ici, le temps est extrêmement chaud depuis quelques jours ; ce matin il s'est heureusement un peu rafraîchi sous une menace d'orage, mais la température dans l'Est est à peu près la même que chez nous avec cette différence que l'air est beaucoup plus vif et plus sec, partant peut-être plus sain. Que de belles terres, de belles propriétés, mais la main-d'œuvre y manque également, les gens préférant comme partout aller aux usines. Pas de bœufs aux labours, il n'y a que des chevaux qui travaillent et beaucoup de vaches. Les villages seraient très jolis si les gens n'avaient pas la mauvaise habitude de mettre les fumiers devant leurs portes et fenêtres [signe extérieur de richesse !] ; les animaux passent aussi par la même porte que les habitants. C'est une triste habitude de ce pays de Lorraine que je trouve ravissant. De l'autre côté de la Seille, c'est encore plus beau. Ces cochons de Boches nous avaient pris de bien belles choses ; il faut espérer que tout cela nous reviendra bientôt. Mais que de ruines ils ont semées sur leur passage ! Combien nous allons en

trouver dans le Nord où ils auront séjourné. Quand ils seront obligés de partir sous notre poussée, je pense qu'ils finiront de tout raser. J'espère bien que nos diplomates leur présenteront une note salée à payer.

Je te quitte, ma Babeth bien aimée, en t'embrassant mille fois de toute mon âme et en te chargeant d'embrasser pour moi toute la famille, grands et petits. André

Durant toute la nuit, le canon n'a pas cessé de gronder, je pense que ces sales Boches profitent de l'obscurité pour tâcher de nous reprendre ce que nous leur avons pris. Dans cette région de la Woëvre et de l'Argonne où ils font un crochet prononcé, ils s'y accrochent désespérément et le terrain est très difficile.

### **117. Carte des armées du 31 mai 1915**

Ne te fatigue pas tant ma bonne Babeth, ton mal à la jambe provient de fatigue. Consulte-toi au docteur et soigne-toi. Profite de ce que tu vas être seule pour prendre un peu de repos. Il est certain que depuis la mobilisation tu as eu beaucoup de monde à la maison ce qui est pour toi un surcroît de travail. Si les foins sont trop difficiles à faire, tâche de trouver quelqu'un qui te fasse le grand pré à prix fait en même temps que se ferait celui qui est autour de la maison. Véritablement, cette vie d'hôtelière finira par t'éreinter complètement. Je n'ai pas le temps de t'écrire plus longuement, je vais changer de place demain. Je vais toujours très bien.

Adieu, ma chérie, je t'aime et t'embrasse de toute mon âme. André

### **118. Carte des armées du 2 juin 1915**

J'espère, ma bien chère Babeth, que ton mal à la jambe n'a pas augmenté, au contraire. Te soignes-tu au moins ? Il fait une chaleur atroce : tu dois avoir commencé les foins surtout sur les berges. N'éprouves-tu par trop d'ennuis pour ces travaux ? Je viens de changer de place et quitter mon plateau que je regrette. Je n'ai que le temps de t'écrire un simple mot aujourd'hui, je t'écrirai plus longuement demain ou après-demain. Je t'annonce que je suis nommé capitaine à la date du 29 mai, ce qui te fera plaisir. Je vais toujours bien. Je t'embrasse mille fois comme je t'aime de toute mon âme. André

Embrasse bien pour moi maman et Marthe ainsi que Margot qui, me dis-tu, se trouve près de toi.

### **119. Lettre du 3 juin 1915**

Il me semble qu'il y a bien longtemps, ma bien chère Babeth, que je n'aie pu t'écrire autrement que sur une petite carte. J'ai été très occupé ces jours-ci par des changements de résidence ; j'ai également changé de compagnie étant promu capitaine depuis le 29 mai : je t'ai écrit hier un mot pour te l'annoncer sachant que cela te ferait plaisir. J'ai demandé hier un mandat de 200 F que j'espère te mettre dans cette lettre. Tu toucheras aussi pour ce mois 150,75 F, sommes qui t'aideront à faire face à tes nombreuses dépenses. Je fais tout ce que je peux pour te renvoyer le plus possible afin que tu puisses régler toutes mes dettes passées. Il faudra examiner tes titres afin que tu puisses toucher les coupons qui sont échus ce qui te fera une bonne somme.

Comment vas-tu ? Ta jambe te cause-t-elle toujours des ennuis ? Et tes foins ? J'espère que tu as pu les faire commencer et que tu pourras les faire rentrer dans de bonnes conditions. Cela va te causer bien des préoccupations et du travail, mais tu te moquais tant de moi lorsque je m'en occupais !... Pourvu que le temps soit favorable, ce sera encore vite fait, mais ce qu'il y a d'ennuyeux, c'est d'avoir de la pluie ou des orages qui, en quelques minutes, vous détruisent le travail que vous avez fait pendant plusieurs jours. Ici, depuis plusieurs jours, le temps est excessivement chaud et orageux : si les nuits ne venaient pas apporter un peu de fraîcheur, ce serait intenable d'autant plus que ces étoffes bleu horizon sont fort chaudes et épaisses. On ne se croirait pas dans l'Est et je trouve qu'au point de vue de la température, il n'y a aucune différence avec chez nous. Lorsque j'étais sur ma hauteur, j'avais beaucoup plus frais que dans ces villages : je n'avais que de la paille pour coucher, mais j'avais en revanche les bois, le grand air. Enfin, je suis relativement fort bien : nos vis-à-vis continuent à être invisibles et à nous laisser tranquilles. Quant à nous, nous agissons comme s'ils n'existaient pas. Dans le nord et du côté de Saint-Mihiel, ce sont toujours des luttes acharnées... Que Dieu nous donne la victoire le plus tôt possible... Ce sera encore long, je crains, car ces bandits résisteront jusqu'à ce qu'ils soient complètement à bout.

J'ai reçu il y a 3 jours un paquet renfermant 3 plastrons en tissu hygiénique et du chocolat envoyé par tante Marie : les plastrons, je ne m'en sers pas et je t'assure que j'ai assez chaud sans cela. Ma figure est bronzée et mes mains sont comme lorsque j'ai fait les foins.

J'espère que je vais recevoir tout à l'heure une lettre de toi, lettre que j'attends avec une vive impatience. Joseph m'a écrit aussi en me disant qu'il partait pour la Grande Borie essayer de faire les foins.

Quand nous reverrons-nous ma pauvre Babeth ? Qu'il me tarde d'avoir ce grand plaisir et de nous retrouver après une si longue absence. Je pense souvent à toi, à nos petites filles et à toute la famille.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois bien tendrement, ainsi que tous. André

Marguerite est-elle encore auprès de toi ? Dis-lui bien des choses de ma part en l'embrassant bien affectueusement pour moi. Qu'ont-elles eu les petites Lacombe et Louis, où a-t-il été renvoyé ? Dans quel régiment ? Bertrand, comment est-il ? Il ne t'a point parlé de ma lettre ? Comment fais-tu sans cuisinière alors que tu en aurais tant besoin ?

### 120. Lettre du 6 juin 1915

Ma bien chère Babeth

J'ai reçu hier ta longue lettre qui m'a fait grand plaisir ; j'espère que de ton côté tu as reçu la carte par laquelle je t'annonçais ma nomination de capitaine et la lettre où je t'avais mis un mandat de 200 F avec les 150 F que tu auras touché de ma délégation, cela contribuera bien à alléger les charges de ton ménage. Je suis content que tu sois bien habillée et qu'il ne te manque pas grand-chose, mais il me semble encore une fois que tu reçois bien des soldats, non pas que je sois jaloux, j'ai trop de confiance en toi, mais ce doit être pour toi une source d'occupation et de dépenses.

C'est extraordinaire que vous ayez toujours de la pluie, ici c'est une température extraordinairement chaude, étouffante, une poussière atroce sur les routes et j'avoue que cette chaleur me fatigue ; j'aimais mieux le froid sec de cet hiver, d'autant plus que ces étoffes bleu horizon sont très épaisses. Je vais me débrouiller pour me faire faire une tenue en toile kaki si c'est possible, car je souffre par trop de la chaleur. De plus, j'ai en ce moment les fesses et les cuisses un peu écorchées et endommagées par le cheval, enfin ce n'est pas grave, mais c'est un peu douloureux. Tu me parles toujours de rester militaire. On ne peut savoir ce que l'avenir nous réserve dans cette horrible guerre qui menace de ne jamais finir. Ensuite, je ne sais pas de quelle façon on refera les cadres et s'il est besoin de prendre des officiers non de carrière, on prendra évidemment les plus jeunes et je ne suis plus de la première jeunesse. Pour l'instant, je ne me préoccupe que d'une chose c'est du retour et du plaisir de nous revoir.

J'ai reçu hier une lettre de Bertrand qui paraît avoir de grandes espérances dans ses automobiles. Il me dit qu'il va, après la guerre, s'installer à Périgueux représenter plusieurs grandes marques, faire beaucoup d'affaires, etc., etc. On lui propose les ateliers de Dufour. Enfin, il paraît plein d'espoir. Il ne me fait aucune allusion à sa mauvaise humeur perpétuelle. Je t'assure qu'il ne voit pas l'avenir en noir comme toi... Tant mieux pour lui.

Cette pauvre Yvonne n'a vraiment pas de chance pour ses enfants qui sont toujours malades. Et elle-même qui avait une si belle santé, que lui est donc arrivé ? Où donc se trouve Louis ? Dans quel régiment et à quel endroit à peu près ?

On délogera parfaitement ces bandits de Boches, mais il faudra une débauche effroyable de munitions : obus de toutes sortes et les arroser d'une façon très abondante. Je pense qu'on doit en faire tous les jours de grosses provisions, mais il en faut tant. Les Russes se font battre depuis longtemps, mais ce n'est pas très grave, car ils leur tuent des grandes quantités d'hommes qui seront en moins contre nous. Je pense que notre diplomatie s'efforce d'entraîner encore la Roumanie et la Bulgarie dans la danse et lorsque les Boches seront dispersés sur tous les fronts on leur flanquera la pile [*une raclée*] et le coup de balai final. Quand cela arrivera-t-il ? Je ne sais, mais ce qui est certain c'est qu'on leur fait subir de fameuses pertes, ils finiront bien par s'épuiser de toute façon. Mais la façon dont ils se sont préparés à la guerre est admirable : ils ont fait des sacrifices et des approvisionnements qui ont dépassé l'imagination de tous. Ils avaient l'intention de mettre l'Europe sous leur domination et nous aurons toujours l'honneur, les Français, d'avoir arrêté cette force aussi puissante ! Sans la France, les Anglais et les Russes étaient fichus.

Adieu, ma bonne Babeth, je t'embrasse mille fois comme je t'aime de toute mon âme. Embrasse pour moi les petites, maman et Marthe. André

Donne-moi des nouvelles de ta santé. Soigne-toi, je t'en prie. Je pense souvent à cette bonne piquette de pommes et de raisins secs que je faisais et que je buvais avec tant de plaisir. Je t'assure que je serais bien heureux d'en avoir. Si je revenais avec toi à présent, pendant un mois je ne boirais que cela et je ne mangerais que des légumes. Je profite de ce que je ne bouge pas en ce moment pour me faire une petite provision de thé que je bois sans sucre. C'est la seule chose qui ne fasse pas mal. Dans une quinzaine de jours, tu m'en enverras dans une boîte par la poste, mais cela ne presse pas, car j'ai entamé hier seulement la boîte, boîte envoyée il y a deux mois. Oh ! Cette piquette que j'allais chercher à la cave ! On ne sait pas apprécier son bonheur dans la vie et si on savait

se contenter de sa position modeste on serait relativement très heureux... Quand je reviendrai, tu n'auras pas besoin de t'inquiéter au sujet de la viande, car pendant longtemps je n'en aurai pas envie.

Je t'avais envoyé une deuxième lettre où se trouvaient des muguet, l'as-tu reçue ? Adieu encore, ma bonne Babeth, je pense bien à toi et à notre petite maison que je voudrais bien revoir. Cette histoire de ta tante Buisson est bien amusante, cette guerre aura créé bien des situations bizarres au point de vue des enfants nés ou à naître. Je pense que tu ne me feras point d'infidélité pareille : tu serais une criminelle !!...

### **121. Carte des armées du 8 juin 1915**

D'après ta carte, ma bien chère Babeth, je vois que le temps s'est mis au beau et que tu te proposes de faire faire les foins. Je vois aussi que tu te débrouilles bien pour avoir des ouvriers, je souhaite que tu puisses te délivrer vite de cette corvée des foins et que le temps te favorise. Avant-hier, je t'ai expédié les 2 derniers numéros du Pays de France ainsi que le 2<sup>e</sup> numéro du Flambeau ; je n'ai pas pu avoir le 1<sup>er</sup> qui a paru, je pense que tu les recevras et qu'ils te feront plaisir. Tu as dû recevoir aussi une carte et une lettre dans laquelle j'avais mis un mandat de 200 F. Je pense bien à toi et songe bien à venir à ton secours pour tes nombreuses dépenses. Il faudra voir pour tes coupons que tu pourras toucher bientôt et tu me diras ceux que tu as touchés et ceux qu'on n'aura pu te payer. Vérifie toutes tes valeurs et dis-moi quelles sont celles dont on ne paye pas les revenus. Il y a des tirages du Crédit Foncier dans les journaux, informe-moi pour savoir si par hasard tu n'aurais rien gagné. Quand le moment en sera venu, tu iras toi-même à Périgueux et je te recommande encore une fois de bien remettre dans chaque enveloppe les différents titres. Pour les Crédit Foncier que j'avais pris pour Madeleine et moi (cinq titres) t'a-t-on donné un titre définitif après le dernier paiement ? Réponds-moi à tout ce que je te demande.

Je pense bien à toi, je t'aime de toute mon âme et voudrais éloigner de toi toute préoccupation et tout souci d'argent. Comment les affaires marchent-elles au Breuilh ? Adieu, ma bonne Babeth bien aimée, je t'embrasse bien ainsi que maman et Marthe. André

Envoie-moi par la poste un vieux caleçon de bain que tu trouveras dans mes frusques. C'est pour mettre dans ma culotte pour monter à cheval. Prends le plus grand que tu trouveras. Quelle chaleur affreuse nous avons ici ! Je viens de recevoir deux longues lettres de maman au moment où j'allais donner cette carte, lettres qui m'ont fait grand plaisir. Je lui écrirai bientôt. Adieu, mille baisers à tous. André

### **122. Carte des armées du 14 juin 1915**

Je t'envoie, ma bien chère Babeth, trois journaux, un numéro de Pays de France et 3 Flambeau. Je pense que cela te fera plaisir et sera une distraction pour les enfants. Tu n'auras pas été fâchée de mes recommandations dont tu tiendras compte j'espère dorénavant. Je redoute toujours pour toi que toutes ces réceptions, visites et convalescences de soldats soient un sujet de fatigue et en plus de grandes dépenses. Tu finiras par te rendre malade. Où en es-tu de tes foins ? As-tu beau temps pour les faire faire ? J'ai reçu hier une lettre de ton père qui souffre beaucoup du manque de main-d'œuvre. C'est la plainte générale. Reçu hier une lettre de maman. Adieu mille tendresses et baisers de ton André.

### **123. Lettre du 17 juin 1915**

Ma bien chère Babeth

Il me semble qu'il y a longtemps que je ne t'ai écrit. Je pensais recevoir une longue lettre de toi ces jours-ci, ta carte me l'avait fait espérer ; ce sera pour aujourd'hui peut-être. Tu dois être fort occupée par les foins, il me tarde de te savoir débarrassée de cette corvée. Si tu as un temps comme celui que nous avons ici, ce doit être facile à faire sécher. Jamais je ne me serais figuré que la température fut aussi élevée dans ce pays. Il est vrai que les gens disent qu'il fait rarement aussi chaud. Je commence cependant à m'y habituer, mais j'avoue que j'en souffre, surtout étant toujours habillé. Mes cuisses écorchées sont guéries et je recommence à faire un peu de cheval, mais le matin de très bonne heure. Paule nous disait, je m'en souviens, qu'il n'y avait pas de mouches dans le Nord, qu'on en voyait que chez nous. Il est impossible d'en voir davantage, et de plus mauvaises : taons, mouches à viande, etc., malgré tout, ce temps est plus agréable que la pluie ou la neige surtout lorsqu'il faut coucher dehors ou dans des gourbis.

Je vais toujours fort bien, suis toujours dans le même secteur. Et toi, comment te trouves-tu ? Ton mal à la jambe est-il passé ? Tes tournements de tête sont-ils dissipés ? Je pense qu'après les foins, tu prendras un peu de repos, tu profiteras d'une tranquillité relative en tenant compte de mes recommandations. Paule a dû avoir bien

peur en entendant tomber près de sa maison à Lomme [*mitoyen de Lille*] une bombe lancée par ces brigands de Boches. Je te dirai que je me réjouis lorsqu'ils en arrosent les villes ou les côtes anglaises, car cela a stimulé et réveillé un peu nos alliés qui nous aidaient mollement au début. Ils ont eu besoin d'être houspillés par les Boches pour se lancer.

Hier, nous avons à déjeuner notre sous-intendant à la popote du bataillon où je puis vivre en ce moment, ma compagnie n'étant pas détachée. Je t'envoie le menu pour te montrer que les Boches ne nous coupent pas l'appétit et que, malgré les obus, nous trouvons le moyen de nous soigner quand l'occasion s'en présente. Les  $\frac{3}{4}$  de nos soldats sont mille fois mieux comme nourriture que chez eux, ils sont tous admirablement soignés.

*[Voici le menu du mercredi 16 juin 1915, qui n'est pas un menu habituel, mais surprenant sur le front].*

Hors d'œuvre – Friture de Moselle – Filet de bœuf forestière – Asperges hollandaise

Poulardes de Moivrons – Salade – Crème vanille – Dessert

Vins : Grand ordinaire – Veu... ? – Bordeaux – Clos Moivron (?) – Champagne – Café – Liqueurs

J'ai reçu une lettre de ton oncle Georges pour me féliciter de mon grade de capitaine. Je lui ai répondu un mot. Les enfants et sa femme sont-ils guéris ? Ta sœur Marguerite m'a envoyé une petite boîte de bonbons, tu l'en remercieras en attendant que je le fasse moi-même. Est-elle revenue à Ajat ? Joseph m'a écrit également, il attendait la fille Mestrier : vous pensez bien que cette fille ne va point aller à la Grande Borie et sortir de son Montignac qui lui offre tant d'attraits. Je t'avais dit de m'envoyer une boîte de thé, inutile. Garde ton thé qui te fait grand besoin, j'en trouverai ici plus qu'il ne m'en faut. Je regrette bien mes pantalons de toile et mon grand chapeau de jonc. Dieu, quel temps assommant.

Tu as dû recevoir mes trois derniers journaux envoyés : que je regrette que tu ne te sois pas abonnée à l'Illustration pour conserver les numéros de la guerre ! Je te l'avais bien recommandé cependant.

Adieu, ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois ainsi que les petites, maman et Marthe. Quand aurons-nous le bonheur de nous revoir ? André

Il y a ici un soldat qui est 1<sup>er</sup> chantré à la cathédrale d'Amiens, véritable artiste, doué d'une voix admirable qui chante à la messe le dimanche. C'est merveilleux, jamais je n'ai entendu une voix aussi belle que celle-là. Le soir, après ces beaux chants, il est toujours ivre.

Je viens de recevoir ta longue lettre ma bonne Babeth et je vois combien tu es occupée par cette affreuse vie de directrice de travaux avec cet ignoble Julon, paresseux et mauvais esprit. Après les foins, s'il continue à te mettre le marché en main, fiche-le à la porte s'il est possible de trouver un remplaçant. Quant aux soldats, laisse-les tranquilles, ce n'est pas à toi à t'occuper d'eux d'autant plus que la femme d'un mobilisé en est absolument dispensée. C'est assez ainsi, et tiens compte de mes observations. Pour ce qui est de l'institutrice, je ne sais que te dire. Si tu crois qu'elle puisse te rendre des services dans la maison, qu'elle soit active, laborieuse, peu exigeante, prends-la. Il est dommage que Guiguite ne puisse profiter de ses leçons, elle ferait la classe aux deux. Mais ne dira-t-on pas que c'est toi qui as organisé la cabale pour en profiter ? Ces gens de Montignac sont bêtes et méchants. Pour l'instant 40 F par mois ce n'est pas grand-chose, car sur ma solde, il me sera facile de te les donner. Mais après ? Il est vrai qu'une pension quelconque coûterait aussi cher et plus cher, surtout pour deux. Toi qui connais le sujet, étudie la question. Du reste, d'après ce que tu dis, ce ne serait que pour le mois d'octobre par conséquent on a le temps de réfléchir.

Je vois que tu te débrouilles bien pour tes foins, mais après, repose-toi, je t'en prie, ne t'occupe plus des soldats. Encore une fois, ils sont partout admis et soignés et s'il y en a qui se plaignent, il ne faut pas les écouter. Dis bien des choses à Kolira de ma part, soigne-le bien et souhaite-lui bonne santé et bon courage. Ne pourrait-il pas t'aider pour rentrer les foins ?

#### **124. Carte des armées du 18 juin 1915**

Où en es-tu des foins ma bonne Babeth ? J'espère qu'ils sont à peu près terminés et je le souhaite vivement pour toi, sachant par expérience combien ce moment-là est ennuyeux à passer surtout lorsque le temps n'est pas sûr. Ici je donne une grande partie de mes hommes pour couper les herbes des gens qui sont absents ou des propriétés qui n'ont personne. Cela rend grand service à tous ; une grande partie de ces fourrages qui se perdraient serviront à nourrir nos chevaux. Je pense souvent que je voudrais être près de toi pour te fournir des travailleurs. Et le Breuilh ? Qu'y fait-on ? Tu me dis avoir demandé des soldats pour les travaux, mais qui les payera ? Ce ne sera pas le métayer, ce serait pourtant à lui. Je pensais au Breuilh et je me disais si, après la guerre, nous y entreprenions l'élevage des moutons ? Avoir par exemple 50 à 100 brebis qui nous donneraient par an un mouton,

n'avoir que cela avec un berger ou un ménage ne pourrait-on pas le faire avec Fournier ? C'est une idée, demande des renseignements à ton père sur ce commerce qui me paraîtrait assez avantageux. Il y en a un commerce plus délicat et qui rapporterait beaucoup après la guerre, surtout si on pouvait s'en procurer dès maintenant, c'est celui des chevaux (juments poulinières). Les chevaux vont être à un prix fou, si on pouvait se procurer une jument pas trop vieille, la mettre au jardin. Étudie cela avec ton père. Il faudra bien s'organiser pour faire rapporter un peu nos propriétés. Si nous pouvions vendre la maison de Montignac, avec cet argent on pourrait faire bien des choses. Le commerce et l'industrie vont reprendre une activité extraordinaire dans quelques mois, quelques années, et l'argent pourrait rapporter beaucoup. Je te soumets ces idées qui me viennent, pense-y. Qu'il me tarde de revenir avec toi ma bonne chérie et de reprendre notre vie modeste, mais heureuse. Que cette séparation est cruelle ! Enfin, si notre patrie est victorieuse, si elle sort de cette lutte plus grande, plus belle, nous n'aurons pas à regretter tous nos sacrifices. Que Dieu nous protège tous. Adieu, ma chérie, je t'embrasse comme je t'aime de toute mon âme. Embrasse bien pour moi les petites, maman et Marthe. Ton André.

H. de M. m'avait prêté un petit livre d'anglais rouge avec deux autres brochures. Envoie-les-moi par la poste, je les étudierai à mes moments perdus. Ils sont dans la bibliothèque.

### 125. Lettre du 27 juin 1915

J'ai reçu hier, ma bien chère Babeth, tes deux lettres. Je n'avais rien reçu de toi depuis ta lettre de fâcheries et j'en attendais une autre. Je vois avec plaisir que tes foins sont terminés ou doivent l'être maintenant. Tu pourras ainsi te reposer et faire arranger le jardin qui en a toujours besoin après ces travaux. Tu te débrouilles très bien et je t'en félicite. Je ne suis pas fâché que le jeune Mestrier t'ait quittée, tous ces gens-là, à part la mère, ne valent rien. Il y a toujours des histoires dans ce pauvre Montignac où les gens sont jaloux, méchants et à l'esprit très mauvais. Qu'avait-on besoin de trouver à redire à ce que des soldats portent le coin du dais ? Quel mal font-ils ? Il y en a bien qui servent la messe sur le front... Comment se fait-il que ce Mercier, huissier, ne soit pas dans un régiment étant encore en âge de servir au lieu de faire l'imbécile dans les rues de Montignac ? Dis-le à sa femme et ne la reçois plus puisqu'il en est ainsi. Quant à l'issue de la guerre, ce sera peut-être fort long encore, hélas ! Il ne faut pas s'émotionner du recul des Russes qui ont un réservoir d'hommes inépuisable ; ils tuent beaucoup de Boches et leur font du mal, c'est tout ce qu'il nous faut. Évidemment, ils n'ont pas assez de munitions, comme nous, il en faut tellement que cela dépasse l'imagination. Les Allemands avaient fait des provisions immenses et tous les jours ils en fabriquent des quantités considérables. Pour les rejeter hors de chez nous il nous faudrait le double de munitions qu'eux et nous y arriverions si les Anglais étaient mieux organisés et s'ils étaient aussi bons soldats que les nôtres, mais ils manquent un peu d'entrain et pour les stimuler je voudrais que les Boches leur arrosent leurs côtes et leurs villes assez violemment. Chez nous il faut de la patience et montrer de la confiance aux chefs des armées et au gouvernement : ne pas faire comme certains députés dont on devrait fermer le bec en les envoyant, les vieux dans leurs foyers et les jeunes sur le front. Dans nos petits endroits, il y a un tas de gens à l'esprit étroit, des imbéciles qui parlent sans savoir ce qu'ils disent. Qu'ils travaillent chez eux et qu'ils encouragent ceux qui se battent au lieu d'étaler leur stupide pessimisme. Nous avons arrêté sur la Marne une horde d'envahisseurs qui se sont rués sur nous. Nous les tenons en respect depuis de longs mois par des prodiges d'héroïsme, encore du temps et on leur passera le coup de balai final. Ce sera dur, je le crois, mais avec des efforts, de la persévérance, dans l'entente, nous sommes sûrs du succès final. Tu me dis d'écrire un journal. J'aurais dû noter au jour le jour les événements dont j'ai été le témoin, mais il aurait fallu le faire au moment même ; combien de choses intéressantes oubliées ! C'était difficile à certains moments d'écrire, même quelques lignes et puis, on ne doit pas avoir de notes sur soi dans le cas où on est tué ou prisonnier de façon à ne donner à l'ennemi aucune indication. De même, il nous est défendu de dire où nous sommes, ce que nous faisons dans les lettres ; il y a des quantités de soldats, d'officiers même, qui ont été sévèrement punis pour cela et on le recommande souvent aux uns et aux autres par la voie du rapport. Tu sais à peu près où je me trouve, nous faisons toujours des travaux de défense dans le cas où les Boches voudraient foncer de notre côté, ce qu'ils ne feront probablement pas. Nous gardons ce côté de la frontière. Voilà tout ce que je puis te dire. Pauvre chérie ! Il faut savoir faire bien des sacrifices dans l'intérêt de sa Patrie. Prêche-le à tous ces imbéciles qui discutent, parlent sans rien connaître, sans rien savoir et qui ne comprennent pas ce que c'est que la discipline. Quant aux questions religion, il y en a aussi qui s'en moquent, mais combien d'autres qui tous les jours adressent au ciel des prières sublimes ? Dieu certainement les exauce et prendra en pitié notre Patrie. Ce qui est triste, c'est l'attitude de notre Pape qui fait bien du mal.

Je t'ai envoyé hier deux Pays de France pour te distraire. Dans quelques jours au début du mois je t'enverrai un peu d'argent. Tu me diras ce que tu as payé avec ce que tu toucheras et où tu en es de tes affaires. Tu sais

combien les moindres détails m'intéressent. Je suis content de ne pas avoir de soldats au Breuilh, tu aurais eu des difficultés, qu'on s'arrange comme on pourra. Que faisait et disait la belle-fille Desoindre ? Raconte-le-moi. Fais la leçon à la métayère à ce sujet, qu'elle ne s'occupe pas de cette grande carne et fiche-la à la porte si elle continue ses histoires.

Comment va tante Marie ? Cette indisposition a-t-elle eu des suites ? Et les Lacombe, sont-ils guéris ? Joseph doit-il revenir et as-tu de ses nouvelles ? Je t'envoie deux petits papiers parfumés qu'un camarade m'a donnés. Je vais toujours fort bien et désirerais bien vous voir.

Adieu, ma bonne Babeth chérie, je t'embrasse mille fois comme je t'aime de toute mon âme. André

J'ai vu avant-hier le fils Ricard qui allait très bien. Je lui ai demandé s'il n'avait besoin de rien, il m'a dit que non. Tu donneras des nouvelles à ses parents.

### 126. Lettre du 1<sup>er</sup> juillet 1915

J'ai reçu, ma bien chère Babeth, les petits livres d'anglais que je t'avais demandés. Je ne sais si je pourrai beaucoup m'en servir. J'ai reçu aussi une charmante lettre de Mme de Beucé avec un colis renfermant ce papier où je t'écris et des boîtes de conserve, friandises, etc. Quelle aimable femme ! Tant que j'y pense, tu m'enverras par la poste une chemise de nuit avec col droit. Celle que j'avais prise était très mince, elle est usée ou à peu près. Tu dois être bien heureuse d'avoir fini tes foins, j'espère que tu vas prendre un peu de repos. As-tu été à Périgueux, as-tu touché les coupons, pour combien ? Raconte-moi ton voyage. Dans une prochaine lettre, je te renverrai un mandat de 200 F. Je ne pense pas pouvoir te renvoyer davantage, car j'ai beaucoup de dépenses ce mois-ci. Avec les 150,50 F que tu dois toucher, cela te rendra service. Tu verras s'il t'est possible de payer quelques dettes (H. de M. par exemple), je t'en charge, ramasse la somme nécessaire si possible. Continue-t-on à Montignac à faire de la politique antireligieuse ? Ils n'ont donc rien à faire ces brutes-là ?

Je reçois ta carte à l'instant qui m'annonce ton départ pour Périgueux, tu me raconteras. Mme Lapeyre est morte : elle était assez vieille : tu feras tous mes compliments de condoléances de ma part, car je n'ai point envie d'écrire. J'espère que ces petits voyages ne te fatigueront pas. Ménage-toi, je t'en supplie, car tu sais bien ma chérie combien je tiens à toi. Adieu, je t'embrasse mille fois comme je t'aime. Embrasse bien pour moi les petites, maman et Marthe. Bonjour à Meine. Je vais toujours très bien, mais qu'il fait chaud ! André

### 127. Lettre du 2 juillet 1915

Ma bien chère Babeth

Hier, je t'ai envoyé un mot dès le reçu de ta carte et je t'annonçais que je faisais prendre un mandat de 200 F que je t'expédie aujourd'hui. Avec les 150,50 F de ma délégation et l'argent de tes coupons, cela te fera une bonne petite somme que tu emploieras, j'en suis sûr, au mieux de nos intérêts. Comme je te le disais hier, je ne puis te renvoyer davantage, car je suis obligé de me faire faire quelques vêtements moins chauds. On use beaucoup et il faut renouveler son vestiaire de temps en temps, ce qui coûte cher. Le mois prochain, si possible, je tâcherai de te donner un peu plus, mais n'y compte pas trop.

J'ai reçu une carte de M. Gros, le clerc de Boisselit, tu le remercieras de ma part en lui présentant mon souvenir ce qui me dispense d'écrire. L'as-tu fait pour Gaby ? Je vais toujours fort bien, suis au même endroit jusqu'à la fin du mois de juillet, à moins d'ordre contraire ce qui peut fort bien arriver. Quoi qu'il en soit, ne t'inquiète pas trop sur mon sort, soigne-toi bien et repose-toi puisque tu es heureusement délivrée de ce cauchemar des foins. Dans ta prochaine lettre, tu me raconteras en détail ton voyage à Ajat et Périgueux et me diras ce que tu as fait et vu.

Je n'ai pas reçu de nouvelles de Joseph et Louise depuis longtemps, ils doivent bien s'ennuyer pour leurs travaux comme tous les propriétaires. Es-tu contente de ta nouvelle cuisinière et as-tu remplacé Mestrier comme tu me le faisais espérer dans ton avant-dernière lettre ? Ces pluies, ennuyeuses pour faire les foins, ont dû être favorables pour les légumes que tu dois avoir en grande quantité. Je pense que tu as fait planter d'autres choux pour en avoir jusqu'à l'hiver ; au mois d'août, il faudra en faire semer pour planter au mois d'octobre, choux destinés à être bons au printemps. Fais semer et planter des choux de Milan, de Norvège et de Pontoise pour les avoir pendant l'hiver. Du reste, consulte ton livre que tu examinai si bien quand nous étions ensemble. Ma pauvre Babeth, quand pourrons-nous y revenir ? Il me tarde bien de te revoir, d'embrasser ces chères petites et toute la famille, mais ce ne sera pas encore, hélas ! Il faut toujours être bien patients, bien courageux en attendant cet heureux jour.

Dans une lettre de Madeleine Dutard, j'avais l'adresse de Paule à Londres et par mégarde j'ai déchiré la lettre sans relever ladite adresse que tu voudras bien me donner. Tu n'oublieras pas non plus de m'envoyer ma chemise de nuit demandée. Tu pourras y ajouter deux paires de chaussettes de coton, cela ne pèsera pas trop j'espère. Je te quitte ma bien chère Babeth, je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que tous. André

À bientôt, le plaisir d'avoir de tes nouvelles.

### **128. Lettre du 9 juillet 1915**

Je viens, ma bien chère Babeth de recevoir ta lettre du 5 juillet. Je vois que tu n'as pas encore reçu celle où j'avais mis pour toi un mandat de 200 F. J'espère qu'elle est arrivée maintenant, tu me le diras bien. J'écrivais hier à ta sœur Marguerite et lui disais que bientôt peut-être il me serait possible de vous voir, mais je lui exposais les difficultés du départ, tu lui diras de te montrer ma lettre. De nouveaux ordres arrivent continuellement au sujet de ces permissions : il n'y a que deux départs par mois, je suis le 4<sup>e</sup> des officiers je n'irai donc que vers la fin du mois d'août et encore c'est peu certain, n'y compte donc pas trop. Il me tarde bien : si rien n'arrive je passerai 8 jours. Les Boches nous attaquent de tous les côtés, beaucoup en effet en Argonne et Hauts de Meuse, mais en vain. Il est à peu près sûr que nous aurons une campagne d'hiver, nos ennemis s'y préparent. Enfin, si je pouvais te voir durant quelques jours, cela me réconforterait un peu. Je vois avec plaisir que tu te débrouilles parfaitement pour tes affaires et que peu à peu tu liquides nos dettes, je t'aiderai de mon mieux. Conserve toujours ton courage ma bien-aimée, soigne-toi bien, repose-toi à présent que tes foins sont terminés et que je te retrouve bien portante. Arrête ton institutrice si tu la crois susceptible de bien faire ; quant à Julon, si tu es à peu près satisfaite, tu feras bien de le garder encore quelque temps. Je croyais que tu avais un gamin à ta disposition. Ton père et Joseph s'ennuient bien pour leurs travaux, tous les pauvres propriétaires en sont au même point. J'ai écrit avant-hier un mot à tante Marie au sujet de sa maladie et guérison. Adieu, ma bonne Babeth, je t'embrasse mille fois bien affectueusement ainsi que les petites filles, maman et Marthe. André

### **129. Lettre du 11 juillet 1915**

J'ai reçu hier ta carte, ma bien chère Babeth, datée de Valette où tu te trouvais pour aider à soigner tante Marie. Je ne suis étonné qu'à demi de l'état de cette pauvre femme, je pensais bien qu'à son âge elle ne pouvait guère se remettre de cette dernière crise. Je voudrais bien pour toi et pour vous tous que l'agonie ne se prolonge pas trop afin de ne pas vous fatiguer, car si Dieu doit la prendre, tant vaut-il que la fin soit proche. Qu'elle laisse quelque chose ou rien comme je m'y attends, cela ne sera qu'un petit incident sans grande importance si on le compare à toutes les préoccupations, à tous les malheurs que suscite cette guerre. Il est préférable en effet de voir la terminaison de la campagne et la victoire. Cependant, j'aurais été heureux d'avoir une petite somme, non pour moi, mais pour les enfants. Enfin, que le destin arrange les choses comme il l'entendra. Tu me donneras des détails, et sur la mort de tante Marie et sur la manière dont elle aura manifesté ses désirs au point de vue de sa succession. Cela m'intéresse beaucoup et sera un sujet de distraction. Quoi qu'il en soit, sachons tous garder notre dignité avec le sourire ! Quant aux relations futures avec Blanche, soyons polis comme doivent l'être les gens du monde, mais rien de plus à moins que tu trouves chez elle un charme particulier que je n'ai jamais pu découvrir.

J'écris un mot à Meine que tu lui donneras avec ce billet de 5 F qui, j'espère, arrivera intact et qui lui servira pour s'offrir ce dont elle aura besoin. Je pense que mon mot te trouvera à la maison où je voudrais te voir revenue, car, après les fatigues des foins et les préoccupations de toutes sortes dont tu dois être affligée, je ne voudrais pas que tu éprouves de nouvelles fatigues et que tu sois malade. Je voudrais que tu raccourcisses ton séjour à Valette le plus possible. Où Joseph et Louise en sont-ils de leurs travaux ? Vont-ils revenir ? Je n'ai qu'un instant avant le départ du vaguemestre et je t'embrasse mille fois ma chérie de toute mon âme comme je t'aime. Embrasse bien pour moi maman, les petites filles et Marthe. André

### **130. Lettre du 14 juillet 1915**

Ma bien chère Babeth

D'après ta dernière lettre d'hier qui me disait l'état de tante Marie, je pense qu'au moment où je t'écris cette pauvre femme a cessé de vivre : que Dieu ait son âme. Tu me donneras, je pense bien, de longs détails sur ses derniers moments, ses obsèques, etc. Quant à sa succession, je pense qu'elle ne nous aura rien laissé. En ce moment c'est un bien petit malheur qui est masqué par d'autres, bien plus grands. Cependant, j'aurais été heureux qu'elle nous laissât une petite somme non pour nous enrichir, mais au moins pour que notre situation ait été un peu moins précaire. Enfin, pour cela comme pour toute autre chose, que la volonté de Dieu soit faite ! Surtout,

pour le public, ni les uns ni les autres, ne laissons pas un désappointement quelconque percer : dis-le bien à maman. Ce qui me préoccupe, c'est toi : je ne voudrais pas que tu te fatigues à passer des nuits étant déjà fatiguée par une vie très remplie, très mouvementée. Que j'ai le plaisir de te retrouver bien portante et gaie quoique rien ne puisse bien nous inciter à la joie. Je t'envoie la caricature du Konprinz dont l'armée nous attaque constamment dans l'Argonne et au Bois le Prêtre, mais sans résultat. Tu devras dire à quelqu'un de Paris de t'envoyer la collection de tous ces monstres que l'on a mis sur cartes postales en gargouilles. Tu trouveras bien quelqu'un pour te les envoyer. Celle-ci m'a été envoyée ces jours-ci par un de mes camarades ; j'ai vu celle de son père qui est aussi fort curieuse. Je t'envoie aussi deux numéros de Pays de France, tu trouveras des images de Bois le Prêtre où j'ai séjourné pendant un mois. Encore une fois, n'y aurait-il pas moyen d'avoir la collection de l'Illustration depuis le mois de juillet dernier ? Tante Marie me l'avait promise, mais à présent qu'elle est morte, je ne pourrai pas avoir ces numéros qui sont superbes. C'est un beau souvenir à avoir. Veux-tu que j'écrive moi-même à la direction ? J'aimerais mieux que tu le fasses. Quand même tu devrais promettre un abonnement pour l'année prochaine, je t'envoierai l'argent pour le payer. As-tu vu les numéros déjà parus sur la guerre ? C'est vraiment à conserver. Je te l'avais bien recommandé dans mes premières lettres.

Tu me dis que ton père est bien ennuyé, bien préoccupé et fatigué par ses travaux. Je le crois sans peine, car, même en temps de paix, c'est difficile pour travailler ses terres, à plus forte raison à présent que les campagnes sont désertes. Mais il ne faut pas pour cela prendre les choses trop au tragique et se désespérer. Tous les propriétaires sont dans le même cas, Joseph aussi doit être bien embêté. Quant à toi, tu as bien réussi et je t'en félicite. Les foins t'ont coûté un peu cher, tant pis pourvu qu'ils soient finis. Il me semble que cette fin d'août n'arrivera jamais tant il me tarde d'aller te retrouver durant quelques jours.

Adieu, ma bonne Babeth chérie, je t'embrasse mille fois de toute mon âme ainsi que les petites filles, maman et Marthe. André

As-tu reçu une lettre dans laquelle j'avais mis 5 F pour Meine. Tu souhaites une bonne fête à cette dernière. Jacques m'a écrit il y a quelques jours, je lui ai répondu longuement.

### 131. Lettre du 16 juillet 1915

Bien chère Babeth

J'ai reçu ta lettre hier m'annonçant la mort de cette pauvre tante Marie, nouvelle qui ne m'a pas étonné d'après ce que tu me disais. Voilà donc Valette fermé pour nous. J'espère que nous n'attraperons plus d'orages sur le dos en y allant faire des visites. J'attends avec une grande impatience d'autres lettres de toi pour me donner des détails sur la cérémonie, etc., etc. Je déplore que tu te fatigues pour un motif ou pour un autre et surtout que tu te préoccupes, que tu te désolés pour des événements tristes aussi bien que réjouissants. Je te faisais entrevoir une visite : pourquoi donc cette nouvelle te rend-elle malade ? Au contraire, il me semble qu'elle devrait te rendre plus gaie, plus courageuse. Ne te laisse pas troubler ainsi par les événements et les nouvelles de toutes sortes, ne te chagrine pas tant en prenant les choses tant à cœur. Je te l'ai souvent recommandé dans mes lettres, tu te fais mal, moralement et physiquement, tu t'attristes, tu te vieillis au lieu de te conserver jeune, gaie... Écoute-moi ma chérie, je voudrais tant te retrouver telle que je t'ai quittée ! J'ai écrit depuis (mes lettres mettant si longtemps) pour te dire que je ne pouvais savoir ni le jour ni l'heure de mon arrivée par conséquent impossible de te donner un rendez-vous à un endroit quelconque, cela compliquerait mon voyage qui est assez compliqué par lui-même comme dans une lettre écrite à Marguerite et que je te disais de lire. J'arriverai donc, si j'arrive, comme un voleur et ce ne sera jamais qu'à la fin du mois d'août vers le 21 ou 22 à moins qu'il n'y ait quelque événement imprévu ce qui est fort possible. Quoi qu'il en soit, ne t'inquiète pas, ne pleure pas, sois calme et soigne-toi bien. Je serai obligé de suivre un itinéraire tracé d'avance que je ne connais pas, à des jours et heures inconnues... Sans cela, c'eût été une fête pour moi bien douce, bien agréable de te trouver au cours du voyage. Mais n'en parlons plus, car je n'ose croire à ce bonheur !

Je ne sais si Madeleine est venue de Saint Mayme et Joseph et Louise de la Grande Borie pour assister aux obsèques de tante Marie et si vous êtes encore réunis à la maison. J'entends d'ici les réflexions des uns et des autres, Joseph qui doit dire, comme moi, nous sommes baisés ! J'en rigole... Je vois aussi la tête déconfite de cette pauvre maman. Pourquoi se faire tant de bile pour une question d'argent : la fin de la guerre, la victoire complète, le salut de notre Patrie, voilà ce qui compte en ce moment, le reste n'est rien. Joseph plus philosophiquement doit dire : buvons un coup de plus ! Il a raison Joseph : qu'il continue à ne pas se faire de mauvais sang, cela ne sert à rien. Quant à moi, cette question d'héritage qui aurait été importante, qui m'aurait causé une grande désillusion, me laisse absolument froid aujourd'hui. C'est ainsi la vie : un événement efface l'autre, il faut s'abandonner à la Providence qui seule est maîtresse de tout.

J'avais écrit hier une lettre à Madeleine, notre nièce, pour lui souhaiter sa fête, cette lettre a disparu de ma table, je n'ai jamais pu la retrouver. J'habite chez une carne de femme [*femme méchante*] extrêmement curieuse qui aurait pu me la choper : si oui, elle aura été bien volée... Tu le diras à Madeleine si elle est avec toi. Du reste quand j'aurai un moment je lui écrirai un mot.

Encore une fois ma bonne Babeth chérie je te recommande de ne pas t'inquiéter, de bien te soigner afin que je te retrouve bien portante aussi bien au moral qu'au physique. Je pense à toi continuellement, je te suis absolument fidèle, je t'aime de toute mon âme et je t'embrasse bien tendrement. André

### 132. Lettre du 18 juillet 1915

Ma bien chère Babeth

Je reçois à l'instant ta lettre et je m'empresse de te renvoyer ces deux mots, pour te dire que pour mon compte personnel je suis ravi d'avoir 20 000 F, car je n'attendais rien. Tante Marie a donné peu à chacun, mais enfin elle a donné : Deo gracias ! Quant à moi, je n'en demandais pas davantage. Je suis fort satisfait de cette aubaine, j'en remercie la Providence. Maman n'aurait pas dû faire de scène à Blanche, c'est ridicule. Mais il me semble que cette somme doit être donnée intégralement et que le légataire universel doit payer les droits de succession. Je me trompe : si ce n'est pas spécifié dans le testament, c'est nous qui devons payer. Ce qui vaut le mieux à mon avis c'est d'exiger le paiement en argent tout de suite et de prendre des bons de la défense nationale qui se prennent sans frais et au bureau du percepteur, sans frais et sans se déranger et dont les intérêts sont payables d'avance. Du reste, c'est un placement avantageux et patriotique. Nous paierons les droits de succession qui seront à déduire de la somme de 20 000 F. Voilà quel est mon avis. Donc, si possible, suit cette règle de conduite en ce qui nous concerne, la situation sera liquidée. Place l'argent aussitôt comme je te le conseille. Écris-moi de nouveau pour me dire ce que tu fais. Je serai obligé de t'envoyer une procuration pour t'autoriser à toucher et placer. Cette procuration devra indiquer la somme à toucher (le notaire pourra la remplir et je la signerai). J'ai envoyé déjà un mot à Blanche sur tante Marie, qui était court, mais très élogieux pour ma tante et fort poli pour Blanche. De mon côté, j'ai été très correct. Il aurait peut-être été avantageux de prendre des valeurs qui sont très basses en ce moment, mais le choix en est si difficile qu'il vaut mieux de l'argent.

Adieu, ma chérie, je t'embrasse mille fois comme je t'aime et te charge d'embrasser toute la famille de ma part. André

### 133. Lettre du 23 juillet 1915

Ma bien chère Babeth

Je n'ai pu t'écrire depuis trois jours parce que je suis parti avec la moitié de ma compagnie aux avant-postes où j'ai beaucoup d'occupations et de responsabilités. J'ai reçu hier ta lettre m'apprenant la maladie de Madeleine. J'espère qu'elle va mieux et qu'elle est presque guérie, ce que je souhaite bien pour elle et pour toi. C'est bien ennuyeux précisément lorsque tu aurais pu être tranquille. Je pense que tu as reçu mon dernier mot où je te disais de prendre l'argent et de le placer aussitôt sur des obligations de la Défense nationale. Il faut une procuration pour que tu puisses toucher. J'aurais été très satisfait de ce modeste héritage si les frais de succession n'avaient pas été mis sur notre dos, cela va diminuer de 4 000 F au moins notre somme ; sans cela je ne serais point mécontent. J'ai reçu une lettre de Marguerite la carmélite me poussant à écrire des choses stupides à Blanche et à faire des protestations aussi ridicules et bêtes qu'inutiles. Sa lettre est idiote, je vais lui répondre. Il n'y a qu'à rien dire et empocher notre pécule en conservant notre dignité et sang-froid. Que pensent tes parents de cet événement ? Il me tarde de recevoir une lettre de ta sœur. Cet événement ne m'étonne point et je ne comprends pas que Marguerite et Albert aient pu s'illusionner. Ce Chariéras dont tu me parles va partir lundi prochain en permission, il est dans ma compagnie ; quant à Bayle, il était dans mon ancienne compagnie et ne me regarde plus.

Ce testament a dû faire bien parler. Maman est-elle consolée ? Qu'elle ne s'en préoccupe plus la pauvre femme. Paule était celle qui l'intéressait le plus ; or, dis-lui bien que sa situation est la meilleure, ses trois enfants sont admirablement placés pour me servir d'une expression vulgaire et son mari a une bonne situation. Ses charges sont allégées à présent : que veut-on de plus, c'est parfait. Je voudrais bien pour mes vieux jours être ainsi. À quoi bon récriminer contre Blanche, cela ne servirait qu'à se faire moquer de soi.

Il me tarde bien d'aller passer quelques jours avec toi, il me semble que ce moment n'arrivera jamais. Pour l'instant, je suis en grande garde, bien près des Boches, et Montignac me semble bien, bien loin... Écris-moi souvent. Voudras-tu qu'au début du mois je t'envoie 200 F ou que j'attende pour te les porter. Il vaudrait peut-être mieux que je te les envoie, car si je ne pouvais venir !

Adieu, ma bonne Babeth bien aimée, je t'embrasse 1 000 fois comme je t'aime ainsi que tous. André  
Madeleine m'a annoncé la naissance d'un deuxième garçon : elle a de la veine Geneviève !

*[Madeleine est la sœur aînée de Geneviève, mariée à un Anglais. Elles sont les filles de Paule, sœur d'André. Il exprime ici sa souffrance de ne pas avoir de garçon(s), souffrance qu'il exprimera à nouveau dans des lettres à venir.]*

**[Ajout]**

J'ai été très heureux d'apprendre que Blanche t'avait fait un beau cadeau. Ce n'est pas la peine que je lui écrive car je suis censé ne pas le savoir ; lorsque nous nous verrons, nous déciderons ensemble. J'ai écrit un mot depuis la mort avant de connaître notre héritage, c'est suffisant. Cela allait d'autant mieux que je ne savais rien et que par conséquent ma lettre n'avait qu'à parler du deuil. J'étais très à mon aise. Puisque je lui ai écrit à ce sujet, il me semble que je n'ai plus rien à lui dire. J'approuve parfaitement ta manière de faire, ma bonne Babeth chérie, je suis bien heureux d'avoir une excellente femme comme toi, je remercie le Ciel de me l'avoir donnée et c'est pour moi une grande consolation, un grand réconfort au milieu des préoccupations, des ennuis, des malheurs qui nous environnent. Oui, sans être d'une intimité bien grande avec Blanche, continue si tu veux des rapports de bon voisinage : je le laisse à ton entière appréciation. Fais ce que tu voudras, je ne te blâmerai pas, au contraire... Il vaut mieux devant le monde n'avoir pas l'air vexé et être détaché de ces questions d'argent : nous sommes parfaitement d'accord l'un et l'autre. Marguerite la carmélite voulait me faire écrire à Blanche une lettre de protestations, de menaces, de supplications, lettre ridicule. Je ne l'ai point écoutée, comme je te le disais dans une de mes lettres que tu n'avais pas reçue lorsque tu m'as écrit toi-même et je lui ai répondu en lui faisant ressortir le grotesque de ses conseils... Je garde la lettre de Marguerite pour te la communiquer.

Tu as très bien fait d'aller à Valette assister au service de tante Marie avec Marthe, les simples convenances l'exigeaient. Quant à payer à Blanche le blé acheté à tante Marie, tu aurais bien dû t'en dispenser, si possible. Il faudra bien songer à payer H. de M. Pour le reste, Boisselit par exemple, on pourra le payer avec l'argent que donnera Blanche, mais cela ne presse pas, tu peux m'attendre. Je te demandais dans une de mes lettres si tu voulais que dans les premiers jours d'août je t'expédie 200 F sur ma solde. Je pense que tu n'en auras pas besoin. Dis-le-moi.

Je ne sais s'il te sera possible de toucher quoi que ce soit sans une procuration de moi. Avec ton oncle, il y aura peut-être moyen de s'arranger ! Si c'est possible, on pourra régulariser la situation pendant les quelques jours où je serai présent. Vois cela et tiens-moi au courant de tes faits et gestes. Tes lettres sont toutes attendues avec impatience et me font un infini plaisir. Tu ne saurais croire comme elles me font du bien, moi qui suis si loin de toi par la distance, mais si près malgré tout par la pensée, l'affection.

Adieu, ma pauvre Babeth bien aimée, je t'embrasse mille fois de tout mon cœur ainsi que les petites. Bonjour à Madeleine. André

### **134. Lettre du 29 juillet 1915**

Ma bien chère Babeth

Ta longue lettre d'hier m'a fait grand plaisir et m'a vivement intéressé. Tu ne me paraissais pas avoir reçu un mot que je t'écrivais au sujet de la somme à recevoir de Blanche. Je te conseillais de prendre de l'argent et de le remployer sur des obligations de la Défense nationale et tu parais vouloir accepter des titres : c'est scabreux. Demande conseil à M. de Montardy à ce sujet, mais je ne veux pas de créance. Lui as-tu fait part de mon intention : prendre l'argent et ensuite des obligations de la Défense nationale ? Blanche ne peut donner que 10 000 F immédiatement et payer les intérêts du reste à 5 % ; fais comme tu voudras, j'aurais préféré liquider la situation le plus tôt et le plus vite possible. Pour le choix des titres, c'est bien difficile.

Je n'ai reçu aucune nouvelle de la Grande Borie, j'avais écrit à Joseph dès la nouvelle de cet héritage. Ils ne m'ont point répondu. Ne sont-ils pas malades l'un ou l'autre et doivent-ils bientôt revenir à Montignac ? Je pense qu'ils n'y viendront que quand j'irai moi-même. Un ordre paru avant-hier disant que les officiers ne seraient point obligés de suivre les détachements et qu'ils pourraient avoir un ordre de route pour eux seuls : j'en suis bien content, car mon voyage se fera plus vite et d'une façon plus agréable. Mais, pour te donner rendez-vous à un endroit quelconque, je crois que ce ne sera pas possible à moins que lors de mon départ, je te télégraphie de Nancy d'aller à Limoges : les trains sont-ils commodes ? Envoie-moi un petit indicateur, dernier service. Si je passe par Paris, il me sera facile de voir l'heure à laquelle j'arriverai à Limoges et tu m'attendrais à la gare. Quel est ton avis ? Envoie-moi toujours cet indicateur. D'un autre côté je ne voudrais pas te faire faire un voyage fatigant. Si

je peux, ce sera le 17 août, donc le 18 je pourrais être à Limoges. Si cela se fait, il faudrait n'en rien dire et ne pas aller chez Mme Buisson.

Adieu ma chérie, je t'embrasse mille fois de toute mon âme ainsi que tous. André

### 135. Lettre du 1<sup>er</sup> août 1915

Je t'envoie ma bien chère Babeth, trois numéros de Pays de France que tu recevras, j'espère. Je t'envoie aussi, pensant que cela t'amusera, la copie de la lettre que Blanche m'a écrite en réponse à la mienne envoyée dès la mort de tante Marie avant de connaître le fameux testament. Tu comprends qu'après cet échange de politesse et ce baiser de la fin, il n'y a plus rien à dire et nos relations sont parfaites. Je n'ai plus de réflexions rétrospectives et mes relations avec elle peuvent en rester là, elles sont tout ce qu'il y a de plus convenable...

Tu as dû voir dans le communiqué d'aujourd'hui qu'un taube avait été démoli ; c'est au-dessus de ma tête qu'un coup de canon heureux a enlevé une partie de l'hélice qui a été recueillie par moi et envoyée à la Brigade. Le taube a pu ensuite aller tomber un peu au-delà de nos lignes ; l'instrument a été pris par nous, mais les deux Boches aviateurs ont pu se sauver ce qui est bien malheureux. Ils ont eu de la chance de ne pas se tuer en tombant et surtout de pouvoir échapper à la faveur du brouillard à un sergent et quelques hommes qui les poursuivaient. Aujourd'hui, il y en a six (à 5 heures du matin) qui sont passés au-dessus de nous. Nos aviateurs les poursuivent avec beaucoup d'audace, c'est superbe à voir pourvu qu'ils ne nous lancent pas quelques bombes. Les villages que les Boches occupent en face de nous ont été violemment bombardés par nous et je m'attends à ce qu'ils nous fassent partager tout cela. Ils ont lancé avant-hier sur mon village 8 obus qui heureusement n'ont fait aucun mal.

As-tu reçu des nouvelles de Joseph et Louise et as-tu d'autres détails à me donner sur tes affaires et sur tous ? Tu m'as envoyé hier une petite carte, j'espère qu'aujourd'hui je recevrai une longue lettre intéressante. Tu dois te rappeler qu'à un moment donné, j'avais échangé à Maricey deux pièces d'or de 100 F contre des billets. Si Maricey les a encore, tu pourrais les lui racheter, soit pour les conserver soit, ce qui serait mieux, pour les porter à la banque afin de les faire changer contre des billets. Tu sais qu'on ramasse tout l'or possible, que c'est un devoir patriotique, par conséquent nous pourrions ainsi les donner et recevoir de la monnaie en échange. Mais il est possible que Maricey ne les possède plus. Pour le paiement de nos deux dettes qui nous restent, Montaiz et Boisselit, nous verrons cela ensemble à moins que, si tu touches de l'argent, tu renvoies aussitôt à Henry ses 500 F. Je réglerai Boisselit lors de mon voyage.

Adieu ma chérie, je t'embrasse et t'aime de toute mon âme ainsi que tous. André

J'ai écrit à Marthe et à toi deux ou trois lettres, j'espère que tu les as reçues.

### 135 bis. Réponse de Blanche à la lettre d'André Vacquier

Monsieur,

Merci de votre affectueux petit mot. Je sais que vous aussi avez beaucoup de chagrin. Elle vous aimait, parlait bien souvent de vous et votre présence au front lui donnait bien du souci.

Moi, je suis désespérée. Il n'y a plus pour moi de bonheur en ce monde puisque je ne pourrai plus le partager avec elle : la vie ne m'est plus qu'une charge. J'erre, l'âme en détresse, dans la vieille maison désolée, appelant désespérément celle qui a été pour moi la meilleure des mères et la plus délicieuse des amies. On me dit que son âme est restée près de la mienne dans les lieux habités par la chère morte, mais alors le Ciel pour elle ne doit pas être le Ciel si elle voit mon désespoir, elle qui aurait voulu m'éviter la moindre peine.

Je ne veux pas continuer, car vous avez bien assez de vos soucis et de votre chagrin personnel, laissez-moi vous dire seulement que votre chère femme a été admirable auprès de votre tante mourante et que vous avez assez de bonheur dans la vie si Dieu vous laisse toujours cet ange à vos côtés.

Permettez-moi de vous embrasser de cœur. Blanche

*[Tante Marie était la fille du frère aîné de la grand-mère d'André (Alexandrine Requier), sans enfant, et des deux oncles Requier célibataires, généreux donateurs de la famille Vacquier. Blanche était une employée faisant aussi office de dame de compagnie. Il en a été question plus haut à propos de son fiancé blessé, et elle sera évoquée plus loin en raison de son mariage avec un ami de la famille, original, célibataire, Professeur d'université, mariage arrangé... par Elisabeth !]*

### 136. Coupon d'un mandat de 200 F du 2 et 3 août 1915

Ton oncle, ma chérie, m'a demandé une procuration que je vais lui renvoyer : cela est préférable dans le cas où il ne me serait pas possible de vous voir. Tu recevras peut-être cette carte avant. Je vais toujours fort bien et souhaite vivement vous revoir tous. Ci-joint la somme de deux cents francs. Recommande bien à Nénette de ma part d'être plus sage, plus docile. Son papa voudrait la retrouver bien raisonnable.

Mille tendresses et baisers. André

### 137. Lettre du 3 août 1915

Je t'ai envoyé hier un mandat-carte de 200 F ainsi que 3 numéros de journaux, j'espère que tu recevras le tout. J'ai expédié hier la procuration à ton oncle ce qui fait que tu pourras faire sans moi. Ton oncle me demandait comment j'entendais être payé. Je lui ai répondu que je désirais des espèces et que mon intention était de remployer l'argent en prenant des obligations de la défense nationale ce que je considère comme un devoir patriotique et un acte de bonne administration. Que je ne voulais pas de créances à cause des déboires qu'elles nous avaient toutes causés. Du reste, dis-lui de te montrer ma lettre et ne t'emballe pas trop sur les conseils de Petit : ils ont besoin d'être contrôlés, car il a des idées spéciales. Si on te donne des titres, même excellents, il ne faudrait pas mettre une grosse somme sur les mêmes. Mais je suis pour l'argent afin de l'employer comme je dis. J'ai une absolue confiance en toi, ma chérie et je suis bien heureux de t'avoir. Je me félicite tous les jours du bonheur de t'avoir rencontrée sur mon chemin. Avec ma procuration, tu pourras faire ce que tu voudras.

Que Julon te vole, c'est possible. Il est voleur par essence et par habitude : je crois que tous les paysans le sont. Quant à cet Édouard que je connais parfaitement, je trouve qu'il demande un prix ridicule. Il y a longtemps qu'il désire venir. Mais penses-tu qu'il soit plus avantageux de ne pas le nourrir ? Il a une santé un peu précaire. À 90 F par mois, il coûtera ce que le jardin pourra donner.

As-tu reçu une lettre dans laquelle je te demandais de m'envoyer un petit indicateur ? Et Joseph, que devient-il ? Je n'ai pas reçu de ses nouvelles depuis longtemps. Depuis l'héritage je lui ai écrit et ne m'a point répondu. Quelles ont été leurs impressions à tous les deux ? Sont-ils bien ennuyés de ne pas avoir davantage ? Adieu, ma bonne Babeth bien aimée, je t'embrasse comme je t'aime de toute mon âme. André

### 138. Lettre du 6 août 1915

Ma bien chère Babeth

J'ai examiné ce matin comment je pourrai faire mon voyage et si rien ne vient mettre obstacle à mes projets. Voici mon itinéraire : départ de Nancy le 16 août à 7 h 30, arrivée à Paris à 14 h 17 – départ de Paris à 19 h 20, arrivée à Brive à 3 h 27 – départ de Brive (le 17) à 5 h 30, arrivée à Montignac à 7 h 3.

Cela le 17 août au matin ; si je ne peux prendre ce train, je serai obligé de coucher à Paris et à Brive puisque le soir le train arrive à Brive après le départ de celui qui va à Montignac. Dans ce cas, je te télégraphierai de venir me rejoindre à Brive, mais je ferai tout mon possible pour arriver le 18 [17] à 7 h 3. Pour me faire chercher à Limoges, on peut se manquer ce qui serait fort désagréable. Je voudrais bien prendre ce train de nuit à Paris, cela me ferait gagner du temps. Il me semble que tout cela ne pourra se faire tant je désire que ce soit. J'espère que je recevrai une lettre de toi me disant que les miennes te sont parvenues ainsi que le mandat-carte, les journaux, la procuration demandée... Où en es-tu de tes affaires de succession : j'ai préféré t'envoyer une procuration afin que tu sois plus libre d'opérer toi-même. As-tu des nouvelles de Joseph et Louise, il y a longtemps que je n'ai rien reçu d'eux. Sont-ils vexés de la modeste somme léguée ? Ta sœur Marguerite me disait de lui écrire pour que Bertrand aille me chercher à Limoges. Tu lui diras ce que je viens de te dire : par ce train-là, tout sera plus simple.

Il me tarde bien de te revoir ma chérie. Voilà un an déjà de séparation, peut-être aurons-nous encore un an de guerre, il faut s'attendre à tout. Attends que je sois arrivé pour dire à Joseph de venir, car on n'est jamais sûr de rien. Adieu, ma bien chère Babeth, je t'embrasse de toute mon âme ainsi que les petites, maman et Marthe, en attendant le plaisir de te serrer dans mes bras. André

### 139. Lettre du 10 août 1915

Ma bien chère Babeth

À moins d'événements extraordinaires que je ne puis prévoir, j'arriverai le 17 à Brive par le train de Paris qui arrive à 3 h 27 du matin. Je repars de Brive à 5 h 30 pour arriver à Montignac à 7 h 3. Que Bertrand ne se

dérange pas pour venir me chercher en auto, ce train étant direct, ce serait pour lui une corvée inutile à moins qu'il veuille venir à Brive (à la gare) à l'arrivée du train, mais c'est une heure bien matinale qui ne lui conviendrait guère. Tu pourras avertir Joseph et Louise de mon séjour afin qu'ils puissent venir me voir, je te charge aussi de le dire à Marguerite. Je voulais aussi te demander de venir coucher à Brive (hôtel Terminus) afin que je te trouve à la descente du train, mais je ne veux pas t'imposer ce voyage peu agréable et qui n'aurait aucun intérêt à cause de la concordance des trains ; cela me procurerait le plaisir de te voir quelques heures plus tôt, mais t'imposerait peut-être quelque fatigue et préoccupation surtout si je venais à rater un train : que deviendrais-tu ?

Adieu, ma Babeth bien aimée, je t'embrasse de toute mon âme ainsi que nos petites filles, maman et Marthe. Qu'il me tarde de te voir. André

Si tu veux coucher à Brive lundi soir, j'irai à l'hôtel Terminus en face de la gare à l'arrivée du train. Tu pourrais dire à Bertrand de venir nous y chercher vers 10 heures ce qui nous permettrait de rester ensemble quelques heures et de rentrer à Montignac pour déjeuner. Ce serait la meilleure combinaison.

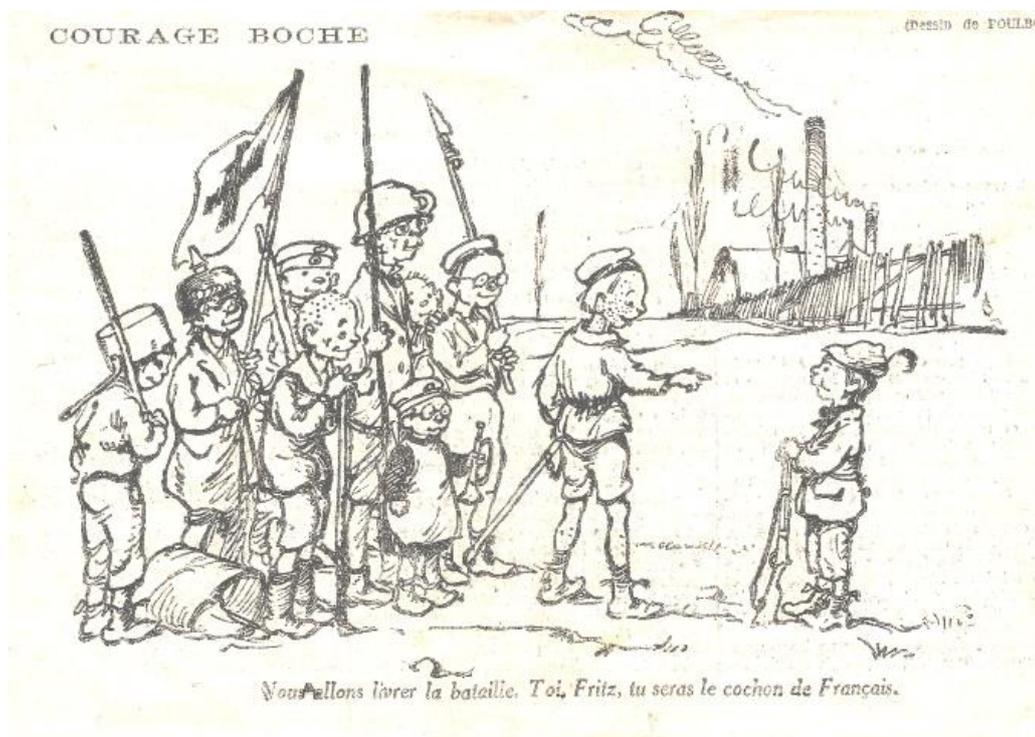
#### **140. Lettre du 12 août 1915**

Hier je t'ai écrit un mot ma Babeth chérie pour t'indiquer l'heure de mon arrivée à Brive. Je viens te répéter mes intentions et projets de voyage. Voilà mon itinéraire que je compte suivre à moins d'évènements imprévus : départ de Nancy le 16 août à 7 h 30, arrivée à Paris à 14 h 17 – départ de Paris à 19 h 30, arrivée à Brive à 3 h 27 le 17 août.

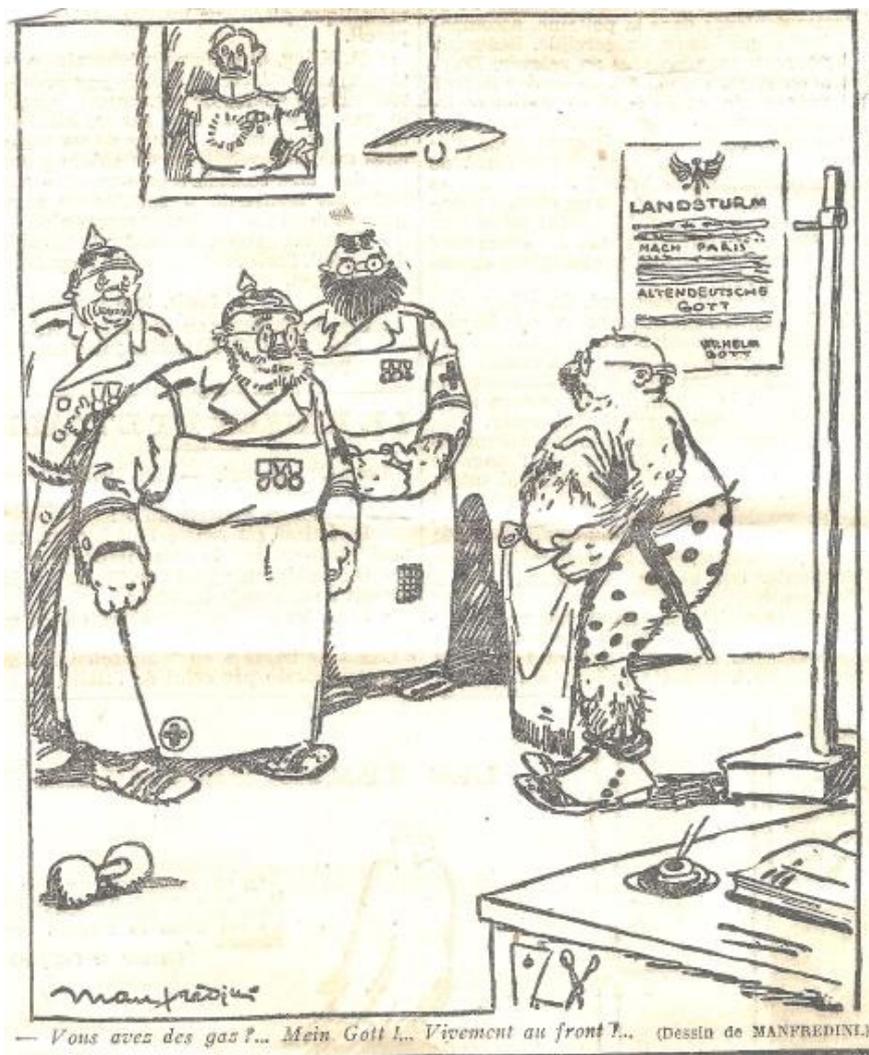
Si tu voulais aller coucher à Brive lundi soir, je te trouverais en descendant du train à l'hôtel Terminus, je te verrai là. Nous nous reposerions un peu et vers 10 heures du matin, Bertrand viendrait nous chercher en auto. Nous arriverions à Montignac pour déjeuner. Ce serait parfait ! Si tu ne veux pas suivre mon conseil, je repartirai de Brive à 5 h 30 pour arriver à Montignac à 7 h 3. Je serais très heureux de te voir en arrivant à Brive. Y vois-tu un inconvénient ? Je pense que tu auras averti Marguerite et Joseph de mon arrivée. As-tu des poulets, quartiers d'oie et légumes à me faire manger avec de la piquette pour boire ? Moi qui aimais tant la viande de boucherie, maintenant je m'en fiche. Je suis encore moins difficile qu'autrefois, quoique je ne l'aie jamais été beaucoup. Pourvu que je vous retrouve tous bien portant, c'est tout ce que je demande. Y a-t-il à Montignac un marchand de poisson qui puisse nous en procurer à la place de la viande ? Écris à Raoul pour nous renvoyer un colis de poisson !

Adieu, ma bonne Babeth bien aimée, je t'embrasse bien en attendant le plaisir de te serrer dans mes bras. Ne t'inquiète pas pour l'indicateur, je m'en passerai. Je viens de recevoir ta lettre : quelle brute ce Julon. À mardi matin. Viendras-tu me rejoindre à Brive ? Je le voudrais bien. Mille tendresses. André

## Caricatures de l'époque







## LA CARICATURE ET LA GUERRE

### LE HAREM A TRAVERS LES AGES



I. — A l'époque des Vieux-Turcs



II. — Durant le règne des Jeunes-Turcs.



III. — La militarisation des odalisques par des pachas boches. (Pas de parade, etc.)



IV. — Après le départ des Boches. (Les alliés sont impatiemment attendus.) (The Sketch, Londres.)